

ELSA FAYNER

# SEXO THÉRAPIES



SEUIL

*ELSA FAYNER*

# SEXOTHÉRAPIES

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*



## Du même auteur

Violences, féminin pluriel  
Les violences envers les femmes  
dans le monde contemporain

*Librio, 2006*

Et pourtant je me suis levée tôt...  
Une immersion dans le quotidien  
des travailleurs précaires

*Panama, 2008*

ISBN 978-2-02-134655-8

© Éditions du Seuil, avril 2017

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

# TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Avertissement

Eros ordinaires

I - Pannes

« Je n'ai jamais été aussi libre. Sauf que je n'ai pas d'orgasme avec lui. » Camille, 34 ans, scénariste

« Nous qui faisons l'amour tous les jours, du jour au lendemain, plus rien. » Paulo, 37 ans, garagiste et Virginie, 31 ans, puéricultrice

« J'ai d'autres expériences mais là non plus ça ne marche plus à tous les coups. » Henri, 67 ans, PDG

II - Tâtonnements

« Il a besoin de sentir son parfum, de la toucher. Au bout de trois ans, il ne peut pas être en érection seulement en la regardant. » Romy, 52 ans, sexologue

« Je suis au stade d'animal. Je suis bestial. » Luc, 25 ans, policier

« Oh là, là, ce soir tu vas encore y avoir droit, ma cocotte. » Madeleine, 40 ans, infirmière

### III - Vers le septième ciel

« Comment se reconnecter au corps, aux émotions ? » Romy, 52 ans, sexologue

« Je voulais voir ce qui existait. Porno lesbien, sado-maso... » Paloma, 31 ans, travailleuse humanitaire à la recherche d'un emploi

« Et si j'utilisais des objets de petite taille d'abord ? » Hélène, 27 ans, professeure de piano

« Il y a des choses qu'on ne se serait peut-être pas dites sans cette difficulté. » Sébastien, 28 ans, informaticien, et Hélène, 27 ans, professeure de piano

### Nos révolutions sexuelles

#### Bibliographie

*Sexualité-Livres*

*Sexualité-Revues*

*Hypnose*

#### Remerciements

# Avertissement

---

Les séances racontées dans ce livre se sont déroulées entre avril 2013 et avril 2014 dans le cabinet d'une sexologue qui exerce dans la banlieue d'une grande ville française. Tous les noms et prénoms ont été modifiés pour préserver l'anonymat des protagonistes, ainsi que les éléments permettant de les reconnaître. Le personnage de la sexologue est directement inspiré par le médecin sexologue que j'ai suivi durant cette année.

## Eros ordinaires

---

L'homme porte un pantalon en cuir ; les femmes des jupes courtes et de longues boucles d'oreilles. Le colloque de sexologie a commencé la veille au Cirque d'hiver à Paris et je me retrouve assise à côté d'une bande de médecins d'une quarantaine d'années venus de Bordeaux. Nous sympathisons sur les gradins en velours rouge pleins à craquer. Mes quatre voisins m'entreprennent, m'expliquent qu'ils voudraient profiter de leur séjour pour sortir. Ils aimeraient savoir où se trouve le « 2+2 », annoncent-ils en me fixant d'un sourire franc dans l'attente d'une réponse, d'une adresse, d'un métro peut-être, d'horaires d'ouverture, qui sait. Je suis embêtée, je ne vois pas de quoi ils parlent et, tandis que l'addition s'effectue malgré moi dans mon esprit, mon visage vire au cramoisi.

Quand je rencontre Romy Steiner un mois plus tard, je comprends qu'avec elle personne n'ira au « 2+2 ». Elle s'affaire devant un ordinateur pour vérifier des PowerPoint dans une salle marron au plafond bas et sans fenêtres de l'hôtel Pullman de la gare Montparnasse. Après avoir fréquenté, en tant que journaliste indépendante, le Cirque d'hiver pour une enquête sur les « asexuels », destinée au magazine *Technikart*, je travaille sur la prostitution étudiante en période de crise économique pour l'hebdomadaire *ELLE*. Une sexologue « au point de vue atypique » m'a été recommandée : elle exerce à quatre heures de train de Paris, mais y passe aujourd'hui pour

un séminaire, sur le développement durable. Elle accompagne son mari qui y anime un atelier. Je saisis l'occasion et, au moment où la lumière s'éteint, la sexologue me propose d'aller boire un jus de fruits dans le coin salon du hall.

Petite, mince, presque sèche, Romy Steiner porte des cheveux blonds mi-longs, un pantalon cigarette, des escarpins aux talons carrés et une chemise sagement boutonnée. Elle a une grande bouche aux lèvres fines, le front haut, le nez droit. Des bijoux discrets. Pas de maquillage. Encore moins de fard sur ses yeux qu'agrandissent de larges lunettes en écaille. Nous nous installons sur un canapé qui, deux heures après, se trouve plongé dans le noir sans que nous ayons pensé à commander quoi que ce soit. La prostitution étudiante ne nous a pas occupées longtemps. « Les jeunes femmes qui donnent rendez-vous pour arrondir leurs fins de mois à des hommes qu'elles ont plus ou moins choisis ne le vivent pas forcément comme une dépravation, estime Romy Steiner. Cela peut s'apparenter à une découverte de la sexualité. » Elle préfère cependant parler de « libéralisation » que de « libération » des mœurs, en faisant un lien avec la société de consommation. Pour elle, tout est imbriqué et son propos dépasse le simple constat issu de l'observation de ses patients. Je décèle une certaine vision du monde, un point de vue sur l'évolution de nos modes de vie. Elle observe que les femmes viennent la consulter non plus parce qu'elles ont l'impression de passer à côté de quelque chose, comme c'était le cas au début des années 1990, quand elle a commencé à exercer, mais parce qu'elles n'ont plus envie. La sexualité ne leur manque pas, simplement « monsieur déprime » à cause de leur perte de désir à elles. Les femmes, affirme la sexologue sur un ton clinique, ont l'habitude de développer des « attitudes phobiques », des « stratégies d'évitement », quand les hommes s'enferment plus volontiers dans des « névroses d'angoisse et d'échec » à force de fantasmer les attentes de leur partenaire et de se mettre la pression par crainte de ne pas être « à la hauteur ». Pour Romy Steiner, l'affaire est

entendue : « La libération sexuelle, c'est des sornettes des années 1970 ! » assène-t-elle en posant les mains sur ses genoux pour se lever au moment où la salle du séminaire se vide. Et tandis que la sexologue remonte le courant, je la poursuis, carnet de notes en main. Certes les jeunes sont nombreux à consulter, concède-t-elle, mais c'est bien souvent parce qu'ils se sont rencontrés tôt, qu'ils se sont repliés sur cette sécurité que représentent le couple, les amis, l'entourage, sans accorder beaucoup d'importance à la découverte de leur sexualité. La sexologue ne les trouve pas très audacieux ni très curieux d'eux-mêmes, conclut-elle d'une moue dépitée en pénétrant dans la pièce que les néons ont éclaircie. Elle a l'âge de leurs parents – la cinquantaine – et on dirait qu'ils la déçoivent. Seuls les soixante-huitards trouvent grâce à ses yeux, eux seuls tiendraient à leur vie sexuelle. Son mari arrive ; ils prennent congé.

Les années passent. Ses propos restent. Je les cite dès que j'en ai l'occasion, je les teste pour voir comment mon entourage réagit. Cette idée qu'il n'y aurait pas forcément un plus grand intérêt pour la sexualité, qu'il y aurait peut-être même une méconnaissance croissante m'obsède en même temps qu'elle me démoralise. Autour de moi, l'hypothèse ne laisse pas indifférent. Aux dîners, en soirée, les copains finissent toujours par me poser des questions passées une certaine heure. « J'ai une amie d'amie qui ne fait plus l'amour avec son mari, tu crois que ça peut revenir ? », « T'aurais pas une adresse à me conseiller ? », « Y a beaucoup d'hommes qui ont des problèmes d'érection, non ? Ou bien je ne tombe que sur ceux-là ? ! » La plupart sont des trentenaires qui ont passé du temps sur les sites de rencontres, multiplié les aventures, essayé toutes sortes de jouets, parfois le triolisme ou l'échangisme. Ils en parlent de manière factuelle, ni très sensuelle ni très gaie. Parfois, certains imaginent tout plaquer : une rencontre d'un soir commence à durer, tandis que le conjoint déçoit, et ils se disent que l'un pourrait remplacer l'autre. Ils hésitent, jusqu'à ce que la liaison qu'ils ont entamée perde à son tour de son charme. Les mails de

questions continuent à me parvenir de la part de connaissances plus ou moins éloignées. On m'interroge sur le fonctionnement du désir, sur les fantasmes, leurs liens avec les sentiments. D'autres reportages me donnent l'occasion de découvrir une nouvelle génération. Je passe une semaine au Planning familial pour *Le Parisien magazine* et je découvre des jeunes femmes de moins de 20 ans, de tous les milieux sociaux, qui racontent qu'elles recourent à des méthodes contraceptives dites « naturelles », en se calant sur les dates, les températures ou sur rien du tout, dans un flou qui confine à l'aveuglement. Elles connaissent si peu leur corps, son fonctionnement, ses cycles, qu'elles donnent le sentiment de croiser les doigts à chaque fois pour que « ça » ne leur arrive pas. Elles n'ont trouvé aucun interlocuteur à qui parler, ou n'ont pas osé et je me dis que rien n'a changé depuis des décennies, voire que c'est devenu pire. Des « amies d'amies » jouent le rôle de conseillères, faisant circuler une information qui se déforme et qu'internet relaie sur les forums sans que les jeunes femmes sachent faire le tri. Je travaille pour *Le Monde* sur les filles qui font l'amour avec des filles alors qu'elles n'ont connu jusque-là que des garçons. Je traîne dans des bars lesbiens, je me fais inviter dans des soirées de vingtenaires, étudiants, journalistes, intermittents. Substances aidant, tout le monde s'embrasse, filles comme garçons, « pour le fun », « pour l'expérience », le temps d'un soir. Ce qui pouvait se pratiquer jusque-là chez les ados et post-ados sur un mode initiatique dans le privé s'étale en public, pour finir sur les réseaux sociaux. Cinquante ans se sont écoulés depuis la « révolution sexuelle » et je me demande si ses descendants sont plus émancipés ou s'ils se sont au contraire égarés en chemin, de méconnaissances en tabous, dans une société qui promeut les gros seins en guise de publicité, le porno en matière d'éducation et les *selfies* dénudés pour communiquer.

« C'est la crise, plus personne n'a de désir », « Pas du tout, la société n'a jamais été aussi pleine de possibilités ! », « Je crains surtout que le fossé

ne se creuse entre des mouvements de plus en plus conservateurs et une frange de la société beaucoup plus libérée », répondent les sociologues, les médecins, les psychologues à qui je pose la question. Je ne sais plus qui croire. Et si l'important n'était pas de trancher, de recenser les combattants dans chacun des deux bataillons, mais de se demander comment on peut, aujourd'hui, soi-même accéder à cette plus grande liberté ? Chercher comment initier sa propre révolution sexuelle, personnelle en quelque sorte. Comment acquérir cette connaissance de soi, de son corps, de sa sexualité, non pas techniquement mais intimement. De ce qui nous excite, ce qui nous émeut, ce qui nous plaît. Comment se donner le choix d'expérimenter, de s'intéresser au sexe, ou pas.

Quand je la rappelle, Romy Steiner est à peine étonnée. Je lui raconte mon envie de l'observer travailler, de me faire petite souris, de comprendre comment elle accompagne des patients vers davantage de choix. C'est son approche, qu'elle avait commencé à m'expliquer à l'hôtel Pullman : elle ne voit pas une maladie ni un symptôme débarquer, mais un homme ou une femme, avec tous ses organes, son corps et son esprit, ses croyances, ses certitudes, ses peurs, ses représentations qui peuvent le ou la restreindre. À elle de l'amener à se reconnecter à ses ressources, à ses expériences pleines de vie, pour accueillir ses ressentis sensoriels et se « reconfigurer ». Peut-être pas se métamorphoser mais bouger, déplacer dans son appartement intérieur un meuble qui gênait. Il suffit parfois de l'éclairer autrement, de créer de nouvelles associations de tons, d'emprunter d'autres parcours. Romy Steiner demande quinze jours pour réfléchir. Elle se trouve à un moment de sa vie où elle a envie d'un « défi » ; je ne saurai jamais lequel, mais elle me dit « oui ».

Selon la dernière recherche de grande ampleur parue sur le sujet, *l'Enquête sur la sexualité en France*<sup>1</sup>, 40 % des hommes déclarent avoir connu « souvent » ou « parfois » dans l'année une éjaculation précoce,

22 % un désir en berne et 17 % des difficultés d'érection. Chez les femmes, l'insuffisance du désir et les difficultés d'orgasme concernent à égalité 36 % d'entre elles, tandis que 16 % signalent des rapports douloureux. Ces troubles ne représentent pas un problème pour toutes les personnes interrogées cependant. Ils ne mènent pas non plus forcément à consulter. Selon l'enquête, les participants attendent de cumuler trois de ces difficultés et que celles-ci se présentent « souvent » pour le faire plus massivement. Dans ces cas-là, les hommes se rendent en priorité chez un généraliste, les femmes chez le gynécologue. Le médecin sexologue vient ensuite.

Environ mille sexologues sont recensés par les trois principales associations qui les fédèrent, calcule Joëlle Mignot, psychologue et sexologue clinicienne, directrice d'enseignement du diplôme inter-universitaire de sexologie (DIUS) au pôle Santé sexuelle et droits humains de l'université Paris-Diderot. « Mais beaucoup de ceux qui se sont formés ne s'intitulent pas sexologues. Ils sont gynécologues, généralistes ou autre et ne pratiquent pas la sexologie à temps complet », ajoute la rédactrice en chef de la revue *Sexualités humaines*. Il faut en effet exercer une profession de base pour pouvoir suivre à l'université l'un des deux cursus qui mènent à un diplôme donnant droit à une qualification en sexologie. Pour les médecins, une formation de trois ans mène au DIUS, Diplôme inter-universitaire de sexologie, seul diplôme à être reconnu par le Conseil national de l'Ordre des médecins. Le programme est fixé et harmonisé par une commission pédagogique nationale et comprend des enseignements sur les bases sexologiques et le fonctionnement de la sexualité – que ce soit d'un point de vue anatomique, physiologique, psychologique, anthropologique ou social –, les dysfonctions sexuelles, ainsi que la pratique médicale : ils abordent les possibilités chirurgicales, les thérapies médicales, l'éducation à la sexualité, les psychothérapies, etc. Seule l'obtention de ce diplôme autorise les médecins à en faire mention sur leur plaque et ordonnances, ainsi que dans les Pages jaunes de

l'annuaire. Ils sont « médecins-sexologues ». Avec les limites inhérentes à leur parcours : ils ne sont pas psychothérapeutes et ne peuvent mener de psychothérapies.<sup>2</sup>

Romy Steiner, après avoir appris la relaxation puis l'observation des signaux non verbaux du corps, a suivi plusieurs semaines de cours sur l'hypnose ericksonienne, une pratique aujourd'hui en plein essor dans le milieu soignant. C'est pour cette raison également que je l'ai choisie. Face à des difficultés croissantes à accompagner les patients dans leur entreprise de libération personnelle, elle a développé ce qu'elle pratiquait sans le savoir, et accepté d'aller plus loin dans cette manière de procéder, alliant médecine et pratiques psys, le corps et l'esprit. En une année, je l'ai vue évoluer elle aussi. Au début, elle parlait beaucoup, et la consultation prenait des airs de discussion puis, de plus en plus, elle s'est mise en retrait, plus réceptive à ce que le patient pouvait apporter. Un beau jour, elle est venue sans blouse blanche. Certes, elle est restée médecin pour vérifier que les troubles n'étaient pas d'ordre physiologique, envoyant les visiteurs faire des examens supplémentaires si nécessaire, mais, une fois cette possibilité écartée, elle a peu à peu laissé place à l'inconnu. Sans *a priori*, sans placer le patient dans une catégorie ni anticiper la manière dont les séances allaient se dérouler. Sans rechercher non plus les causes psychologiques du symptôme, le « pourquoi ». Romy Steiner préfère se pencher sur le « comment ». Comment faire en sorte que ça aille mieux ? Comment retrouver du désir ? Comment autoriser le corps à jouir ? Comment lui laisser le temps de se laisser pénétrer ? Comment mettre en route ses ressources ? Autant la sexologue a des certitudes quand elle livre son analyse sur l'évolution de la société, autant elle improvise, elle accueille, elle observe, elle écoute, laissant libre cours à ce qui vient quand elle reçoit ses patients. Plus c'est déroutant, mieux c'est. Le raisonnement est court-circuité, le corps peut penser. Je suis venue pour comprendre, il a fallu laisser ma raison en pause.

Je me souviens d'un jour de juillet. Je faisais l'aller-retour chez Romy Steiner depuis mes vacances en Bretagne. J'ai d'abord raté mon train. En chemin, la sexologue m'a appelée pour me dire que le patient que je venais voir – je le « suivais » depuis quatre mois – avait annulé son rendez-vous. En descendant du wagon, j'ai oublié mon sac de voyage à bord. Perdu. Le déplacement commençait à me coûter cher. Restait une possibilité : un nouveau couple consultait à 18 heures. Il faisait plus de trente degrés dans la salle d'attente et j'ai passé la journée à espérer, en sueur sur une chaise de bureau en laine bleue, qu'ils accepteraient ma présence. À l'heure dite ont débarqué deux motards, casque au coude et blouson en cuir sur l'épaule. Ils se sont assis sans un mot dans la salle d'attente en regardant chacun dans leur direction et la température dans la pièce est montée encore de quelques degrés. Quand la sexologue est venue les accueillir, la motarde a refusé de lui serrer la main, expliquant qu'il n'y avait pas de lavabo dans les toilettes du couloir dans lesquelles elle venait de passer cinq minutes. Le ton était donné et ça n'a pas raté : ils n'ont pas voulu d'une journaliste dans leur dos. Habituellement, j'aurais ronchonné, râlé, mais j'ai pris le chemin de l'hôtel tranquillement, pour repartir en Bretagne le lendemain. Je fréquentais Romy Steiner depuis bientôt un an et je crois que sa faculté à accepter ce qui se présentait commençait à s'emparer de moi. Seule mon obstination à revenir était intacte, même si je peinais à la comprendre. Quel besoin ai-je eu de traverser la France, passant presque chaque semaine de bus en métros et de RER en navettes – sept moyens de transport au total –, pour risquer de me casser le nez, ou au mieux d'assister à des exercices obscurs, destinés à des patients qui disparaissaient une fois que ça allait mieux, avec un médecin qui devenait énigmatique dès que je lui demandais de m'expliquer ce qu'il s'était passé ? N'était-ce pas un peu voyeur, d'un voyeurisme particulier puisqu'il s'agissait d'écouter les problèmes sexuels des gens ? Quel besoin avons-nous eu toutes les deux de passer outre le secret médical puisque

l'accord des patients n'en délie pas le médecin ? Dans quelle aventure m'étais-je embarquée ?

Je me suis retrouvée là, dans un lieu plus intime que la chambre à coucher, plus privé que le lit, que la moquette du salon ou la machine à laver. Dans un lieu où les hommes et les femmes racontent ce qu'ils ont dans la tête quand ils font l'amour, ce qu'ils éprouvent, ce qui les bloque, ce qui les excite, ce qui leur déplaît, ce qui pourrait les satisfaire. Pour la première fois souvent, ils confient s'ils aiment la douceur, la pénétration, s'ils préfèrent se faire mordre, ou caresser, voire qu'on leur foute la paix. Tout y passe : l'ennui, les ex, les complexes, l'envie de se moquer, la lassitude, les petites phrases qui viennent à l'esprit sans pouvoir être dites jusqu'aux déceptions et à l'amertume. En un an, j'ai suivi une vingtaine de patients.

Ils sont moniteur d'auto-école, gérant de pressing, infirmière, professeur de piano, policier, PDG. Ils ont 24, 33, 40, 67 ans. Ils ont passé des mois sans dormir avant de décrocher leur téléphone et les voilà qui arrivent un beau matin, parfois de loin, jusqu'à cette banlieue de lotissements où se niche, discret, un petit bureau en rez-de-chaussée. Tête basse, mâchoires serrées ou nerveux, parfois prudents, ils hésitent. Quelques-uns sonnent et ne vont pas plus loin. Certains consultent pour des difficultés passagères et une séance ou deux suffisent, d'autres viennent pour des troubles plus enracinés, sur des terrains moins stables, et les visites se répètent. Il ne s'agit pas pour ceux-là d'une pause dans une sexualité qui leur plaisait, mais d'une sexualité qui ne leur a jamais convenu. J'ai parfois eu l'impression que ces visiteurs tournaient en rond et puis, subitement, au bout de longs mois, quelque chose bougeait, pas forcément là où je m'y attendais. Même physiquement, je les ai vus évoluer, repartir plus grands, plus rayonnants, plus déployés. Quelques-uns ont eu du mal à ne plus venir. D'autres ont disparu sans que je sache si c'était parce qu'ils allaient mieux

ou parce qu'ils étaient déçus. Je n'ai revu personne en dehors du cabinet puisque l'idée était de raconter ce qu'il s'y passait durant les trente, quarante, soixante minutes d'entretien, de comprendre comment en une, deux, cinq, dix séances ils pouvaient changer.

J'ai retenu huit d'entre eux : des parcours variés qui incarnent bien ce que j'ai ressenti, vu, conservé de ces rendez-vous. J'ai été frappée par la bienveillance qui se dégage quand le patient parle de son partenaire, que ce soit après trois mois ou quarante ans de relation. Ceux qui consultent y tiennent tellement qu'ils ne s'imaginent pas vivre avec quelqu'un d'autre. Ils portent la culpabilité sur leurs épaules, se voyant comme les responsables de l'échec de leur couple. Ils craignent que l'autre prenne la difficulté sexuelle pour le signe d'un désintérêt, d'un manque d'entrain, d'une déception, qu'il se lasse, qu'il les trompe, qu'il parte. En creusant, on découvre parfois que la culpabilité a bon dos et que les doutes ne sont pas toujours d'un seul côté. Mais c'est le point de départ. « En fait, ce serait pour, quelque part, sauver mon couple », a annoncé un jour sur un ton dramatique une ingénieure de 24 ans qui venait consulter parce qu'elle avait vu son désir s'émousser après trois ans passés avec son ami. Elle est arrivée en traînant des baskets aux lacets défaits, ses longs cheveux dans les yeux et je me suis demandé pourquoi une si jeune femme pouvait bien prendre un rendez-vous. Je ne sais pas si elle a « sauvé son couple » avec Romy Steiner, mais sa demande pourrait être gravée au fronton du cabinet. Après deux mois d'exercices et de séances bougonnes, elle est repartie main dans la main avec son ami, le sourire aux lèvres, si radieuse qu'elle m'a donné l'impression de s'être maquillée.

La vie sexuelle est-elle faite de plusieurs vies ? Est-elle ce Phénix que nous appelons secrètement à la résurrection dans les moments d'abatement et dont les magazines féminins promettent le retour sous condition ? Le déclin est-il fatal ? Faut-il choisir entre épanouissement sexuel et longévité

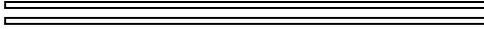
du couple ? Se résigner à l'absence de désir, ou à l'effacement de la jouissance ?

Notre vie sexuelle peut se réinventer. À 20 ans ou à 60 ans, que la relation débute ou qu'elle perdure : nous pouvons nous surprendre. Accepter les fluctuations aussi, arrêter de tout mélanger et de vouloir tout maîtriser. C'est ce que j'ai découvert dans cette enclave aux allures d'infirmier scolaire où se fomentent chaque semaine des révolutions sexuelles tout à fait personnelles.

- 
1. Nathalie Bajos, Michel Bozon *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.
  2. Pour les autres professionnels de santé, une formation, en trois ans elle aussi, mène au diplôme inter-universitaire d'étude de la sexualité humaine (DIUESH). Elle est accessible aux psychologues titulaires d'un DESS ou d'un master 2 de psychopathologie clinique, aux psychothérapeutes validés par l'Agence régionale de santé, aux sages-femmes, aux infirmières, aux kinésithérapeutes, aux psychomotriciens, aux pharmaciens, etc. On parle de « sage-femme-sexologue », de « psychologue-sexologue », etc.

I

# PANNES



« Je n'ai jamais été aussi libre. Sauf que je n'ai pas d'orgasme avec lui. »

*Camille, 34 ans, scénariste*

Le bus s'est arrêté dans la contre-allée devant un lotissement à quelques dizaines de mètres de la pharmacie. L'automne s'installe, l'air est froid et il pleut sous les platanes sans feuilles. Je patine sur l'herbe pour me mettre à l'abri. Dans ma poche, je serre le bout de papier sur lequel j'ai noté l'adresse, telle une formule précieuse. Prendre la direction du centre des impôts, jusqu'au rond-point, qui est désert. À droite, j'aperçois un immeuble orangé. Au pied de l'immeuble se dressent les arcades, sous lesquelles deux adolescents fument en cognant mollement du pied contre la murette sans jeter un regard à la plaque qui indique en lettres d'or sur fond noir « Romy Steiner – Médecine générale – Sexologie ». Ici, elle soigne les angines comme les chevilles foulées pour ne se pencher sur les secrets de la sexualité que le mardi, aujourd'hui. Je prends une grande inspiration et je sonne à l'interphone. Un « ouiii ? » strident me répond. Puis le silence. Je n'y avais pas pensé, comment dois-je me présenter ? « C'est Elsa ! » ? Non, je ne l'ai vue qu'une fois. « C'est la journaliste... » ? Je suis ici pour ça et pourtant je ne m'y retrouve pas entièrement. J'opte pour un « Elsa Fayner » assez froid et, en m'enfonçant dans le couloir aux murs moquetés qui sent le parking, j'ai la désagréable impression d'aller moi-même consulter.

La salle d'attente est sobre avec son carrelage blanc et ses murs tachetés de pastel. Les *VSD* et les *Marie-Claire* n'ont pas été jetés depuis des années et s'empilent devant des prospectus pour le Planning familial, le recyclage de médicaments et une association de soins à domicile. La sexologue est en consultation. Je vérifie que mon enregistreur fonctionne, comme j'ai dû le faire une bonne douzaine de fois depuis que je suis partie de chez moi. Je redoute la panne, l'erreur de branchement. Des pas se rapprochent qui viennent du hall. Je range mon matériel. Un Petit Chaperon bleu apparaît. Un Chaperon tout mouillé qui lance un « bonjour ! » à la cantonade alors que je suis seule dans la pièce. La silhouette traverse les 10 m<sup>2</sup> pour s'asseoir près du radiateur électrique avant de s'apercevoir qu'elle a gardé la capuche de son duffle-coat sur la tête. D'un geste sec, elle découvre des cheveux blonds et courts, coupés à la Jean Seberg, ébouriffés. Ses ballerines ont subi l'averse elles aussi et la jeune femme commence à se déchausser quand la porte s'ouvre brutalement pour laisser place à la sexologue en blouse blanche. Nous échangeons toutes les trois un regard en silence. La patiente me désigne du menton pour indiquer que j'étais là avant. « Non, non, je vais vous expliquer », sourit Romy Steiner, me laissant à peine le temps de bredouiller. Elle disparaît dans le petit couloir qui mène à son bureau. La visiteuse la suit clopin-clopant.

J'hésite entre l'euphorie – ma première patiente me plaît bien – et la crainte qui grandit – la sexologue va-t-elle penser à lui proposer ? J'aurais aimé lui parler un peu avant quand même. Au téléphone, nous nous sommes mises d'accord : elle expliquerait en début de séance aux patients que j'écrivais un livre et que je souhaitais observer sa manière de faire. Elle préfère rester brève, ne voulant pas leur mettre la pression en développant. Elle demandera ensuite si je peux les rejoindre. La méthode a bien marché puisque, en un an, peu de visiteurs ont refusé. Certains n'ont sans doute pas osé. Ils avaient fait l'effort de décrocher leur téléphone, de se déplacer,

admis l'idée de se confier, commencé à le faire, alors supporter une tierce personne validée par le médecin... ils n'ont même pas dû l'envisager. Les rares fois où ça s'est passé, il s'agissait de couples : l'homme hochait la tête, tandis que la femme la secouait. Enfin, parfois, Romy Steiner a préféré ne pas poser la question, craignant de rompre le lien qui s'était instauré durant les premières minutes de l'échange. Elle ne l'a pas senti et cela a sans doute limité les cas de refus.

La petite blonde coiffée à la Jean Seberg a beau avoir accepté sans chercher à en savoir plus – me dira plus tard le médecin – au moment où j'arrive dans le cabinet, elle se lève, se rassied, un peu gauche, ne sachant s'il faut me serrer la main ni comment se présenter. Je n'en mène pas beaucoup plus large, me demandant où m'asseoir. Nous voilà toutes les deux à piétiner devant le grand bureau en L et en bois clair sous le regard intéressé de Romy Steiner. La sexologue finit par faire remarquer que nous portons le même pull marin. L'observation doit nous rassurer puisque nous nous asseyons toutes les deux d'un même mouvement, prêtes. Le problème, c'est que j'ai raté le début de l'entretien et que personne ne va me mettre au parfum puisque je ne suis pas censée être là. Je comprends qu'elles sont en train de parler de cinéma, d'un réalisateur, et je me demande comment elles ont pu commencer par ça.

– Non, je ne connais pas, reprend la sexologue. Quel genre de films réalise-t-il ?

– Plutôt des films indépendants, qui passent en festivals, ce genre de choses.

– Ah d'accord, c'est moins ma tasse de thé, alors.

– Il est assez connu pourtant. Vous avez peut-être entendu parler du dernier film qu'il...

– Et vous vivez de votre métier de scénariste free-lance ?

La jeune femme glisse ses mains sous ses cuisses.

– Depuis que je travaille avec lui, oui. Ça doit faire deux ou trois ans. C'est récent.

– Mais maintenant, vous y arrivez.

– Je me débrouille, oui. C'est moi qui me trouve mon travail en fait.

– Hum, hum.

– Je démarcher, je réponds à des appels à projets... Je fais aussi ce qu'on appelle du développement pour des boîtes de prod.

La sexologue chausse ses lunettes pour noter sur une feuille volante.

– Vous êtes multi-casquettes, quoi, dit-elle sans relever les yeux.

– Heu... oui, on va dire ça. Oui.

– Et vous avez quel âge ?

– 34 ans. Mais c'est un luxe, mon métier, j'en ai bien conscience. Même si je me pose toujours des questions sur mes choix, rit-elle en passant d'une fesse sur l'autre. C'est ma spécialité. De plus en plus avec l'âge d'ailleurs...

La sexologue lève un œil par-dessus ses montures en écaille pour mieux la regarder. J'en profite pour poser mon enregistreur sur le bureau et me rasseoir légèrement de biais dans le dos de la visiteuse. Romy Steiner a les traits plus tirés et les yeux plus cernés que lorsque je l'ai rencontrée il y a deux ans. Seul son foulard en soie qui papillonne sur sa blouse blanche lui donne une touche de gaîté avec ses motifs cachemire.

– Et la raison pour laquelle vous venez...

La patiente se racle la gorge.

– C'est une difficulté qui n'est pas nouvelle mais, cette fois-ci, j'aimerais la régler.

Son regard se pose sur ses ongles vernis.

– Je rentre d'un périple, là, sac au dos et tout, j'ai été jusqu'en Roumanie, et là-bas j'ai rencontré un Anglais. On a passé trois mois... d'amour et d'eau fraîche... comme dans les films. C'était génial. Très doux et en même temps très fusionnel.

Elle sourit sans relever les yeux, baisse la voix.

– On a campé dans la nature, dans la forêt, on a aménagé... enfin il a aménagé... sa camionnette pour qu'on puisse dormir dedans. Je crois que je ne me suis jamais autant laissée aller. J'ai dû passer au moins trois mois sans regarder ma montre, à manger ce dont j'avais envie... on faisait l'amour n'importe quand, dans la forêt, en pleine montagne, partout. J'avais l'impression d'être libre. Ça ne m'était jamais arrivé... à ce point-là.

La sexologue pose son stylo et passe une main dans ses cheveux.

– C'était limite parfait, mais il y a un truc qui m'a préoccupée... qui me préoccupe toujours parce qu'on s'est revus et ça l'a refait. En fait, avec lui... je n'ai pas d'orgasme. Jamais. C'est comme si, avec lui, ce n'était pas possible... Comme si mon corps réagissait différemment, murmure la jeune femme en tirant sur son pull à rayures qui recouvre à moitié un petit short en cuir noir.

Appelons-la Camille pour le mélange de détermination et d'hésitation qu'elle dégage. La sexologue pose doucement les mains à plat sur son bureau. Mais Camille a déjà repris la parole. Elle a déjà replongé.

Avec son Anglais, elle apprécie « les gestes et les caresses », si ce n'est que ça finit par devenir frustrant parce que, quand lui en a terminé, ce n'est pas son cas à elle. S'ils font l'amour rapidement, « dans les buissons », il n'y a pas de problème parce que l'intérêt réside « dans ce petit frisson qui vient dès qu'on entend des pas ou des voix », la crainte de se faire surprendre. Mais, quand ils sont seuls dans la camionnette ou sous la tente, tranquilles, et qu'ils ont le temps, qu'ils s'amusent, qu'ils se découvrent, la jeune femme ne comprend pas pourquoi elle ne jouit pas. La scénariste est d'autant plus énervée qu'elle tient à cette relation, même si celle-ci continue maintenant à distance. La situation lui convient très bien puisqu'elle travaille par missions et qu'elle peut alterner les périodes d'écriture avec celles pendant lesquelles elle va pouvoir aller le rejoindre. Lui viendra aussi, a-t-il promis. Elle s'inquiète. Si c'était le bon et qu'elle s'arrangeait pour faire capoter la relation ? Avec son « psy », elle a fini par comprendre

qu'elle avait des facilités à « tout faire foirer », confie-t-elle en fixant ses ballerines à moitié sèches.

– Si vous cherchez la vieille fille des temps modernes, bah, c'est moi ! lance-t-elle d'un ton méprisant. Elle restera célibataire toute sa vie, mais elle aura beaucoup d'aventures on va dire !

La patiente tente un rire.

– Enfin bon, j'ai des amies célibataires qui n'ont pas fait de sexe depuis des années aussi. Elles sont dévouées à leur travail, à leurs amis, à leurs parents... Mais c'est pareil que moi finalement... On en est toutes coincées là !

Je relève la tête. Qui dit ça comme ça, « faire du sexe » ? Les adolescents ?

– Quand vous dites que ça devient frustrant « en ce moment », c'est dans votre relation actuelle ? veut surtout savoir la sexologue.

Camille lâche son pull, qui en profite pour remonter. Ses yeux quittent son vernis. On dirait qu'elle voit son interlocutrice pour la première fois, qu'elle découvre la petite femme aux cheveux blonds mi-longs, qui pivote dans son fauteuil, l'œil fatigué mais amusé.

– Oui, c'est dans ma relation actuelle, parce qu'avant je n'avais pas ce problème-là. Je n'arrivais pas toujours à avoir un orgasme, mais j'en avais régulièrement quand même.

Romy Steiner hoche la tête.

– J'avais mis du temps à le ressentir parce qu'avec mon premier amant... j'étais folle de lui, je pensais passer ma vie avec lui... il était plus vieux que moi et, bon, il voulait faire l'amour tout le temps... ça finissait par me faire un peu mal, et puis je voulais surtout lui faire plaisir, mais ensuite, avec les autres, j'ai appris plus tranquillement... J'ai toujours aimé ça.

Le médecin hausse les sourcils en souriant.

– J’avais été jusqu’à acheter un vibromasseur quand j’étais plus jeune. Il était un peu énorme mais bon... Je me souviens encore, j’habitais chez mes parents... Je l’avais commandé en Angleterre. À l’époque, les *sex-shops* français étaient glauques. Il n’y avait pas encore les *Passage du désir* et tous ces trucs... plus classes. Bon, donc, une grosse enveloppe était arrivée à la maison pendant que j’étais en vacances dans le Sud avec des copines. Au téléphone, ma mère m’avait demandé si je voulais qu’elle l’ouvre pour me dire ce qu’il y avait dedans. J’avais dit : « Non, non, non, surtout pas ! »

Romy Steiner rit poliment, avant de revenir :

– Et là, maintenant, avec votre copain en Roumanie, vous avez un rapport qui vous convient ?

Camille secoue la tête tout en affirmant que « tout se passe très bien », mais la sexologue a besoin d’explication de texte : elle ne sait pas ce que « tout » veut dire. Ni « bien se passer ». La jeune femme soupire. Elle a envie de faire l’amour, elle y pense quand elle ne le voit pas, elle sent l’excitation monter quand elle est avec lui, son corps le lui dit, ils essaient même des positions compliquées. Dans lesquelles il l’a déjà prise en photo. À ce propos, elle se demande si elle ne doit pas les effacer. Bref. Elle sent l’excitation monter jusqu’au moment où il ne se passe plus grand-chose, déplore la patiente dont les yeux ne fixent de nouveau plus rien. Elle ne sent que le vide. Son partenaire persiste, elle essaie de se concentrer et l’orgasme ne vient pas.

– Pas de plaisir, quoi... constate Camille en fronçant le nez.

– Il n’y a pas que l’orgasme comme plaisir, vous savez... rappelle le médecin.

Camille le sait bien, mais elle focalise dessus maintenant, elle qui n’a jamais connu « cette panne » : la jouissance n’est même pas proche, elle ne sent même pas « cette zone » – elle désigne son ventre sous son pull pour y laisser la main –, prête à s’enflammer, « énervée, vous savez, comme parfois quand ça en devient presque insupportable si on n’en a pas terminé

et qu'il faut absolument faire quelque chose... ». Romy Steiner acquiesce en silence. Camille sourit tristement. Il lui est déjà arrivé de courir aux toilettes – elle se souvient d'un concert à Londres... dans une boîte de jazz... – pour se caresser tellement, avec son Jules de l'époque, ils avaient fait l'amour toute la journée en s'arrêtant chaque fois au bord de sa jouissance.

– Plus la soirée passait plus ça devenait urgent, détaille-t-elle sans que la sexologue ne lui ait demandé. Je ne pouvais plus me concentrer sur le concert ni rien. C'était légèrement handicapant, mais au moins c'était là. Alors que maintenant... (Camille ouvre de grands yeux perplexes en écartant les bras) c'est comme si mes zones sensibles avaient été insensibilisées.

– Oui ?

– ... que je me l'interdisais.

– ...

– Du coup, je laisse tomber au bout d'un moment, parfois aussi je fais semblant, mais je n'aime pas trop ça, et puis il le sait. C'est quelqu'un de très sensible et de très attentionné. C'est marrant parce qu'il est déménageur dans la vie, il fait des petits boulots pour voyager. Ça l'affecte que je ne prenne pas de plaisir avec lui. Ça le vexa. Il dit que je le prends pour un *sex toy*...

– Hé oui...

– Mais ce n'est pas vrai, justement, je ne jouis pas ! Mais il a l'impression que je sais déjà que je vais le quitter, que ça n'est pas sérieux, une amourette de vacances. Ça non plus, ce n'est pas vrai !

– Ce n'est pas vrai ?

Camille suspend sa logorrhée et, comme si elle se réveillait :

– Peut-être... si... je ne sais pas. Je suis surtout perdue, je crois.

\*

Romy Steiner a une heure pour déjeuner, elle file. Seule, j'erre entre les immeubles poussés au milieu des champs, reliés par des avenues rectilignes et désertes qui mènent à une rue principale plus ancienne avec son église, ses quelques boutiques et ses trois restaurants – thaï, turc, crêpes, menu à 13 euros dessert compris. La boulangerie face au lycée fait snack ; j'opte pour un panini sur fond de Rihanna qu'écoute un groupe de cinq filles installées sur la banquette en skaï rouge derrière moi. Cette première séance me laisse perplexe. Je suis frustrée par toutes ces ellipses, ces non-dits et par le fait que la sexologue ne relance pas là où mes questions s'accumulent. À quoi ont ressemblé les premières relations de la patiente ? Qu'attend-elle de ces consultations, elle qui voit déjà un psychothérapeute ? Et puis, quand elle est toute seule, est-ce qu'elle parvient à prendre du plaisir ? Cette histoire d'orgasme qui disparaît me fait penser à un film français avec Marie Gillain et Julien Boisselier qui date d'une dizaine d'années. Ça s'appelait *Tout le plaisir est pour moi* parce que Marie Gillain perdait son plaisir sexuel la veille du jour où elle devait présenter son ami à ses parents. Elle ne s'y attendait pas et ça l'amenait à faire une pause avec Julien Boisselier pour se lancer dans une quête sexualo-existentielle, elle qui ne s'était jamais posé de questions sur le sujet. Elle arpentait la ville, d'achats de vibromasseurs en expériences loufoques, et allait de confidences – sa sœur lui avouait qu'elle simulait, sa mère aussi – en découvertes. Tout cela avant de comprendre qu'elle avait peur d'officialiser sa relation et, finalement, le jour où elle s'y résolvait, elle retrouvait son plaisir. J'avais bien aimé ce film qui parlait de jouissance féminine, ce qui n'était pas si fréquent, même si j'avais trouvé la chute décevante. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants... Quid de ce lien mystérieux entre désir et sentiments, que questionne Camille dans sa relation avec l'homme des bois ? Pour le moment, Romy Steiner a juste eu le temps de me signaler sur le pas de la porte que ça l'avait gênée que je sois dans son champ de vision, qu'elle avait eu du mal à se concentrer. Je commande un second

café, accompagné d'un second morceau de chocolat. J'ai besoin de sucré, je recommence à stresser. Et si rien ne se passait comme prévu ?

\*

« Vos oreilles prennent contact avec les bruits du bureau, le son de ma voix. » Camille a croisé les bras sur sa robe en laine turquoise qui lui donne, avec ses collants épais, ses boots fourrées et ses lunettes de soleil dans les cheveux, l'air de descendre d'une station de sports d'hiver. Elle est arrivée guillerette pour sa deuxième séance trois semaines plus tard, racontant qu'elle avait de nouveau joui, mais pas avec son Anglais qui vit dans la forêt en Roumanie. Elle a rencontré la semaine dernière un voisin à une soirée organisée dans son immeuble, ils ont fini au lit et elle a retrouvé ses orgasmes. La voilà rassurée – a-t-elle raconté en faisant tressauter des sourcils épilés. Romy Steiner poursuit : « À tout moment, d'autres bruits peuvent parvenir à vos oreilles, des sonneries de téléphone, d'interphone, des bruits à l'extérieur, les voix, les voitures, ou d'autres bruits encore que je n'ai pas cités, sans pour autant déranger votre détente, qui s'installe... de plus en plus profondément... à chaque respiration. » La sexologue n'a pas trouvé comment me placer dans son bureau pour que je ne sois pas dans son champ de vision, mais elle a décidé qu'elle allait faire avec. Elle l'a dit très tranquillement et son attitude m'a rassurée. De toute façon, à l'heure qu'il est, plus personne ne prête attention à moi. Enfin, je crois. Dans sa blouse blanche et son foulard en soie – rose pétant aujourd'hui –, Romy Steiner semble réciter en fixant un point invisible au plafond. La scénariste a préféré rester assise quand on lui a proposé de s'installer « à [sa] manière ». Elle a retiré ses boots et sa tête penche légèrement vers l'avant, s'incline vers la droite. En préambule à la séance, Camille a fait remarquer qu'on entendait « tout dans la salle d'attente », qu'elle avait perçu les rires des patients précédents, qu'elle voulait prévenir. En retirant ses lunettes pour mieux la regarder, la sexologue lui a froidement fait observer que le poste

de radio pouvait servir à ça. « Les paupières ont décidé de se fermer maintenant. C'est très bien... Petit à petit, vous sentez de mieux en mieux vos appuis sur le fauteuil. » La scénariste a murmuré qu'elle devait « être un peu voyeuse aussi ». Avec le métier qu'elle fait, elle est un peu obligée. Ça m'a fait tressaillir. Je me suis sentie visée. « Vous sentez de mieux en mieux le contact de votre dos sur le dossier, de vos jambes sur le siège, les mains croisées posées sur les jambes, les chevilles l'une sur l'autre. Et, à tout moment, vous pouvez changer... changer de position... afin d'être encore plus confortable. » Mais maintenant je n'entends plus le moindre bruit alentour. La matinée est paisible et tranquille ; le lieu s'emplit d'une agréable chaleur. Camille a les traits apaisés. Elle a quitté cette expression joyeuse mais désespérée, ce léger voile de surexcitation, ce recul sur elle aussi qui lui fait dire, de la même manière que si elle parlait d'une mauvaise habitude alimentaire : « Je n'arrive pas à ne pas tromper le type avec qui je suis... Ça m'a toujours fait ça... » Elle s'en veut mais elle n'arrive pas à faire autrement : elle aime qu'on la remarque, elle a besoin d'être regardée. Le regard des hommes la fait vivre. Elle a mis des années à le comprendre, son « psy » l'y a aidée, simplement, là, elle ne trouve plus d'issue, a-t-elle asséné en haussant les épaules dans un souffle.

Ce n'est pas son « psy » ni son médecin traitant qui l'ont envoyée ici. Camille a feuilleté l'annuaire quand elle a décidé de « prendre les choses en main ». Tant pis si ça lui fait un peu de trajet pour venir de la grande ville voisine. Elle a choisi une sexologue qui soit aussi médecin, sans savoir de quels outils Romy Steiner dispose. Quand celle-ci lui a proposé une première séance d'hypnose, Camille a écarquillé les yeux. À en décroiser les bras sur sa robe bleue. Mais elle n'a pas posé de question. Elle a même murmuré « volontiers », « si ça peut tout effacer », avant de déposer ses mains sur les accoudoirs. « Peut-être que, dans votre bouche... vous retrouvez le goût de la dernière boisson que vous avez avalée avant de venir... ou rien de particulier, ça n'a pas d'importance. Peut-être... vos

narines perçoivent-elles votre parfum... ou bien l'odeur présente dans le bureau, ou rien de particulier. Votre esprit observe des sensations agréables, des... picotements, des fourmillements agréables, qui peuvent apparaître ou ne pas apparaître... au niveau du visage, des mains, des jambes... ou bien d'autres parties du corps que je n'ai pas citées. Si ces picotements ou ces fourmillements apparaissent, votre esprit observe... leur localisation... leur progression. » Un téléphone vibre dans le sac à main de la patiente. Personne ne réagit. « Ils peuvent s'accompagner d'autres sensations... comme l'impression de lourdeur agréable, comme si vos paupières paraissaient de plus en plus lourdes... la bouche difficile à garder fermée... comme si tous vos appuis paraissaient peser de plus en plus lourds dans le fauteuil... paraissaient s'enfoncer de plus en plus profondément. À moins qu'au contraire, ce ne soit plutôt une sensation de légèreté qui se manifeste, comme si des ballons accrochés à vos poignets les soulevaient... et vous donnaient la sensation d'être de plus en plus légère, de moins sentir vos appuis. Comme si le fauteuil se transformait en tapis volant (Camille inspire amplement, ses jambes s'étirent), poussé par un air régulier, agréablement chaud, par-delà les plaines, les collines (ses épaules se dégagent). Très bien. »

Quinze minutes se sont écoulées. Mais, avec la scénariste, il faut des dénouements, et vite :

– Il était censé y avoir quels résultats avec l'exercice qu'on a fait là ? lance la jeune femme dès qu'elle ouvre les yeux.

– Ça dépend de ce que vous appelez « résultats ».

– Une réaction immédiate.

– C'est plutôt doux et lent. Et c'est vous qui allez me le dire la prochaine fois. Vous allez refaire l'exercice, en autohypnose, une fois par jour, confortablement installée, et profiter de ce bon moment. Vous pouvez faire varier la position, le fond sonore éventuellement, l'ambiance lumineuse... Et vous me direz.

Camille jette un œil déprimé à la baie vitrée occultée par les persiennes de son côté – seule la sexologue peut voir la pelouse depuis son bureau. La lumière de plus en plus lourde trahit l’orage qui approche. La visiteuse maugrée en agitant ses boots. Elle part déçue, j’en ai bien l’impression, elle qui était arrivée si exaltée. La sexologue la trouve surtout « perplexe » quand nous en parlons, alors que le dernier visiteur vient de partir, et je me demande si le médecin choisit la version qui l’arrange ou si son optimisme est un préalable nécessaire pour que le patient y croie lui aussi. Pour une fois, nous avons quelques minutes. Je saute sur l’occasion. Ça ne la préoccupe pas plus que ça de toute façon, m’explique la sexologue en retirant son foulard pour s’emparer d’un balai – une fois par semaine, elle fait le ménage. Elle ne pense pas aux patients entre les séances. Elle n’élabore pas de stratégie pour eux, ne regrette pas ce qu’elle a pu dire ou ne pas dire, ne réfléchit pas à la technique qu’elle pourrait employer la prochaine fois. À la maison, elle préfère « bouquiner », précise-t-elle en s’activant dans sa blouse immaculée. Elle est en revanche très disponible quand ils reviennent. « Il faut se faire confiance. Si vous avez tout préparé, vous n’êtes plus dans l’interaction, vous n’observez pas comment la communication circule, et vous perdez beaucoup d’énergie parce que vous tenez à rester dans votre plan. » Cette disponibilité lui permet de trouver les mots, les images, les comparaisons et les idées qui peuvent faire écho. « Le plus dur, c’est de ne rien faire ! se pose-t-elle un instant pour s’essuyer le front. D’être dans l’accueil, la réception, sans vouloir savoir pour le patient. Ça, c’est très dur. » Elle reprend son souffle. « J’accepte les moments de blanc. Ou je le fais parler d’autre chose. Et quand un mot résonne en lui, je peux le voir à une tension dans le visage, à une tristesse, à un léger changement. Alors je lui demande : “Et quand vous évoquez ce mot, ou ce souvenir, comment ça réagit en vous ?” Si ça résonne, je rebondis. » Le téléphone sonne. « Le silence n’est pas un temps mort, c’est un temps d’élaboration physique et psychique. C’est comme une respiration en

musique. J'attends tranquillement. Pas cinq minutes, hein ! » La sexologue me colle le balai dans les mains pour aller décrocher. On dirait qu'elle se détend. Dès qu'elle raccroche, j'en profite : nous avons décidé que les patients resteraient anonymes dans le livre, que les détails permettant de les reconnaître seraient modifiés, mais que veut-elle faire, elle ? Romy Steiner récupère son balai. Un silence s'installe, entrecoupé de bruits de chaises déplacées. Elle a accepté le projet pour faire parler de sa démarche, pas de sa personne, réfléchit-elle. D'où la nécessité de se trouver un pseudo. Elle s'arrête, s'appuie sur le manche. Soudain son index se lève. Elle qui s'est montrée froide et distante depuis le début se retourne vers moi en battant des cils : elle voudrait qu'on l'appelle « Romy », parce que c'est « ouvert et souriant ».

« Romy » me dira plus tard que la période était compliquée pour elle, que toute son énergie était occupée et qu'elle ne pouvait pas me « donner plus ». Elle m'ouvrait les portes de son cabinet, c'était déjà énorme. Les explications viendraient par la suite, quand la période serait plus apaisée mais, ça, nous ne le savions ni l'une ni l'autre. Il faut dire qu'elle cumulait à ce moment-là. C'était l'époque de son colloque annuel de sexologie, un colloque organisé par la même association que celle qui m'avait invitée au Cirque d'hiver, avec les quatre médecins bordelais qui cherchaient le « 2+2 », l'Association interdisciplinaire post-universitaire de sexologie (AIUS). Le moment était suffisamment important pour que Romy prenne trois jours. Elle y croisait des confrères, elle ramenait des idées. Mais cette fois-ci, elle était rentrée « patraque ». Elle n'avait pas pris froid, ni attrapé de virus – elle avait vérifié –, mais elle s'était sentie mal pendant une semaine. Romy avait fini par comprendre qu'une discussion sur un médicament récemment mis sur le marché et destiné à lutter contre l'éjaculation précoce avait atteint son moral. « Autant les troubles érectiles peuvent avoir une cause organique – le Viagra a permis aux patients qui souffraient honteusement et en silence de venir demander de l'aide –, autant

l'éjaculation précoce n'a jamais eu de cause organique ! » m'a-t-elle expliqué plus tard. Elle s'était surtout demandé comment ces médecins, tous des hommes de plus de 55 ans, qui « savent pertinemment que c'est psychologique puisqu'ils le vivent dans leur chair », en étaient arrivés à vanter une aide chimique. Elle n'avait pu envisager qu'une réponse : « Ça leur permet de prescrire un médicament et de garder le patient dans le champ de leur discipline. » Pour elle, les urologues avaient réussi à « imposer leur vision des choses » dans ces colloques de sexologie dans lesquels jusqu'ici les psychothérapeutes « avaient la main » : « C'était la parole, l'écoute, la somatisation qui dominaient les débats. Il y avait quand même une réflexion autour du symptôme. Mais ça a basculé cette année. C'est très orienté labos maintenant... très médicalisé. » Elle avait mis dix jours à s'en remettre.

\*

« Il fallait s'y attendre, nous nous sommes séparés », annonce Camille dès qu'elle s'assied la fois suivante, trois semaines plus tard, et Romy met quelques secondes à faire revenir toute l'histoire, celle du Petit Chaperon bleu qui a perdu son orgasme en Roumanie et qui l'a retrouvé dans les bras d'un autre homme à la fête des voisins. Finalement, Camille a rompu à distance et elle se sent soulagée. Elle s'est dit qu'elle ne pouvait pas se mentir plus longtemps, elle n'allait pas « faire sa vie » avec un déménageur qui ne serait même pas son ami si elle le rencontrait en France, alors que son corps lui avait indiqué qu'il ne fallait pas insister. La sexologue relève un sourcil surpris et désapprobateur, mais la scénariste continue, très contente d'elle aujourd'hui puisqu'elle se sent plus stable dans ses émotions, plus « enracinée ». Camille fait passer un pan de son keffieh à pompons par-dessus son épaule, embrassant d'un regard le cabinet, l'air satisfait de se retrouver en terrain connu. Un peu de plaisir avant la tempête, comme la scénariste a l'habitude d'organiser ses séances, parce qu'elle est

bien contente d'avoir retrouvé son orgasme et quitté ce gars qui ne lui convenait pas, mais son problème n'est pas réglé pour autant. Jouissance ou pas, Camille n'arrive pas à rester plus de quelques mois, deux ou trois années tout au plus, avec un homme. Elle se lasse et, rapidement, elle n'a plus de désir. « C'est limite épidermique, je ne peux plus le supporter dans ma sphère, se plaint la jeune femme. Si seulement je n'étais pas aussi douée pour échouer... » Je croyais qu'elle avait abandonné cette certitude, mais non, le leitmotiv revient et la trentenaire blonde coiffée à la Jean Seberg me fait penser à une autre patiente, la jeune ingénieure qui était arrivée en disant qu'elle voulait « sauver son couple », les cheveux dans les yeux, la démarche chaloupée d'un rappeur des années 1980 avec ses baskets aux lacets défaits. Elle avait l'air de sortir du lycée et je m'étais demandé comment elle pouvait avoir une vie sexuelle, y tenir surtout au point de consulter une sexologue. En réalité, j'avais appris qu'elle avait 24 ans et dirigeait déjà une équipe de dix salariés, tous plus âgés qu'elle. Ce n'était pas un sac à dos qu'elle traînait à ses pieds mais une sacoche de type Eastpak pour ranger son ordinateur. Elle aussi se prenait pour « un cas désespéré », tout en sachant très bien ce qu'elle avait : la jeune femme n'éprouvait plus de désir pour son ami avec qui elle vivait depuis trois ans. Elle l'aimait, il l'aimait, mais, elle l'avait toujours constaté, une fois la passion terminée, elle n'avait plus d'envie. Elle avait « tout essayé », les « livres de gages » qui permettent de jouer avec le partenaire en s'imposant des scénarii, des situations, des positions mais, « une fois qu'on n'a plus très envie, les gages, ça n'est pas très marrant », s'était-elle aperçue. À ses yeux, la question était de savoir si elle pouvait retrouver « l'envie d'avoir envie ». Romy avait pris un air taquin, peinant à garder son sérieux. « Vous êtes toute jeune, vous en faites une généralité mais vous avez déjà eu beaucoup d'histoires avant ? » Pas vraiment, mais c'était tout comme, s'était butée l'ingénieure. Elle fonctionnait comme ça, le désir filait au bout d'un certain temps, impossible de le rattraper. Quand elle commençait à

faire l'amour avec son ami, tout se passait bien pourtant, mais l'initiative ne venait plus jamais d'elle. Elle avait envie de « tenter le tout pour le tout », parce qu'elle tenait à son compagnon et qu'elle craignait qu'il ne la quitte. Il ne l'en avait jamais menacée, n'en avait jamais parlé mais, récemment, il avait raconté qu'une nouvelle stagiaire était arrivée dans son entreprise et que, physiquement, il avait été attiré. La patiente n'arrêtait pas d'y penser, elle qui se sentait « fainéante » depuis qu'elle avait trouvé un emploi. Elle avait arrêté l'équitation, le vélo et même la peinture, préférant se « vautrer sur le canapé » en rentrant, ce qui lui avait fait prendre des kilos. La sexologue avait entrepris de lui expliquer le fonctionnement du désir comme elle le fait souvent, en cherchant des images et des comparaisons, mais l'ingénieure n'écoutait que d'une oreille. Elle avait une idée en tête et, en pleine explication, elle avait interrompu Romy, n'y tenant plus :

- En fait, au milieu de notre relation, j'ai eu envie d'une autre personne.
- Oui ? avait rebondi la sexologue d'un air faussement distrait.

La patiente avait plissé des lèvres accablées.

– Ça a failli aller un peu loin. Depuis, je n'ai plus aucun fantasme, plus aucun stimuli. Du coup, maintenant, le désir est beaucoup plus difficile à venir.

– Eh oui, avait souri Romy. Vous vous êtes coupée de vous-même.

– Mais, du coup, maintenant je n'ai plus vraiment de fantasme. Quand je ferme les yeux, il n'y a plus rien.

– Ben oui puisque vous vous l'êtes interdit !

– Je ne pensais pas que j'arriverais à me l'interdire !

– C'est la preuve que si !

La patiente était sur le point de pleurer.

– Maintenant, quand je pense à d'autres personnes, ça me dégoûte presque.

– Eh oui ! Vous êtes fâchée avec une partie de vous-même. Intellectuellement, moralement, vous avez beaucoup d'arguments pour vous

dire que c'était le bon choix de vous interdire de fantasmer, mais vous voyez que, émotionnellement, ça n'a pas été DU TOUT le bon choix. Ça n'a pas été DU TOUT judicieux.

Ce jour-là, chez le garçon, la jeune fille n'était pas restée. Elle avait eu l'impression de trahir son copain. Elle le lui avait dit. Elle lui disait tout. Ils se disaient tout. La sexologue avait trouvé cette volonté de transparence quelque peu enfantine, mais elle voulait revenir au concret.

– Il s'était passé quoi avec cet homme-là ? À part que vous aviez bavardé ensemble ?

– Juste, il avait envie de coucher avec moi...

– Oui, d'accord, mais je ne vois là rien d'extraordinaire.

– Sauf qu'il avait commencé à me toucher chez lui et que je l'avais arrêté pour pas que ça n'aille trop loin.

– Donc finalement, il s'était passé quoi ? Il vous avait embrassée ? !

– Non.

– Même pas. Il vous avait tenu la main ? !

– Non, il m'avait touchée un peu, mais toujours par-dessus les habits et je ne voulais pas que ça aille plus loin, parce que je pensais à mon couple et je me disais que ce n'était pas possible.

– D'accord. (La sexologue s'était reculée pour mieux la voir.) Mais... c'était excitant ? !

La bouche de l'ingénieure s'était un peu plus déformée.

– Ben, oui, c'était excitant. Parce que c'était nouveau et parce que c'était un fantasme.

– Ben, voilà ! Écoutez, vous avez trouvé toute seule la solution ! Les fantasmes, il ne faut pas les empêcher. Ils font partie de l'équilibre de la vie. Et ils ne font pas de vous une femme adultère, mais une femme en bonne santé sexuelle. Je ne sais pas ce que vous mettez dans la peinture quand vous en faites, puisque vous aimez peindre, mais quels que soient les dessins, ce que vous représentez n'a rien à voir avec ce que vous vivez dans

la réalité. C'est comme si vous décidiez tout à coup de plus respirer ! Après, vous diriez : « Je ne me sens pas très bien, j'ai un peu mal à la tête... » C'est INDISPENSABLE, les fantasmes !

– Mais je ne sais pas comment faire, moi, pour avoir un juste équilibre...

– Eh bien, je m'en occuperai si vous le voulez bien.

J'avais trouvé cet échange fabuleux. La jeune femme ne cessait de répéter que tout était « foutu », qu'elle n'éprouvait plus de désir et la sexologue découvrait qu'elle s'était interdit de fantasmer, ce qui était visiblement nécessaire pour nourrir son envie. Elle ne fantasmaît même plus sur son ami, elle n'arrivait plus à l'imaginer, lui. Le fait de le comprendre devait l'aider à se libérer. D'ailleurs, à la séance suivante, l'ingénieure était venue avec son copain, comme Romy le lui avait demandé et, alors que la patiente avait prévenu – « il ne parle pas beaucoup », « il est timide, vous verrez » –, était arrivé un grand blond tout à fait à l'aise et prévenant. Ils avaient échangé des commentaires complices, pour repartir en se tenant la main, la jeune femme souriant. Une patiente « pas compliquée », avait commenté Romy. Moins que Camille, qui trépigne sur son siège ? Camille qui m'a tout l'air de galérer davantage avec son keffieh à pompons et cette difficulté à s'attacher aux hommes. Un vrai « cœur d'artichaut », ou plutôt « un champ tout entier », lui a dit un jour un voyant qu'elle était allée consulter et qui lui avait tiré les cartes. Elle possède comme ça tout un répertoire d'« amis du bien-être », comme elle dit : acupuncteurs, diététiciens, masseurs. Auxquels s'en ajoutent de plus ésotériques. Mais rien n'y fait. Camille reste frustrée.

– Si je n'ai pas envie du gars avec qui je suis, je m'inquiète, mais je crois que je m'inquiète encore plus si c'est lui qui n'a pas envie, reprend la scénariste. Là, je panique. Ça a pu me mener loin...

– Et vous savez, vous devez savoir avec toutes les recherches que vous faites pour votre métier, j'imagine que vous le savez, que le désir et les

sentiments appartiennent à des circuits différents dans le cerveau ?

– Oui, oui, fait la jeune femme en balayant l’air d’un revers de main.

– Le désir sexuel vise l’union sexuelle alors que l’état amoureux vise une certaine union émotionnelle. Le désir sexuel s’éveille pour un type de partenaires potentiels, alors que l’état amoureux se manifeste à l’égard d’une personne en particulier. Le désir sexuel décroît une fois qu’il est satisfait, l’état amoureux peut durer. Le désir sexuel... (Camille fronce les sourcils) les deux systèmes neuronaux peuvent marcher en tandem si vous voulez, mais ils ne le font pas toujours. Ils sont distincts et ils répondent à des fonctions distinctes sur le plan de l’évolution. Je ne sais pas si vous comprenez...

– Si, si. Bien sûr, souffle la jeune femme.

– Enfin, tous les chercheurs ne sont pas d’accord. Il y en a qui estiment que le désir sexuel est indispensable pour mettre en marche la passion, qui peut mener ensuite, ou non, à l’amour, à supposer que l’on sache ce que c’est que l’amour. Le sentiment amoureux, oui, peut-être, on sait. Mais l’amour...

– Ça...

– Le désir est très fluctuant, vous savez...

Romy baisse la voix. Camille triture ses pompons.

– Ça dépend parfois de (la sexologue sourit dans le vide), je ne sais pas moi, du cycle hormonal... mais aussi des associations qui se sont forgées dans votre cerveau et qui, apparemment, n’allient pas chez vous le désir et l’attachement, mais plutôt le désir et la conquête.

– Hmm.

– Et c’est le désir qui vous guide ?

– Comment ça ? se fige la jeune femme.

– Ben, d’après ce que vous me dites, quand vous n’êtes plus immédiatement et spontanément attirée par l’homme avec lequel vous avez une sexualité et des projets, vous ne pouvez pas continuer à le fréquenter.

– C’est ça.

– Le jour où votre copain aura une maladie qui l’empêchera d’avoir des relations sexuelles, vous le virerez ?

Camille réfléchit et, dans un effort, souffle un petit « oui ».

\*

Pour la première fois, Romy me raccompagne au terminus du métro. J’évite le bus. J’espère surtout que nous allons en profiter pour prendre un verre, ce qui n’est pas gagné parce que la sexologue m’a l’air encore un peu plus fatiguée. Elle fait des insomnies en ce moment, me confie-t-elle en démarrant sa vieille Mercedes verte. En pleine nuit, elle se retrouve à lire *Le Monde*, ou Éric-Emmanuel Schmitt. Éveillée comme en plein jour. Elle voudrait se coucher tôt. Certes, elle fait des micro-siestes entre les patients. Ou bien dix minutes d’autohypnose. Ça la ressourçe même plus que le sommeil, explique-t-elle en s’égayant au volant et je sens que la possibilité d’un apéro se rapproche. C’est l’un des seuls sujets qui l’anime vraiment, l’hypnose. Elle peut parler des autres « outils » dont elle dispose, du « mille-feuille » de possibilités qu’elle s’est constitué pour accompagner les patients, elle le fait avec moins d’entrain. Même si l’une de ses ordonnances préférées la fait bien rire : elle interdit régulièrement aux couples la pénétration pendant quelques semaines. Cette consigne permet aux partenaires de dédramatiser, de redistribuer les cartes, en les obligeant à découvrir d’autres moyens d’accéder au plaisir. Mais Romy peut aussi prescrire des médicaments, notamment pour briser le cycle de l’anxiété chez les hommes. Elle explique enfin – le fonctionnement du désir, celui du cerveau, des organes génitaux –, même si elle le fait moins qu’avant parce qu’elle trouve que les patients en ont moins besoin, qu’ils sont davantage renseignés, sur internet surtout, qu’ils savent quels sont les traitements, ce qui existe sur le marché. Elle préfère exposer à partir de ce qu’ils demandent comment elle voit les choses, les possibilités qu’elle trouve

opportunes. Surtout, elle privilégie de nouvelles manières de faire. Elle adore « recadrer » par exemple, comme on dit en psychologie : parler autrement du symptôme, le reformuler, le faire tourner pour modifier la représentation que le patient s'en est faite. D'ailleurs, du recadrage à l'hypnose il n'y a qu'un pas, conclut Romy qui amorce un virage un peu serré, tandis que je découvre sous mes pieds un tapis de sol à l'effigie du lapin Playboy. « Acheté par hasard », commente-t-elle en suivant mon regard. Elle m'expliquera plus tard parce que nous voilà arrivées. « Allez, au revoir ! » lance-t-elle dans un claquement de porte, avant de disparaître dans la nuit.

\*

Le cabinet baigne dans la discrète mélodie d'une fontaine en béton carrelée. Je l'avais toujours vue vide sur la pelouse devant la baie vitrée, mais aujourd'hui chaque vasque déborde dans celle du dessous et la cascade, très années 1980, donne l'impression que le quartier est un peu plus habité. Le soleil de fin d'hiver atteint la chaise de Camille, perdue dans la contemplation de ses derbies depuis qu'elle a « avoué », comme elle l'a annoncé en début de séance, ne pas avoir continué à pratiquer l'autohypnose à la maison, qui lui avait pourtant fait beaucoup de bien. Faute de temps, trop de boulot. Elle travaille sur un scénario destiné à la télé, une série qui n'est pas sûre de se monter, mais qui se passerait dans la région. Ce projet lui plairait. « Vous y reviendrez », la rassure Romy. « Et sinon ? » enchaîne-t-elle en mettant ses lunettes en écaille pour s'avancer sur son bureau. « Sinon, j'ai fait une découverte », s'éclaire Camille. Elle continue à fréquenter son voisin et pas plus tard qu'hier... elle hésite à raconter... ils étaient allongés côte à côte, à discuter tranquillement, prêts à s'endormir quand... la scénariste ménage son effet. Ou plutôt, elle sourit au souvenir qui lui revient.

Elle qui d'habitude est si inquiète lorsqu'ils ne font pas l'amour, elle a apprécié ce soir-là le flottement sans penser à la suite, entre la veille et le sommeil, dans une agréable torpeur. Et puis sa main a commencé à se balader, faisant des pauses, indécise, attendant de voir ce qui venait. Plus le temps passait, plus la main sentait la chaleur monter sous la peau du garçon, l'électricité commencer à s'éveiller. Très confiants, les doigts s'appuyaient fermement sur les muscles puis sautillaient pour aller se poser plus loin. Bref, cet éveil des sens a duré, duré et, à un moment, son ami s'est senti inspiré, il a farfouillé dans son sac pour trouver une huile de massage qu'il avait apporté en cadeau. Une odeur de santal et de vétiver qu'elle ne peut plus respirer sans sentir toutes ses cellules – Camille prend une grande inspiration – frémir. Ils s'en sont lentement badigeonnés et, là, le moindre pore de leur peau s'est mis à frissonner, raconte la jeune femme encore toute surprise d'elle-même. Elle ne se croyait pas capable d'une telle assurance, de pouvoir ne pas savoir ce qu'il allait advenir la seconde d'après, d'être une initiatrice réceptive, en phase avec son partenaire et pas seulement une femme angoissée à l'idée de ne pas être désirée, ou trop, ou pas comme il faut.

– Un jour, j'ai couché avec un bon ami qui m'a dit un truc qui m'a glacée, tient-elle quand même à dire. Il pensait que j'étais plutôt libérée, qu'on allait bien s'amuser et puis à un moment, alors qu'il était sur moi et que je le regardais dans les yeux, il m'a dit : « Mais qu'est-ce que c'est ce regard de petite fille que tu me fais ? ! » Je devais avoir 25 ans, je m'en souviens encore !

La scénariste croise ses mains dans son dos, sur l'arrière du dossier.

– Et comment ça résonne dans votre corps quand vous vous dites ça ?

– Euh... Quoi ?

– Comment ça résonne dans votre corps quand vous vous dites : « Mais qu'est-ce que c'est ce regard de petite fille que tu me fais ? ! »

– Ça ne me fait pas grand-chose.

– À quel endroit votre corps réagit-il ?

Camille ferme les yeux et finit par désigner son plexus solaire.

– Très bien.

La patiente inspire. Seul son ventre se soulève. Le haut du corps reste immobile.

– Et à quel endroit la petite fille a-t-elle envie d’aller ? Où est-ce qu’elle est bien ? Où est-ce qu’elle se sent en sécurité ?

Un long silence s’écoule. Qu’est-ce que c’est que ce truc-là maintenant ? C’est nouveau ? Cette histoire de souvenir agréable et de lieu dans lequel on se sent en sécurité n’évoque rien pour moi si ce n’est une conférence sur l’hypnose à laquelle j’avais assisté il y a des années pour un article. Je l’avais oubliée, je ne me doutais pas que ça pourrait me servir un jour. Un psychiatre animait un atelier et il avait besoin d’un volontaire. Un psychanalyste dans le public s’était proposé. Il était monté sur l’estrade, s’était assis sur une chaise et le psychiatre lui avait demandé quel problème il voulait régler. « Je procrastine tout le temps, j’en ai marre », avait répondu le psychanalyste. Une séance d’hypnose avait débuté, classique, comme celle à laquelle j’ai assisté avec Camille, avec un récit, un ton monocorde, cette torpeur dans toute la salle, mais, quand le psychanalyste était revenu de son petit voyage, il avait lancé au psychiatre sur un air de défi : « Ça n’a pas pu marcher votre truc, je me suis réfugié dans mon endroit *secure* ! » Il s’agissait d’un rocher au bord de la mer, avait-il précisé, et ma voisine de conférence m’avait expliqué qu’il pouvait être utile de se trouver ou de se retrouver un endroit dans lequel on s’était senti bien, à l’abri, protégé, récemment ou par le passé, pour pouvoir s’y réfugier quand on en avait besoin ou envie. On pouvait même se l’inventer. C’était pratique, gratuit, une bonne méthode pour affronter les angoisses et les agressions du quotidien.

– Je suis sur une plage en Croatie... finit par répondre Camille tranquillement. L’an dernier... sur les galets.

– Très bien... il fait chaud ? demande Romy.

– Ça va, je suis sous une tonnelle... Il y a un restaurant derrière. Ça sent bon les grillades...

– Parfait... Et... quel endroit de votre corps réagit... là... quand vous dites ça ?

– C'est diffus.

– Diffus comment ?

– Doux... cotonneux...

– Très bien. Concentrez-vous sur la sensation.

Romy demande l'autorisation de pouvoir se rapprocher et se met à tapoter sur les genoux de la patiente, en alternance et rapidement, à droite puis à gauche, comme pour rééquilibrer les deux sensations, ou plutôt comme si la sensation agréable allait pouvoir déborder pour venir en aide au corps tout entier.

– Et, là, comment ça réagit ? relance Romy.

Silence. La cage thoracique de Camille se soulève pour prendre de plus amples respirations.

– Bien, encourage Romy.

– C'est marrant, finit par susurrer la jeune femme... parce que j'entends le bruit du bassin qui déborde seulement maintenant... alors qu'il coule depuis le début de la séance, non ?

Je mets quelques secondes à comprendre que la patiente parle de la fontaine dehors sur la pelouse.

– Et comment il se sent le bassin de Camille ? a tout de suite compris Romy.

La jeune femme aussi, qui sourit.

– Il respire... c'est chaud...

– Très bien...

Les joues de Camille se colorent sous ses cheveux courts et blonds.

– Alors... profitez de cette sensation...

La jeune femme glisse un peu plus vers l'arrière.

– Quelle est l'image qui vous vient ? demande tout doucement la sexologue.

– Ça me fait penser à une cascade... en Roumanie... dans la montagne... dans la forêt. Il faut descendre au pied d'une falaise... on peut se baigner... On est protégés...

– Parfait.

De longues minutes passent. Camille s'étire, tout à fait calme maintenant :

– C'est marrant que vous ayez parlé de mon bassin parce que j'ai un point en bas du dos, là... (La jeune femme pose sa main sur ses lombaires.) Ça me fait une de ces douleurs... Enfin bon.

Elle se lève pour aller chercher son sac à main sur l'autre chaise.

– Depuis longtemps ? veut savoir la sexologue subitement intéressée alors qu'elle commençait à remplir le dossier sur son ordinateur.

– Euh... depuis que je suis rentrée de Roumanie en fait. Mais c'est une douleur que je connais. Je l'ai eu quand j'étais petite déjà... C'est apparu quand j'avais 8 ou 10 ans. Je sais très bien pourquoi. On l'a vu avec mon psy. C'était tendu chez moi... mes parents se disputaient souvent. Pas devant moi, mais je devais entendre. En tout cas, je savais, je le sentais, je pense. J'ai appris récemment qu'ils avaient voulu se séparer à ce moment-là... Et puis la douleur a disparu. Comme ça.

Camille attrape son sac et se met à farfouiller.

– Ah non, c'est pas vrai... se reprend-elle. La douleur est revenue pour une durée très courte quand l'un de mes amoureux est parti en mission trois mois au Tchad. Il travaillait dans l'armée de l'air, sur un Transal. Je croyais que je vivais bien son départ... mais pas tant que ça. Il faut dire que je viens d'une famille de femmes trompées. Enfin, depuis, rien.

– Et là vous l'avez à quel moment dans la journée actuellement ?

– Dès que je me réveille le matin, crac, ça bloque. Et puis ça reste. Et quand j'ai du stress, ça augmente. Mais je vis avec.

– Vous vivez avec ? s'étonne Romy.

– Oui, je fais avec.

– Ah, c'est différent. Et vous FAITES comment ?

Camille fronce les sourcils.

– Ben... je m'étire, j'essaie de me lever quand je suis trop longtemps assise, parfois je danse dans mon bureau chez moi pour me détendre (elle agite les épaules pour mimer), je travaille seule, et ça me fait une pause... J'en ai besoin. Je fais craquer le bas de mon dos aussi dans mon lit... mais c'est toujours là.

– D'accord. Et vous pourriez FAIRE autrement ?

La jeune femme reste interdite, tandis que Romy lui donne l'adresse d'un ostéopathe « qui fait des miracles ».

\*

En arrivant un mois après, Camille annonce qu'elle tient à se plaindre, sans savoir si elle doit rire ou se lamenter alors qu'elle rayonne dans son imperméable Burberry bleu marine. Elle a dû se rendre aux Urgences dimanche dernier, seule, sous la pluie, pour en sortir vers trois heures du matin... sans que les médecins ne lui aient rien trouvé. Une douleur dans les côtes l'empêchait de bouger depuis trois jours, au point de la gêner pour dormir. Elle était angoissée à la perspective d'une nouvelle nuit à souffrir sans savoir ce qui s'était emparé de sa cage thoracique. La scénariste ne voulait pas « mourir seule dans son lit », répète-t-elle un brin dramatique comme à son habitude. Un pharmacien de garde s'est inquiété, la voyant respirer difficilement. « Embolie pulmonaire », a-t-il suggéré, lui conseillant de se rendre à l'hôpital le plus proche. Les premiers tests d'urgence n'avaient rien donné, mais un médecin avait voulu la garder parce qu'il avait trouvé qu'elle présentait un symptôme inquiétant : quand

on appuyait sur son foie, une veine dans son cou ressortait, ce qui signifiait que le problème pouvait venir du cœur. Une bonne partie de la nuit, on était venu lui presser le ventre, l'air intrigué, sans qu'elle comprenne pourquoi et, plus les heures passaient sous les néons blafards, plus elle se sentait souffrante, mais heureuse qu'on s'occupe d'elle. Elle serait bien restée là d'ailleurs, mais on a fini par la faire sortir avec des « douleurs intercostales » et quelques factures. Les côtes de Camille avaient bougé. Rien de grave mais elle avait eu peur et la peur rend la douleur plus vive, la respiration plus saccadée, a finalement éclairci l'ostéopathe chez qui la jeune femme a couru dès le lendemain matin.

Elle a déjà vu le praticien trois fois lors de ces deux derniers mois, sur les conseils de la sexologue, et il lui a beaucoup plu. Non seulement parce qu'elle le trouve très beau – il a d'ailleurs réussi à caser dès les premières minutes du premier rendez-vous qu'il était marié, il faut dire que Camille avait déjà glissé au moment de se présenter qu'elle était célibataire –, mais parce que la jeune femme est soulagée qu'il ait compris le circuit de douleurs qui la fait tant souffrir, ce qu'aucun ostéopathe n'avait trouvé jusqu'ici. Le « beau gosse » fonctionne comme Romy, comprend Camille, très détendue : il ne cherche pas à donner de solutions toutes faites ni à débloquer l'endroit qui coince, mais il aide le patient à puiser dans ses ressources pour le faire lui-même, estimant que, sinon, la douleur reviendra. Le corps va trouver l'itinéraire bis qui lui convient le mieux. Lui seul sait ce qui lui va et cette manière de penser plaît bien à la scénariste, qui d'habitude cherche à tout contrôler.

L'ostéopathe n'a pas touché à ses lombaires, mais à ses pieds, ses bras, ses hanches, ses oreilles. « C'était cocasse quand même, il était là, la main sous mon sacrum et on parlait de tout et de rien... » La jeune femme est repartie avec un exercice à faire à la maison : elle devait placer une balle en mousse sous son dos et la laisser se déplacer là où elle sentait des nœuds.

Elle s'est permis d'innover, glisse-t-elle en posant les mains sur son ventre : elle a fait bouger la balle tout en répétant l'exercice de Romy, l'autohypnose à pratiquer le plus souvent possible. Elle a essayé de faire « les deux exercices combinés » dix minutes tous les soirs avant de se coucher, sur son tapis de yoga au pied de son lit et, peu à peu, elle a senti le haut de son dos résister puis se détendre. C'est cette partie-là qui a d'ailleurs bougé. Le reste devrait suivre, a prévenu l'ostéopathe : les lombaires, le bassin, toute la région centrale du corps. Camille fronce les lèvres : « Ça va faire mal..., anticipe-t-elle avec une certaine fierté. C'est bloqué depuis tellement longtemps... Depuis toujours en fait. » Romy la taquine : « Le bassin va déborder ? ! »

\*

Pour la première fois nous dînons ensemble. Romy connaît un restaurant chinois dans la petite zone industrielle qui sépare la grande ville de son cabinet. L'endroit permet d'éviter d'avoir à se garer en ville. À 19 heures, le buffet à volonté est désert. Je sors mon carnet et mon enregistreur. Moi qui ai toujours besoin de connaître les causes et les effets, de remettre les choses dans une chronologie, je me sens déjà revivre. « Et si nous commençons par le commencement », je propose, avec l'illusion de prendre enfin les choses en main. « Je suis tombée dans la sexologie par hasard, vous savez ! » prévient Romy en grignotant un ravioli vapeur et je me dis qu'il ne va pas falloir la lâcher, qu'elle va encore tenter de me répondre en Sphinx, mais que cette fois-ci je ne vais pas me laisser faire. Je commande du rosé, elle boit du thé. Après avoir lu Freud à 14 ans, son « Dieu », Romy a d'abord voulu être psychanalyste, confie-t-elle. Sa marraine l'a renseignée : mieux valait qu'elle fasse médecine pour devenir psychiatre. Mais, que ce soit psychiatre ou psychanalyste, ses parents ne voulaient pas. Parce que les études de médecine étaient longues, parce qu'ils n'aimaient pas les médecins, parce qu'ils voulaient qu'elle devienne

enseignante. Romy a passé le concours d'entrée à l'École normale d'institutrices, auquel elle a été reçue troisième. « J'avais pourtant tout fait pour que ça ne marche pas. Je n'avais rien révisé ! rigole la sexologue en s'attaquant à son bol de riz blanc. Je me souviens, à l'oral, les deux examinateurs m'avaient donné un texte à commenter, ils m'avaient demandé quelle était l'utilité de la ponctuation. Je leur avais déclaré du haut de mes 17 ans que la ponctuation ne servait à rien ! » La directrice de l'École normale a fait pression. « Elle a téléphoné un soir – je m'en souviens très bien – pour me demander si j'avais vraiment réfléchi, si je ne voulais pas changer d'avis. Mais j'ai dit : "Si je ne fais pas médecine, je le regretterai toute ma vie." C'était totalement... ça n'était pas à moitié », fait-elle remarquer en retournant se servir. Je la suis. Dès la première année de médecine, elle s'est invitée dans les amphithéâtres de psychiatrie de ses aînés et elle a adoré ce qu'elle y a appris. Jusqu'à un stage en hôpital psychiatrique, qui lui a fait comprendre que « la psychanalyse n'est pas la thérapie universelle ». « Je remplaçais une infirmière qui avait été attaquée à la fourchette par un patient à qui elle apportait un repas dans un pavillon fermé ! C'était tendu. Mais j'ai surtout découvert que la parole ne pouvait pas tout. J'avais affaire à des patients qui passaient leur journée à faire tourner des feuilles de platane entre leurs doigts, les mots étaient de peu d'utilité. C'était naïf à l'époque de ma part de penser ça, mais j'étais toute jeune... » La jeune Romy a envisagé de changer de voie. Sciences économiques ou politiques... Elle a poursuivi et opté pour la médecine générale « pour tout soigner : le corps et l'esprit ». En remplacement d'abord. C'est là qu'elle s'est trouvée confrontée au désarroi sexuel de ses patients. Peut-être parce qu'elle était jeune, certainement parce qu'ils n'osaient pas en parler à leur médecin habituel qui connaissait toute leur famille, ils se mettaient à lui confier leurs difficultés. L'un n'arrivait plus à garder son érection, une autre n'avait plus envie de son mari, une troisième n'avait jamais apprécié le sexe et ce désintérêt commençait à l'inquiéter.

Romy a jugé nécessaire de se former en sexologie. Rien de plus. Pas de vocation ni de curiosité spéciale pour le monde de la sexualité, assure-t-elle en croquant un litchi au sirop. De toute façon, ce n'est qu'« une porte d'entrée ». Elle aurait pu devenir dermatologue, rhumatologue ou gastro-entérologue, assure-t-elle. Elle provoque, je commence à mieux la connaître. Elle n'aurait pas pu être gastro-entérologue parce qu'elle n'aime pas « le mou, le spongieux, les entrailles », expliquera-t-elle plus tard à des collègues lors d'un dîner beaucoup plus arrosé, dans des circonstances beaucoup plus débridées.

\*

Camille allait s'endormir sur sa balle en mousse après un voyage en autohypnose particulièrement agréable sur son tapis de yoga au pied de son lit quand un air chaud a envahi son bassin, comme un souffle, de bas en haut. Elle n'a d'abord pas voulu y croire mais, comme ce n'était pas ce à quoi elle s'attendait – certes, elle avait rêvé de ce « déblocage », mais elle avait plutôt imaginé un os qui craque, quelque chose de brutal –, elle a eu tendance à penser qu'un changement avait bel et bien eu lieu. Elle a essayé de vérifier en faisant quelques mouvements de torsion. Bloquée ? Débloquée ? Camille a fini par s'endormir, dans le doute mais déjà soulagée. Le lendemain, pendant le cours de yoga, sa prof est venue la voir en la félicitant : « Tu te souviens quand je te disais que j'avais l'impression que tu étais coupée en deux, que tes jambes étaient comme mortes ? » La scénariste s'en souvenait très bien, ça l'avait même vexée. « Eh bien, aujourd'hui c'est fluide, ça circule ! » s'est enthousiasmée l'enseignante. Du coup, Camille peut frimer : son bassin s'est déplacé. D'ailleurs, elle a eu ses règles, ce qui ne lui était pas arrivé depuis qu'elle avait arrêté la pilule.

– Épiphanie sur une balle en mousse ! rigole la scénariste. Ça ferait un bon titre de film, non ?

– Si, si ! J'irai le voir ! Vous me préviendrez ?

Camille se rembrunit dans sa salopette en jean.

– Oh... je ne sais pas... Je suis en train de me demander si je ne vais pas changer de métier.

– Ah mais ça vous va bien de changer !

La patiente fait la moue.

– J'ai du mal à terminer le scénario sur lequel je bosse depuis un an. J'ai décidé de le laisser tomber. Pour le moment, en tout cas.

La jeune femme s'est renseignée, elle pourrait suivre une formation continue. Tout ce qui est « son et lumière » l'intéresse. Ça lui permettrait de ne plus passer des heures assise devant son écran. Elle a besoin de bouger et de « travailler la matière ». Marre de se « nourrir de la vie des autres », en « spectatrice ».

– C'est marrant parce que mon scénar' racontait l'histoire d'une voyageuse, poursuit la jeune femme.

– Hum ?

– D'une femme qui suit les hommes dans la rue. Je me demande si je ne parle pas de moi en fait...

– Ah oui, c'est amusant, la coupe Romy. Et le reste, ça va ?

La scénariste a cessé de fréquenter son voisin, ce qui l'oblige à élaborer des stratégies compliquées pour ne pas risquer de le croiser dans l'escalier. Elle a arrêté de discuter sur les sites de rencontres aussi. Elle n'en a plus envie. Son ego y a laissé quelques plumes et, si elle en a bien profité pendant les six derniers mois, si elle a bénéficié de « la chance du débutant » en rencontrant « un amant magnifique » et quelques « jolis garçons sympathiques », les aventures ont fini par se répéter et le charme n'est plus là. La patiente voudrait cesser de « n'avoir aux hommes que des relations sexuelles », résume-t-elle en grimaçant.

– Vous voudriez cesser ou vous êtes déjà en situation de le faire ? rectifie Romy.

Camille hésite. Elle sait qu'elle va s'occuper d'elle, qu'elle s'est inscrite dans un centre de danse de son quartier qui propose des cours à la carte, ce qui devrait lui permettre de reprendre sans s'engager à venir toutes les semaines. Elle a dansé pendant vingt ans et ça lui manque ça aussi.

– Dans la tête, je ne sais pas pourquoi, il y a une phrase qui me revient...

– Oui ?

– Comme dans *La Cigale et la Fourmi*...

– Ah...

– C'est une phrase bizarre...

– Oui ?

– « Eh bien, dansez maintenant ! »

Chacune replonge dans ses pensées. Je suis visiblement la seule à me demander si ça va se terminer comme ça, en l'air, sans clap de fin ni remerciements. La sexologue se tourne vers son ordinateur pour remplir le dossier. Inutile de reprendre rendez-vous, estime-t-elle, Camille appellera si elle en ressent le besoin. Une année s'est écoulée et elle ne l'a pas fait.

« Nous qui faisons l'amour tous les jours, du jour au lendemain, plus rien. »

*Paulo, 37 ans, garagiste  
et Virginie, 31 ans, puéricultrice*

Ils se sont installés près de la fenêtre dans la salle d'attente. On dirait deux amoureux qui viennent de se rencontrer ou deux vieux amis contents de se retrouver. Il lui a proposé de s'asseoir sur la chaise la plus au soleil, elle veille à l'écouter raconter son après-midi. De temps en temps, ils s'esclaffent, se touchant la joue, s'époussetant l'épaule. Ils sont nés tous les deux avec une oreille qui entend moins bien, l'un à droite, l'autre à gauche. Ils sont siamois en quelque sorte, plaisantent-ils quand Romy leur demande de se présenter. Pourtant ils ne se ressemblent pas. Virginie est grande, fine, moulée dans un jean et un col roulé, alors que l'hiver est en train de finir. Des barrettes retiennent quelques mèches pourtant gominées. Une certaine dureté se dégage de la jeune femme qui prononce chaque phrase sur le ton d'une bonne blague. Paulo est plus confort dans ses Reebok noires, son jean noir et son sweat-shirt gris. Il est calé sur sa chaise, les jambes écartées, taiseux mais bien présent. Est-il là pour elle, pour lui, pour leur mythe qui s'écroule ?

– Jusqu’il y a un an, on avait une vie sexuelle tout à fait... plus que correcte, quand même... commence la jeune femme.

– Qui vous convenait à tous les deux en tout cas, l’encourage Romy.

– C’était pas trois fois par jour, mais c’était tous les jours. Voilà, depuis dix ans. Ça allait très bien.

Le mari hoche la tête. La jeune femme poursuit :

– Le 18 décembre de l’année dernière, je me suis fait retirer la thyroïde. Depuis, c’est le néant, le néant absolu.

Virginie jette un regard à son mari qui approuve.

– On a des rapports sexuels deux ou trois fois par mois, poursuit-elle. Et je ne vais pas dire que je me fais violence... mais presque.

– Elle se fait violence, intervient Paulo.

– Bon, presque, voilà ! Une fois sur deux, je me fais violence ! rit Virginie en enserrant un genou dans ses mains.

– Ça a été net après l’opération ?

– Oui. D’un coup. Au début, on m’a dit : « Vous êtes fatiguée. » Après, on m’a dit : « Le temps qu’on trouve le bon dosage pour le médicament... » et puis, plus le temps passe, plus on me dit que le dosage est bon. Donc je voudrais savoir si j’ai un gros souci ou pas.

Paulo se penche vers l’avant, l’index en l’air :

– Oui, on voudrait savoir s’il y a quelque chose à rechercher. On ne sait pas. On a regardé par rapport à la thyroïde sur internet. On n’est pas les seuls, après la thyroïde, à avoir ces problèmes.

Il reprend sa position d’observation.

– Je ne suis pas pour regarder les trucs sur les forums, tient à préciser la jeune femme, tandis que son homme lève un coin de lèvre, pas mécontent de lui.

Elle lui sourit. Romy les regarde avec tendresse. Paulo et Virginie habitent à 90 kilomètres de là, c’est leur médecin traitant qui les envoie et ça n’a pas été facile de se libérer pour eux, mais les voilà qui discutent

aimablement tous les trois, à moitié en riant, à moitié en commentant, comme s'il s'agissait de disséquer la difficulté d'un autre couple. Quels médicaments ont été prescrits ? Quelles quantités ? Pour combien de temps ? Finalement, non, le traitement ne peut pas être incriminé. Il faut encore chercher. La thyroïde est venue en dernier, précise Virginie, mais la jeune femme a subi tellement d'anesthésies en un an qu'elle peine à se souvenir de toutes. Elle jette un œil à son mari pour qu'il l'aide. Elle a été opérée d'une hernie hiatale, puis des trompes après une grossesse extra-utérine, suite à quoi elle s'est fait avorter. La jeune femme est tombée enceinte sous pilule. Un médicament qu'elle prenait annulait son effet. Puis à nouveau elle a fait un avortement. Cette fois parce qu'ils n'avaient pas mis de préservatif. Elle ne les supporte pas, ça la fait « marcher en canard pendant trois jours tellement [ses] lèvres sont gonflées après », tient à ajouter son mari. « Après, nous sommes très féconds, elle et moi. » Il s'est fait faire une vasectomie, une opération qui coupe les canaux transportant le sperme, de manière irréversible, et, sur le sujet aussi, ils sont prolixes. Leur mode d'emploi est rôdé ; ils savent ce qu'ils aiment et ce qui ne leur convient pas. Surveiller, contrôler, réagir, s'adapter, c'est leur métier. Elle est puéricultrice, il est garagiste, et je me demande en les observant, comment les parents des enfants qu'elle garde et comment les propriétaires des voitures qu'il répare réagiraient s'ils savaient que leurs deux interlocuteurs de confiance, à l'air si sûrs d'eux, faisaient l'amour tous les jours depuis dix ans, que c'était très important pour eux mais que tout s'était arrêté. Virginie assure que ça a été « très bien digéré » pourtant. À part cette thyroïde, elle ne voit pas ce qui pourrait être intervenu.

– Sauf que je suis convaincue que votre thyroïde n'est pour rien dans la situation ! évacue Romy en retroussant les manches de sa blouse. En un an, vivre tout ce que vous avez vécu sur le plan médical, c'est énorme !

Toujours agrippée à son genou, Virginie se met à se balancer.

C'est la thyroïde, les médicaments, ou la ménopause, l'âge, la fin de la passion. Les patients débarquent avec leur explication, brandie à bout de bras ou portée en bandoulière, à laquelle ils s'accrochent. Le premier travail de Romy consiste, après avoir vérifié que le trouble n'est pas uniquement physiologique, à comprendre à quoi l'explication qu'ils se sont forgée peut leur servir et, si nécessaire, à leur faire accepter de s'en délester pour en trouver une autre. Elle reformule, en changeant les termes, en démontrant que la difficulté est arrivée un peu avant, ou un peu après ce qu'ils imaginent. Elle s'engouffre dans la moindre hésitation, le plus petit doute, le premier accord, un peu à droite, un peu à gauche, sur tous les tons, jusqu'à ce que le patient finisse par laisser passer du jeu, et que son corps traduise un changement, que ce soit un léger éclat dans le regard, une manière de se redresser ou de laisser un silence, en suspens.

– Si ce n'est pas la thyroïde, alors qu'est-ce que c'est ?

Virginie accélère ses mouvements de balancier.

– Vous savez, les choses se passent toujours de cette manière... reprend Romy doucement. Le verre est plein à ras bord et puis, à un moment donné, on ajoute à peine une goutte – ça n'est rien, une goutte, hein ? – et le verre déborde.

Pour la sexologue, l'opération de la thyroïde a été...

– La goutte d'eau ! comprend la patiente qui s'arrête un instant.

– Une interruption de grossesse n'est pas une simple opération, ajoute la sexologue. Ça transporte des émotions différentes.

La puéricultrice tique. Dans sa tête, il était clair qu'elle ne pouvait pas poursuivre la grossesse, l'avortement ne l'a pas affectée émotionnellement. Elle veut bien accepter l'idée qu'elle a subi beaucoup d'opérations en peu de temps, mais elle ne veut pas culpabiliser pour ses deux IVG. Romy lève le doigt en l'air :

– Ce n'est pas parce que vous comprenez que vous n'êtes pas affectée par toutes ces interventions.

Les yeux de Paulo s'échappent vers la baie vitrée. Ceux de Virginie cherchent un appui. Romy laisse un silence passer.

– Parce que je ne vois pas d'autre explication à votre absence de désir maintenant.

– D'accord, souffle la jeune femme.

– Simplement, juste le besoin de pffffou, fait la sexologue en imitant le bruit d'un ballon qui se dégonfle. Votre corps a été obligé de s'adapter à toutes ces épreuves. Il a moins de facilité que vous à faire la part des choses entre ce qui vient de la grossesse, ce qui ne vient pas de la grossesse, ce qui a été décidé, ce qui a été imposé.

– D'accord.

– Pour votre corps, tout est dans la même sphère. Donc, chaque fois qu'il va s'agir d'avoir de l'intimité, c'est la même région anatomique qui va être questionnée. Tout simplement, si on peut dire. La tête est prête, mais le corps a intégré beaucoup d'« agressions » – je mets des guillemets – dans la même sphère. Donc, il fait grève de ce côté-là.

Cette fois, Virginie a compris. Elle a tellement bien compris qu'elle part d'un rire angoissé pour demander :

– Et qu'est-ce que je peux faire, moi, pour convaincre mon corps que tout va bien ? !

– Ah, bah, si vous aviez pu le faire, vous l'auriez déjà fait et vous ne seriez pas là.

La jeune femme ouvre de grands yeux.

– D'accord. Donc ?

Elle inspire bruyamment par la bouche.

– Donc c'est moi qui dois vous aider.

– Punaise, ouais je veux bien !

Virginie lâche son genou. La démonstration peut continuer.

– Après je trouve votre explication paradoxale, reprend la jeune femme au bout de quelques instants, en se reculant pour s'appuyer contre le dossier

de la chaise. Parce que ça me manque. Souvent, j'ai envie de faire mimi dans la journée... et bam !... je rentre le soir, je prends une douche et, sortie de la douche, allez vite on s'endort. Je n'ai plus envie de rien.

– Vous y pensez, mais le corps ne suit pas.

– Oui, c'est ça.

– Est-ce qu'il vous arrive de vous stimuler toute seule ?

Virginie se redresse d'un coup.

– Ah, ça non, jamais !

– Ah, non, jamais ? poursuit Romy d'un ton badin. Même avant, quand tout allait bien ?

– Non. Non ! objecte la patiente d'une voix tremblante. Pas besoin !

– Ben, à l'époque vous n'aviez pas besoin, mais, aujourd'hui, ce serait peut-être une façon de vous réconcilier avec cette partie-là de votre anatomie. Toute seule ou avec des objets...

– Ça ne me branche pas DU TOUT.

– Ça ne vous branche pas... réfléchit Romy.

– Non, vraiment. Non !

– Ça vous agacerait, j'ai l'impression, de vous stimuler toute seule... insiste la sexologue.

– ... enfin, « agacer », je ne crois même pas que ce soit le mot, intervient Paulo. Ce ne serait même pas possible.

– Ouais, exactement. Ce n'est pas imaginable en fait, se reprend Virginie en retirant son pull moulant pour laisser apparaître une constellation de grains de beauté dans l'arrondi de son décolleté.

Je vais de surprise en surprise. La femme-qui-faisait-l'amour-tous-les-jours ne supporte pas de se masturber. Romy sourit en coin, à croire qu'elle se doutait, elle, que le spectacle du couple soudé, libéré, bienveillant, cachait des coulisses plus complexes. « Parfois, le *sex toy*, c'est l'autre ! » m'a-t-elle expliqué un jour, et je me demande si sa remarque ne s'applique pas ici.

– J’ai bien compris, j’ai bien compris, reprend-elle. Je me renseigne, vous savez. Après, il n’y a pas de traitement obligatoire à suivre. Si votre réponse avait été oui, nous aurions suivi cette piste. Mais votre réponse est non, donc on va passer à une autre étape.

Paulo sourit.

– Depuis un an, vous n’avez eu aucun rapport ?

– Si, si, réplique le jeune homme. Elle a la gentillesse d’essayer, parce que je sais que sur le coup elle n’en a pas directement envie. Son corps le montre.

– Il y a des fois où même un bisou, concrètement, ça me gonfle, précise la jeune femme. L’autre fois, franchement, j’ai préféré lui faire une fellation et à la fin je lui ai dit : « T’as un bon compromis. » (Ils rient jaune tous les deux.) Le pauvre... Mais hier on a eu un rapport et j’étais bien.

– Enfin, bon, même là, en un quart d’heure, tout est bouclé. Elle me fait bien comprendre que plus c’est rapide, mieux c’est. On ne s’étend pas. J’essaie de laisser les mains en l’air...

Tous les trois sourient. La bonne ambiance qui règne commence à me gagner.

– Avant d’avoir tous ces soucis, vous étiez sur une sexualité plus élaborée que ce quart d’heure vite fait, comme vous dites ? relance la sexologue.

– Oui, je participais déjà plus, répond la jeune femme.

– Forcément, glisse Paulo, parce que tu en avais envie. Tu avais du plaisir. Évidemment, dans ces cas-là, ça traîne. On prend le temps de se faire plaisir et puis de jouer.

À ces mots-là, le visage de la sexologue s’éclaire, elle lève un doigt, tandis que les deux patients la regardent, inquiets. Mais d’une voix tout à fait chaleureuse, quasi hilare, elle leur demande :

– Bon alors, vous savez comment on rééduque les phobies ? !

Paulo éclate de rire. Virginie croise les bras sur son décolleté.

– Tu veux que j’aille chercher une araignée ? ! lui propose son mari.

– Ben, on remet en situation progressivement, reprend la sexologue. Au départ, par la pensée et puis après dans la réalité. De cette façon, ce qui est insupportable la plupart du temps – c’est-à-dire de jouer avec l’excitation au niveau des parties génitales pour vous – devient normal, comme avant. Progressivement. Alors, ce que vous pouvez faire à la maison, pour...

– Pas d’ustensile, hein, je vous préviens ! s’écrie Virginie.

La sexologue va pouvoir leur prescrire un exercice un peu particulier qu’elle a appris en formation de sexologie. L’un de ses préférés. Il s’agit d’avoir les relations sexuelles les plus fréquentes possible, mais en s’interdisant la pénétration, ainsi que les caresses des seins et des zones génitales. Chacun des deux partenaires doit alternativement être actif et passif dans les massages, les baisers, les effleurements et tout ce qui peut être inventé. Cette étape peut durer plusieurs semaines. Par la suite, les zones sensibles pourront être autorisées, puis tout le corps. William Masters et Virginia Johnson ont eu l’idée de ce qu’ils ont appelé le *sensate focus* dans les années 1950. Les deux sexologues américains ont pensé que la consigne permettrait de casser l’« angoisse de la performance ». Le principe est simple : tromper les automatismes, débrancher les habitudes. Puisque la situation problématique est interdite, il n’y a plus de raison de remâcher son incapacité ni de se sentir coupable. L’attention est détournée de la difficulté à garder une érection, mais aussi à être pénétrée ou à jouir. Les partenaires peuvent se concentrer sur le plaisir à être ensemble, à s’amuser, à se faire du bien. C’est un bon moyen pour introduire une respiration. Une autre manière de sortir du ressassement. L’exercice ne suffit pas toujours, mais il participe d’un processus : le patient peut se surprendre à faire autrement.

– Est-ce que vous avez des questions ? demande la sexologue au couple qui a écouté la prescription avec intérêt.

– Oui, une, répond calmement Virginie en se tournant vers Paulo. L’une des raisons pour lesquelles je ne veux pas que tu me caresses ou que tu

m'embrasses, c'est que, forcément (elle regarde la sexologue), s'il le fait, il va avoir envie d'un câlin. Et du coup (elle tape du dos de sa main droite dans la paume de sa main gauche qui résonne en faisant « tac ! »), comment fait-on s'il n'a pas droit à son câlin ?

– Ben, je... commence à répondre Paulo.

– Il a dit qu'il acceptait la règle, intervient le médecin.

– Oui, oui, j'accepte la règle, souffle le jeune homme en regardant sa femme. À moi de me débrouiller après. Ce qui veut dire des soirs de massage ! (Puis à l'attention de la sexologue.) Elle aime bien, les massages.

– Oui, sourit Virginie. (Puis à son mari.) Tu as des questions ?

– Non, non, non. On se lance, on voit et on fait au mieux pour qu'il y ait une amélioration et puis on aura les massages.

– Dans la deuxième étape, poursuit Romy, la pénétration est interdite, mais la stimulation des zones les plus sensibles devient autorisée et on garde l'alternance actif-passif ainsi que l'obligation de rapports les plus fréquents possible. Et, dans la troisième étape...

– ... la totale ! la coupe Virginie.

– C'est tranquille, reformule la sexologue.

– Quand le corps est prêt, saisit Paulo.

– Exactement.

– J'ai bien compris, reprend le patient, enchanté, qui se met à fouiller dans ses poches en quête de son smartphone pour noter le prochain rendez-vous.

– On revient à ce que vous avez connu auparavant, avec un petit intermède d'un an. Voilà. Vous pouvez le faire ensemble. Après, je peux vous proposer un traitement pour vous aider aussi à vous réconcilier avec l'intégralité de votre corps, de façon à ce que tout se remette en ordre, en communication, de façon que les différentes parties du corps se...

– ... réunifient, interrompt la patiente.

– Voilà. Exactement ! Se réunifient. Pour qu'il n'y en ait pas une qui fasse peur aux autres. À ce moment-là monsieur n'aura pas forcément besoin de vous accompagner.

Paulo remballa son smartphone.

– Oui, répond Virginia d'une voix obéissante. Ok. Donc, ce n'est pas trop grave ? Enfin, ce n'est pas si grave ?

– Non, non, ce n'est pas grave du tout, parce que vous aviez une sexualité qui vous convenait avant. Je n'ai pas besoin de faire toute votre éducation. Il faut juste réunifier, comme vous l'avez bien dit et bien compris. Il a eu trop d'événements médicaux dans une sphère, toujours la même, qui en a marre. Involontairement, faire l'amour vous rappelle tous ces événements que vous avez l'impression d'avoir bien vécus...

– Ouais, mais je suis une guerrière !

– Oui, mais là, justement, il faut faire la paix. Ça a été pratique que vous soyez une guerrière parce qu'il vous a fallu mener différentes batailles. Mais, maintenant, il faut déposer les armes.

– C'est difficile, pour nous les femmes. Mais, bon, j'en déposerai quelques-unes.

– Pendant cinq minutes, approuve Romy, le temps de...

– ... au pied du lit, poursuit Virginia.

La sexologue hoche lentement la tête :

– Au pied du lit.

Paulo et Virginia sont repartis enlacés. Virginia n'est pas revenue pour se « réconcilier avec l'intégralité de [son] corps ». Peut-être y est-elle parvenue seule. Peut-être ont-ils retrouvé la sexualité qui leur convenait, ou une nouvelle, un autre mythe. Toute relation de « couple » en a besoin, prévient le psychiatre Robert Neuburger, prolongeant les réflexions sur les groupes familiaux des thérapeutes américains. La relation a besoin d'abord d'un mythe fondateur, que les deux partenaires se racontent comme tels et qui les unit : ils sont ces deux inconnus qui se sont rencontrés par hasard

dans la rue, ou lors de ce fameux dîner qui n'aurait pas dû avoir lieu, ils sont « la Belle et la Bête », le prof et son élève, ceux qui ont rompu avec leur famille, etc. Plusieurs éléments seront nécessaires à la nouvelle entité pour poursuivre : d'autres mythes tout au long de leur vie, et des rituels. Un couple, « ce sont deux êtres qui se racontent qu'ils sont un couple. Le couple est fondé sur la conviction mythique, sinon imaginaire, d'une différence partagée, d'une communauté de vues, et ce, à l'insu des autres, de tous ceux qui n'appartiennent pas à cette petite communauté, ce club exclusif nouvellement créé », décrit Neuburger dans *Nouveaux Couples*. Allez révéler à un homme et une femme mariés depuis vingt ans que leur première rencontre, si improbable, avait été provoquée par l'un des deux partenaires qui avait tout réfléchi... leur mythe risque de s'effondrer et, quand un mythe s'effondre, mieux vaut en bâtir un nouveau rapidement, sous peine de voir la relation dépérir.

« J'ai d'autres expériences mais là non plus ça ne marche plus à tous les coups. »

*Henri, 67 ans, PDG*

- C'est apparu quand ? Depuis plus de deux ans ?
  - Je ne sais pas.
  - Depuis moins de cinq ans ?
  - Peut-être.
  - Quelque chose entre deux et cinq ans ?
  - Voilà. Oui.
  - Et les deux troubles, les troubles de l'érection et les difficultés à avoir du plaisir, sont arrivés en même temps ?
  - Non, le deuxième un peu décalé.
  - Est-ce que vous avez un traitement médicamenteux pour des pathologies comme le diabète, l'hypertension, ou autre ?
  - Non. Je n'ai pas de diabète, pas d'hypertension.
  - Vous avez des antécédents médicaux ?
  - Non.
  - Vous êtes en bonne santé ?
  - Apparemment, oui.
- Romy plisse les yeux. Depuis dix minutes que la séance a commencé, le patient économise ses mots. Il se tient affalé sur son siège comme dans un

fauteuil club, le regard rivé au visage de la sexologue ou plutôt au-delà. On dirait qu'il a accepté de traîner ses mocassins en daim marron jusqu'aux marges de la ville, derrière la rocade, pour négocier un contrat aux limites de la légalité, et qu'il est encore en phase d'observation.

– Vous n'êtes pas fumeur ? reprend Romy comme si de rien n'était.

– Non, j'ai arrêté il y a trente ans.

– Jamais opéré ?

– Non.

Un trouble de l'érection peut annoncer une difficulté cardio-vasculaire, explique la sexologue qui porte encore sa blouse blanche sur son pantalon à pinces noir et son tricot Lacoste rose. Il arrive qu'elle envoie un patient effectuer des examens complémentaires. Mais le PDG les a tous faits, pour pouvoir piloter de petits avions le week-end et durant ses congés.

– Vous êtes en activité professionnelle ?

– Oui

– En tant que quoi ?

– En tant que chef d'entreprise.

– Et vous fabriquez quoi dans votre entreprise ?

– Un peu de tout. De l'électroménager notamment.

– De l'électroménager... D'accord... Mais aussi d'autre chose, par ailleurs ?

– Oui, je suis à l'étranger aussi pas mal.

– Vous voyagez beaucoup alors ? !

– Un peu, oui.

– Un peu ? ! Et vous voyagez dans quelles parties du monde ?

– Tunisie, Portugal, Algérie, voilà.

– Pas trop loin alors.

Le PDG se tait. La sexologue réfléchit.

– Vous dirigez une entreprise de combien de salariés ?

– Mille deux cents.

- Ça vous fait beaucoup de travail !
- Un peu de stress, disons, oui.
- Un peu ? ! reprend la sexologue en riant, sans écho, puis, se ressaisissant. Vous avez l’habitude de ce stress ?
- Ah, oui, depuis longtemps.
- Il vous paraît plus lourd aujourd’hui à gérer que... ?
- Oui, mais c’est normal, l’interrompt le patient en se redressant sur un coude. Avec l’âge on résiste moins au stress.
- Ah ça oui...
- Elle soupire. Il inspire. Il attend. Elle reprend.
- Vous l’avez constaté récemment ?
- Évidemment. Quand on est jeune, on stresse pour des choses importantes et, quand on avance en âge, on stresse pour des futilités, quoi. Aujourd’hui un simple PV m’énerve. Avant, il fallait vraiment que mon entreprise perde un marché.
- Ah oui ! Mais... (Romy se tait, on dirait qu’elle cherche une question à poser.) Mais... Quel est votre âge en fait ?
- L’homme s’affale à nouveau.
- 67 ans.

Appelons-le Henri pour sa prestance et son allure, entre navigateur et *gentleman farmer* dans sa chemise en lin blanc qui s’ouvre sur son cou bronzé. Henri vit avec sa femme depuis quarante ans. « Affectivement », ils sont toujours très proches. Sexuellement aussi, même si les rapports se sont espacés. Sinon, le PDG a d’« autres expériences ». La sexologue ne marque pas de surprise. Elle voudrait savoir si le patient rencontre des difficultés à la fois avec sa femme et avec ses maîtresses. Tel est le cas, « sans être à 100 % les deux » non plus. C’est irrégulier. Il y a des jours où tout se passe bien, sans qu’il sache pourquoi et, la fois suivante, alors qu’il n’a rien vu de différent, le rapport se passe moins bien.

– Vous voulez dire que l'érection ne vient pas du tout ? veut comprendre le médecin.

– Si. L'érection peut venir, mais elle ne dure pas. Je peux prendre du Lévitra ou des trucs du même genre.

Le médicament aide Henri à avoir une « érection correcte » même si le sexagénaire constate un phénomène d'accoutumance : la pilule ne lui fait plus autant d'effet qu'au début. La sexologue le rassure, plusieurs de ses patients font le même constat. Ce qu'elle ne lui dit pas, mais qu'elle m'a confié, c'est son inquiétude quand le premier médicament destiné à améliorer la qualité de l'érection est apparu. Il s'agissait du Viagra, en 1998. Elle a bien cru qu'il allait lui falloir fermer sa consultation de sexologie et elle a commencé à se renseigner. Ses enfants étaient adolescents, elle avait une maison à finir de construire. Revenir à la médecine générale à plein temps ne lui disait rien et elle s'est mise à chercher dans quelle direction elle pourrait se lancer en complément. Finalement, les patients ne se sont pas rués sur le Viagra ni sur ses cousins, conçus par la suite, le Cialis et le Levitra. Aujourd'hui, c'est elle qui doit les proposer quand elle le juge opportun. Ils peuvent aider, constate-t-elle, d'autant plus que les hommes qui ont des problèmes d'érection s'enferment dans une angoisse qui nourrit leurs troubles. Le comprimé permet de sortir du cercle vicieux, ce qui n'est pas le cas de cet autre médicament destiné à lutter contre l'éjaculation précoce, dont parlaient les médecins lors du colloque de sexologie qui avait rendu Romy « patraque ». Quant aux femmes, elles pourraient bientôt elles aussi avoir leur traitement. On parle de « Viagra féminin », mais le terme n'est pas approprié, m'a prévenue Romy : le Viagra joue sur l'excitation en favorisant la dilatation des artères du pénis, ce qui conduit à l'érection, alors que le médicament pour les femmes agit sur le désir dans le cerveau. Aux États-Unis, l'Agence américaine du médicament (FDA) a donné en 2015 son accord à la commercialisation de ce Flibanserin – vendu sous le nom d'Addyi – pour

lutter contre ce qui est considéré aujourd'hui comme un dysfonctionnement. Celui-ci est même identifié dans la bible des psychiatres américains comme « trouble de l'excitation/de l'intérêt sexuel féminin ». Trois des symptômes suivants doivent durer depuis au moins six mois et les femmes concernées en souffrir pour que le diagnostic soit établi : ne plus avoir de pensées érotiques ou beaucoup moins fréquemment qu'avant, ne pas répondre aux sollicitations du partenaire ou beaucoup moins, ne pas ressentir d'excitation ni de plaisir – ou très atténués – dans trois rapports sur quatre, ne plus avoir ou presque plus de sensations génitales et non génitales lors de la grande majorité des expériences sexuelles, etc. La FDA a longtemps refusé de donner son aval, peu convaincue par l'efficacité du cachet et préoccupée par ses effets secondaires, surtout s'il est pris avec de l'alcool. Comme en France pour l'instant. En attendant, certains crient victoire – les hommes avaient bien leur pilule –, d'autres s'inquiètent. Romy, elle, compte sur l'esprit de mesure des patientes et des patients qui, comme Henri, ne recourent à une aide que « de temps en temps ». Tout dépend de « comment il le sent ».

– Et à quoi vous le sentez ? rebondit Romy en accélérant le débit.

– Ben, je le sens quand on est plus ou moins motivé, quoi, hein, répond Henri, toujours au compte-gouttes.

– Ah oui ! Vous le liez à une motivation qui est plus ou moins importante ? !

– Voilà, exactement.

– Et alors je peux comprendre que, plus la motivation est importante, moins vous avez besoin de Lévitra ?

– Voilà.

– Quand vous êtes bien motivé, l'érection se présente mais, même là, elle ne se maintient pas aussi longtemps que ce que vous souhaitez ?

– Voilà. Voilà.

– L'érection se maintient suffisamment longtemps et elle est d'une rigidité suffisante pour que vous ayez une pénétration quand même ?

– Oui, oui, bien sûr, soupire le PDG.

– « Bien sûr », ça n'est pas si sûr que ça pour tout le monde, vous savez ! Alors je vérifie.

– C'est le cas.

Il change de position.

– Alors que, si la motivation est plus faible, l'érection vient moins spontanément, dure moins longtemps, et la pénétration n'est pas forcément possible ? insiste Romy.

– Exactement. Ou elle est plus délicate.

– Du coup, finalement, il n'y a pas réellement de troubles de l'érection, assène la sexologue avec conviction comme si elle concluait sa démonstration.

– Non, il y a trouble de la continuité de l'érection, répond le patron avec précision comme si, lui, poursuivait sa négociation.

– De son maintien ?

– Voilà.

– Et vous avez une idée de ce qui fait apparaître ces symptômes chez un homme en bonne santé, qui ne prend pas de médicaments ?

Henri reste un instant bouche bée. « Quand on avance en âge, on est moins performant, peut-être. Ça peut venir de là. » Il a beau le dire prudemment, il y tient, il « décline » et le PDG me fait penser au Jacques Rainier du roman de Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Tout homme d'affaires qu'il est, le personnage s'effondre dans le cabinet du médecin à qui il est venu, en dernier recours, confier ses angoisses à propos de sa virilité. La scène est truculente et pleine de désespoir. À 59 ans, Rainier a de plus en plus de mal à avoir une érection et surtout à la garder. Évidemment, il s'est entiché d'une jeune Brésilienne de trente ans sa cadette. Chaque nuit, il tente de se rassurer, à s'en faire mal, au

point de prendre des bains de siège. Il a beau se moquer de lui – enfin de Gary ou de Rainier, on se demande qui est qui –, il laisse transparaître au fil des pages une inquiétude grandissante, au point d'envisager le suicide. Henri n'en est pas là, mais je me demande s'il lui est arrivé de repousser le moment de se déshabiller, s'il s'est déjà acharné sur sa partenaire, ou s'il a été jusqu'à l'éviter, à moins qu'il n'ait préféré provoquer la rencontre pour tenter de se rassurer, mais, comme ça ne marchait pas et que, pire, ça lui faisait mal, il a fini sur le bidet lui aussi. En le voyant si digne, si élégant en bras de chemise, l'air de ne faire que passer, j'ai du mal à me l'imaginer. Qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un homme quand il n'arrive pas à bander ? Pense-t-il à sa partenaire, à lui, à sa jeunesse ? Le PDG ne parle pas d'impuissance. Comme souvent avec les hommes qui viennent ici, le mot plane, mais Romy ne l'utilise pas si le patient ne s'en est pas servi. Pour ne pas l'y enfermer. Il s'agit rarement d'impuissance de toute façon. Le médecin reçoit bien quelques patients qui en souffrent réellement, après une chirurgie du petit bassin par exemple, et dans ces cas-là, l'empêchement est « neurologique ». « Mais pas à 100 % non plus », estime la sexologue. D'où l'intérêt d'aider ces hommes-là à se réconcilier avec leur corps également.

– Écoutez, vous correspondez bien au profil des personnes en bonne santé qui se posent aujourd'hui ces questions, qu'on ne se posait pas il y a quelques décennies. Déjà, il n'y avait pas le Lévitra sur le marché et, en plus, le tabou était plus grand. On imaginait qu'on devait faire papi-mamie quand les enfants avaient grandi. Vous faites partie des personnes qui revendiquent le droit à la santé sexuelle !

– Euh, je ne le revendique pas... tient à préciser le PDG.

– Oui, vous n'allez pas manifester dans les rues. Mais vous pensez y avoir droit !

Je sens Henri vaguement inquiet. Cette idée de défiler, slogan à bout de bras, mocassins en daim marron aux pieds, n'a pas l'air de l'emballer.

Romy n'a pourtant pas été jusqu'au bout de sa pensée, elle ne lui a pas dit qu'elle trouvait que la génération des soixante-huitards était la seule à continuer à se préoccuper de sa sexualité quand celle-ci ne lui convenait plus. En tout cas, elle le voit de cette manière-là et les enquêtes ne lui donnent pas tort. Sur les 40 % d'hommes qui déclarent avoir « souvent » ou « parfois » une éjaculation précoce, ils sont autour de 20 % à estimer que la situation « pose problème » lorsqu'ils ont moins de 40 ans, puis l'insatisfaction augmente pour culminer à plus de 60 ans. Et si Romy parle d'« exigence » croissante avec l'âge chez les hommes, Sharman Levinson, qui commente ces résultats dans *l'Enquête sur la sexualité en France*<sup>1</sup>, parue en 2008, préfère mentionner une « tolérance » qui décline. Pour la chercheuse en psychologie sociale, l'absence de désir serait « de moins en moins tolérée avec l'avancée en âge ». Quoi qu'il en soit, il en va autrement chez les femmes. Elles sont plus nombreuses avant 40 ans qu'après 60 ans à trouver, quand elles sont concernées, que l'insuffisance du désir ou la difficulté à atteindre l'orgasme est problématique. Autrement dit, les hommes seraient plus exigeants avec leur sexualité en vieillissant, tandis que les femmes deviendraient plus tolérantes, ou plus dilettantes. « Peut-on penser que la femme vieillit plus vite à ce niveau-là, que la ménopause est en cause ? » demande avec une feinte naïveté le journaliste américain Daniel Bergner, qui a consulté les dernières études sur le désir féminin pour les commenter dans un livre intitulé *Que veulent les femmes ?*<sup>2</sup>. Il se penche sur cette idée que le désir se diluerait chez les femmes au cours de leur vie. « Même pas ! est-il ravi de provoquer. L'apparition d'un nouveau partenaire sexuel regonfle le désir féminin à bloc, ménopause ou pas. C'est la monogamie longue durée qui est en cause. » Simplement, « les femmes seraient plus promptes à se lasser ». Lassitude, difficultés à exprimer ses envies, incompréhensions, enfermement dans la rancune... Comment renouveler le rituel sexuel quand celui-ci a existé ? Ce rituel propre à cette relation-là, avec son tempo, ses passages obligés et ses improvisations, en

connaissance de l'autre. Un rituel qui s'équilibre parfois avec « d'autres expériences », comme c'est le cas pour Henri. Le téléphone du PDG se met à vibrer. Personne ne l'avait remarqué, mais la nuit est tombée dans le petit bureau. Romy se lève pour allumer et les dessins d'enfants reprennent vie sous le plafonnier. Le sexagénaire ne s'est pas beaucoup redressé, mais il a changé de couleur. Sous son bronzage, il est passé au rose.

Henri n'est « pas du genre à s'entêter de toute façon », annonce-t-il en guise de conclusion. Il n'aime pas être un *has been*, mais, à un moment donné, il faut bien l'accepter. « Voilà », résume-t-il en posant les mains sur les accoudoirs pour se lever, mais, comme Romy ne fait rien pour indiquer que la consultation est terminée, il se rassied sur son siège, tout à fait droit maintenant. Il a arrêté le tennis parce qu'il « plafonnait », rappelle-t-il. Pareil pour internet, il trouvait frustrant de voir un gamin l'utiliser mieux que lui. Il a « classé » ce domaine. Pas la peine de faire semblant d'être performant quand on ne l'est plus. On perd des neurones en vieillissant, inutile de se faire trop d'illusion. Romy fait l'étonnée. On sait aujourd'hui quelles sont les circonstances qui favorisent la régénération des neurones et c'est justement ce que fait Henri, en changeant d'activités, en développant de nouvelles aptitudes pour s'enrichir. Le PDG ouvre un bouton de plus à sa chemise. N'empêche, plus on monte dans la hiérarchie d'une entreprise, plus on est entouré d'assistants en tout genre et moins on fait d'effort. Lui, par exemple, il a deux secrétaires et il est moins amené à se débrouiller seul. Il se sent assisté. « La mécanique s'entretient moins bien, si vous voulez. » La sexologue sourit : il peut très bien développer d'autres aptitudes, d'autres habilités dans sa vie personnelle. Comme dans sa vie sexuelle. En déclenchant l'excitation par d'autres stimulations, en découvrant de nouveaux « chemins d'excitation ». Parce que, finalement, lui qui a beaucoup voyagé, lui qui a eu de nombreuses occasions d'avoir des aventures, il a fini par épuiser cette source de nouveauté. Même s'il s'agit de « relations approfondies », de « caractères qu'on découvre » – ce

sont les termes d'Henri –, faire défiler les femmes ne suffit plus. J'en pose mon stylo. Je trouve l'explication de Romy gonflée. Trop de nouveauté tuerait la nouveauté ? Mais Henri la suit, un peu confus. Parce que, mécaniquement, ça peut marcher, fait-elle remarquer. Dans certaines situations, il ne rencontre ni « troubles de l'érection », ni « difficultés à avoir du plaisir ». Suffit-il qu'il trouve ses partenaires excitantes ? Ou qu'elles soient excitées ? Que tous les deux aient très envie ? Je ne sais plus très bien. Henri non plus. La sexologue l'a embrouillé. J'ai l'impression qu'elle cherche où elle veut en venir. À moins qu'elle n'ait réussi à nous semer. Tout ce que je sais, c'est que tous les deux rient de bon cœur maintenant. Romy maudit également internet et les nouvelles technologies. Toute la famille d'Henri a fait médecine. Il aurait été tenté par l'aventure, pour les études, le cabinet, mais il ne se voyait pas rivé à un bureau dix heures par jour. La sexologue comprend, pose des questions sur ses enfants, ce qu'ils font, où ils vivent. Si nous étions dans un film, Henri quitterait son fauteuil club, la lumière se ferait plus feutrée, on entendrait les coupes de champagne tinter, ou la valse les emporter.

– Donc, moi, je ne peux pas valider l'hypothèse que l'âge est un facteur favorisant de ces difficultés que vous constatez, et qui sont en fait irrégulières, en profite Romy.

– Ça peut très bien marcher effectivement dans le cas d'une partenaire motivée, qui a davantage envie, voilà, confirme le PDG.

– Et, du coup, vous voyez que la question de l'âge, finalement, n'intervient pas trop ?

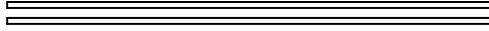
Le PDG se frotte la tempe et propose de rappeler après son prochain voyage d'affaires. Il ne le fera pas. L'analyse de Romy l'a-t-il heurté ? Ma présence l'a-t-il gêné, une fois qu'il y a repensé à tête reposée ? En un an, cela s'est produit. Un moniteur d'auto-école qui était venu avec sa nouvelle copine et qui avait du mal à décrocher un mot pour raconter leurs rapports sexuels s'est mis à parler la fois où je n'ai pas pu venir. Un autre jour, une

aromathérapeute a donné un spectacle à mon intention. Elle ne s'est pas retournée vers moi, mais ses répliques s'adressaient à un public plus large que la seule sexologue. Le PDG a-t-il réussi à trouver de nouveaux « chemins d'excitation » tout seul ? A-t-il fait varier les scénarii, les situations, les âges de ses partenaires, les ambiances ? A-t-il eu recours à des procédés scabreux comme le personnage d'*Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable* ? Rainier conclut lui aussi de sa visite chez le médecin que de nouveaux dispositifs lui sont nécessaires. Mais sa méthode est radicale. Il recrute, d'abord en fantasme, un beau et viril jeune homme, Ruiz, pour faire l'amour violemment à la jeune femme brésilienne qu'il aime. Mais rapidement l'imagination ne suffit plus. Rainier a beau se concentrer, inventer des détails, la stimulation ne vient pas. Il finit par partir à la recherche du Ruiz en question pour lui proposer de passer à l'acte dans la réalité. Mais existe-t-il vraiment ? L'a-t-il rêvé ?

- 
1. Nathalie Bajos, Michel Bozon *et al.*, *op. cit.*
  2. Daniel Bergner, *Que veulent les femmes ? La libido féminine mise à nu*, Paris, Hugo Document, 2014.

II

# TÂTONNEMENTS



« Il a besoin de sentir son parfum, de la toucher. Au bout de trois ans, il ne peut pas être en érection seulement en la regardant. »

*Romy, 52 ans, sexologue*

J'ai l'impression de me balader nue dans ce TGV bondé. Si les études imprimées, cachées dans ma pochette en plastique bleu, peuvent se lire discrètement – il est toujours possible de penser que je révise des cours –, les couvertures de livres, elles, sont plus difficiles à camoufler. À la rigueur *Enquête sur la sexualité en France*<sup>1</sup>, sur fond blanc et logos de labos, peut passer pour une lecture studieuse mais *Éloge de la masturbation*<sup>2</sup>, *Sex Diaries*<sup>3</sup> – le premier terme occupant une bonne moitié de la page – ou *Sex Drive*<sup>4</sup>, totalement jaune canari avec une fermeture éclair au milieu, laissent moins de place à l'interprétation. En réalité, ce sont surtout mes mouvements désordonnés et ce rouge que je sens me monter au front qui risquent d'intriguer. Mais ma voisine reste concentrée sur son sudoku. Elle n'a pas jeté un œil à mes lectures qui s'étaient maintenant sur la table de notre carré à quatre, faute de place. Emmitouflée dans son anorak, elle n'a pas prêté attention aux courbes statistiques ni aux tableaux de chiffres, encore moins à la photo qui les accompagne d'un homme musculeux en slip kangourou tout droit sorti d'un catalogue de La Redoute. C'est embêtant parce qu'il s'agit d'un cliché censé déclencher l'excitation chez une femme

hétérosexuelle en bonne santé. Il accompagne une étude sérieuse sur le désir féminin ou plutôt sur le cerveau des femmes quand elles éprouvent du désir. Je chausse mes lunettes. Le dispositif est le suivant : les participantes ont été observées par IRM pendant que quatre-vingts images leur étaient projetées pour voir quelles aires cérébrales s'activaient. Résultat, le cerveau de certaines femmes réagit différemment aux clichés « érotiques mais non obscènes », dont celui de l'apollon en slip. Or ce sont des femmes auxquelles a été diagnostiqué un « trouble de l'excitation/de l'intérêt sexuel féminin », comme défini dans la bible des psychiatres. CQFD. Elles sont atteintes d'un trouble. Je relis la légende pour m'assurer que nous avons bien affaire à l'un des étalons de l'étude. C'est le cas. Dois-je m'inquiéter ?

Quand elle me récupère à la gare en fin de matinée dans sa vieille Merco verte, Romy s'amuse de ma découverte. « C'est quand même comme ça que nous comprenons mieux maintenant ce qui se passe dans le cerveau », m'explique-t-elle dans son legging et sa fine doudoune à capuche. Tout en rose. « Forcément, les chercheurs utilisent des photos ou des vidéos censées exciter la plupart des participants. Mais ça peut tomber à l'eau pour certains. » Romy m'a proposé d'aller marcher pour discuter avant les séances du lendemain ; il y a des collines à quelques kilomètres. Je voudrais faire le point sur ce que j'ai observé. Comment peut-on comprendre que le désir soit si fluctuant ? Est-ce la même chose que l'excitation, cette réaction physique qui se traduit par l'érection du pénis chez l'homme et la lubrification du vagin chez la femme, quand les tissus de la zone génitale gonflent pour se préparer à la relation sexuelle ? Pourquoi Camille la scénariste est-elle si peu maîtresse de son désir alors qu'Henri, lui, semble bien savoir parler au sien ?

« Les connaissances sur les régions du cerveau activées [par l'excitation sexuelle] suggèrent que celle-ci comprend quatre grandes composantes », explique Serge Stoléro, psychiatre et docteur en psychologie, dans *Un*

*cerveau nommé désir*<sup>5</sup>, que m'a conseillé de lire Romy. Premièrement, la composante cognitive nous amène à considérer comme sexuels certains stimuli – et pas d'autres – et à diriger notre attention vers eux. La composante motivationnelle, « c'est-à-dire le désir sexuel proprement dit », écrit le médecin, tend à nous mobiliser vers l'objet de notre attirance, à entrer en action pour l'approcher, le revoir, lui parler. Il existe aussi une composante émotionnelle – plaisir, bouleversement, etc. – et une composante corporelle – réactions génitales, hormonales, etc. « Dans le cerveau, le désir suit un chemin bien particulier, que les chercheurs commencent à peine à connaître », commente Romy alors que nous nous garons au bord d'un lac. « Ce qui le déclenche vient de ce que vous voyez – tel type d'homme, telle situation –, de ce que vous sentez – les odeurs ou autre... Bref de ce que vous percevez, mais aussi de ce que votre cerveau associe comme valeur sexuelle à ces perceptions. » Nous regardons le plan affiché entre deux troncs d'arbre. Nous choisissons le circuit le plus court. « Tel type d'homme est-il pour vous "sexuel" ou non ? poursuit Romy. Par exemple, on a remarqué que, partout dans le monde, les hommes grands, aux épaules carrées suscitent plus l'excitation chez les femmes. Et les femmes qui ont des hanches et une poitrine généreuses suscitent plus l'excitation chez les hommes. Pas chez tout le monde, bien sûr, mais il y a cette continuité. Sans doute pour la reproduction. Et puis il y a des associations plus culturelles. Et vos associations personnelles. » Le chemin débute par une côte. « Vos associations personnelles dépendent de votre... histoire, de... vos... souvenirs... » L'ascension ne nous laisse bientôt plus l'occasion de parler.

Sur la droite, un sentier à peine visible est décoré de drapeaux de prières tibétains. Un mouvement dans les fourrés attire notre attention. Un grand type en sort, la trentaine, blond, mince, pieds nus, les yeux bleu délavé sous des sourcils noirs. Il nous salue à peine. Je le trouve beau garçon. Romy se demande quelles substances il a consommées. Nous suivons les drapeaux.

« Ce qui est intéressant, c'est de savoir quel type d'homme ou de femme est associé à du plaisir chez vous », reprend la sexologue, et je me demande pourquoi celui qui vient de passer m'a plu. Les yeux délavés ? Les pieds nus ? « Voilà ce qui crée ou non des associations. Sachant que les premiers hommes que vous avez côtoyés faisaient généralement partie de votre famille, quand vous étiez enfant. C'est à ce moment-là surtout que se forment les connexions. Quels types de personnes vous attirent ? Quels types de situations... » Nous nous taisons. Je pense à Camille la scénariste, aux hommes qui lui plaisent, à la conquête qui va avec, puis à son désir qui s'éteint une fois la partie gagnée. Quelle image masculine a-t-elle pu aimer dans son enfance ? J'accélère pour rattraper Romy sur le sentier de plus en plus raide. Au bout, une grotte nous attend. Des bougies et de l'encens sont éparpillés sur les rochers ; nous hésitons à franchir le seuil.

À la jeune ingénieure de 24 ans en baggy qui n'avait plus envie de faire l'amour avec son ami, la sexologue a expliqué : « On s'habitue à tout, même aux meilleures choses ! Le cerveau n'est plus stimulé de la même façon. » La jeune femme s'est offusquée. Romy a pris le temps d'approfondir : « Imaginez que vous partiez en voyage toujours au même endroit. La première fois que vous découvrez l'endroit où vous allez, l'endroit est plaisant. La deuxième fois, quand vous y revenez quelque temps plus tard, il est toujours aussi plaisant. Et, au bout de quelques visites, finalement vous ne savez plus regarder ce qui vous plaisait au début parce qu'il n'y a pas de nouveauté. Et on est un peu ainsi fait quand même... » La patiente n'a pas goûté la comparaison. « C'est foutu alors ? » a-t-elle voulu savoir. « Non, ce n'est pas foutu, et je suis là pour ça », a tenté de la rassurer Romy. Elles parlaient de désir sexuel, la patiente consultait pour ça, mais ses sentiments commençaient à s'en ressentir, ou plutôt le doute à s'immiscer, et tout se mélangeait. Les disputes le soir sur l'oreiller l'empêchaient de dormir, la situation empirait et elle se demandait s'il ne valait pas mieux « souffrir seule qu'à deux ». Le désir et les

sentiments avaient beau emprunter dans le cerveau des circuits neuronaux différents, comme Romy l'a expliqué à Camille la scénariste, ils commençaient à fonctionner en tandem chez la jeune ingénieure qui s'était interdit de fantasmer.

La sexologue s'installe sur un rocher glissant. Pour elle, il est important que chacun se connaisse, que chacun accepte ses fantasmes et se remémore ce qui l'a un jour excité. C'est l'une des premières étapes, surtout chez les femmes, qui les ont souvent enfouis : retrouver ces souvenirs, ces rêveries. S'y autoriser. Renouer avec ces désirs bien vivants, ces associations qui leur ont fait de l'effet. « Après, on peut voir comment les convoquer et, si on est curieux, comment on peut les renouveler. La découverte est infinie si on a envie, soupire Romy. Et puis ensuite, chacun peut choisir de pratiquer cette sexualité qui lui convient, dans les situations qui lui conviennent, en excitant les sens qui lui vont bien. Ça peut être une relation sexuelle très simple, très rapide. Chacun son truc. Ou des choses plus sophistiquées. On peut choisir aussi de ne pas explorer. Seul ou accompagné. » Elle se tourne vers la grotte. « Il faut voir si on peut s'accorder avec son partenaire ou s'il faut le laisser tranquille avec ça et faire les découvertes de son côté. En commençant par s'occuper de soi. »

Pour aller au restaurant dont la sexologue connaît le patron depuis qu'elle a fait la tournée des popotes en s'installant dans la région pour se présenter, il faut passer par la forêt. La sexologue prévient : des sangliers peuvent traverser la route. Je la regarde en me demandant si elle se moque de moi, mais pas du tout. Romy en a déjà croisé, la nuit, et mieux vaut être vigilant. Je m'attelle à scruter les buissons, tandis que nous reprenons nos discussions sur ce qui se passe dans le cabinet. Romy a reçu la semaine dernière un couple de patients qui, à plus de 50 ans, peine à s'accorder sexuellement, alors qu'ils se sont « éclatés » au début, il y a trois ans. Elle leur a demandé quel était le signe pour chacun d'entre eux que l'autre les

désirait. « Les yeux qui brillent », a répondu l'homme. « Qu'il soit en érection sur moi quand je me réveille », a dit la femme. Elle voudrait qu'il soit excité dès qu'il s'approche d'elle. Lui a rétorqué que ce n'était pas de cette manière qu'il fonctionnait, qu'il avait besoin de sentir son parfum, de la toucher. La sexologue l'a rassuré : au bout de trois ans, il ne peut pas être en érection seulement en la regardant. « C'est un problème de représentations. Ils n'ont pas les mêmes », conclut la sexologue en se garant dans une clairière. Aucun sanglier, nous allons déjeuner.

Devant la cheminée du repère de chasse, un canapé trône sur une peau de bête. Je pense à Henri le PDG. Peut-être vient-il ici le week-end avec ses amis après avoir piloté de petits avions. À moins que ce ne soit un club un peu particulier parce que j'aperçois des couples monter à l'étage après le repas. La scène me fait penser à mes sexologues du Cirque d'hiver qui voulaient aller au « 2+2 » et à la communauté qu'ils s'étaient trouvée avec ces médecins et psychologues venus des quatre coins de France pour partager leur passion de la sexualité. Romy assistait à cette conférence, m'apprend-elle au moment du dessert. Ç'aurait pu être notre première rencontre. Elle s'en souvient très bien, les psys avaient encore la main. Mais, si mes voisins formaient une équipe sympathique et soudée, Romy ne se sentait pas tout à fait à l'aise. Elle a longtemps cherché sa communauté et elle pense l'avoir enfin trouvée.

- 
1. Nathalie Bajos, Michel Bozon *et al.*, *op. cit.*
  2. Philippe Brenot, *Éloge de la masturbation*, Paris, Zulma, 2002.
  3. Bettina Arndt, *Sex Diaries. Why women go off sex and other bedroom battles*, Londres, Octopus Publishing Group, 2009.
  4. Bella Ellwood-Clayton, *Sex Drive. In pursuit of female desire*, Sydney, Allen & Unwin, 2013.
  5. Serge Stoléru, *Un cerveau nommé désir. Sexe, amour et neurosciences*, Paris, Odile Jacob, 2016.

« Je suis au stade d'animal. Je suis bestial. »

*Luc, 25 ans, policier*

Il a l'oreille collée au téléphone, tandis que ses baskets en toile noires battent nerveusement la mesure de *La Traviata* de Verdi. On est sur Radio Classique aujourd'hui dans la salle d'attente. Romy change de fréquence tous les jours. Le patient s'est installé près de l'unique fenêtre, qui donne sur la pelouse de plus en plus verte avec le printemps qui s'installe. Sa silhouette s'y découpe d'un seul trait, des semelles au crâne rasé. Seul un blouson aviateur en cuir vient l'arrondir. On dirait un personnage de bande dessinée. Un Tintin plus loubard, ou un Lucky Luke plus soucieux. Entre le type pas commode et le gars sympathique. « Je suis à l'Opéra ! » plaisante le jeune homme dans le combiné, tandis que ses yeux balayent les prospectus éparpillés, les affiches de prévention contre la bronchiolite du nourrisson, le portemanteau vide, avant d'atteindre la porte, dans l'embrasure de laquelle la sexologue attend en souriant. « Je te rappelle ! » raccroche le visiteur qui se lève d'un bond pour s'engouffrer dans le bureau.

Luc est policier. Un camarade mieux informé l'appelait pour lui annoncer où il allait être affecté dès cet été pour son stage, « les résultats sont tombés aujourd'hui », explique-t-il à la sexologue qui commence par le faire parler de sa profession. Sept cents postes sont à pourvoir et tout

dépend du classement. Luc redoute d'être envoyé à Paris mais, à part cette possibilité, tout lui plaît. Partir ne lui fait pas peur. Depuis ses 17 ans et le divorce de ses parents, il vit seul. Il ne s'entendait pas avec son beau-père et il a préféré prendre son indépendance. La voix douce pose les mots rapidement. Le policier a envie de bouger, de voir de nouvelles choses. Il a travaillé tôt pour se débrouiller, comme livreur puis comme manutentionnaire tout en suivant des cours du soir en psychologie à la fac, mais il en a eu marre des petits boulots et il n'a pas trouvé de métier avec son diplôme. Cela dit, il n'est pas venu pour raconter sa vie, ni parce qu'il doit s'éloigner de sa copine, anticipe le jeune homme en se raclant la gorge. Il voudrait... Mais Romy continue à digresser pour l'entendre raconter sa mère, sa grand-mère, les problèmes médicaux qui existent dans la famille. Lui explique qu'il connaît sa copine depuis deux ans et qu'ils projettent de s'installer ensemble mais que, pour l'instant, chacun vit dans son studio. Elle est étudiante, pour devenir manager dans la restauration, et il admire la façon qu'elle a de le bousculer, son caractère entier, sa force, ce côté battant qu'il a lui aussi. Il n'a jamais été aussi « investi », mais ses vieux démons sont de retour. Il y a toujours cette tension qu'il sent en lui – « surtout dans le haut du corps », constate la sexologue, « prêt à bondir », confirme le policier –, ce réflexe qu'il a de tout analyser, de se voir faire, même quand il fait l'amour, en spectateur. Seuls la course à pied tous les matins, la musculation en salle et le foot lui permettent de ne pas passer tout son temps à « cogiter » : la douleur l'emporte.

– Bon, lance Romy d'une voix forte, donc quand vous me disiez tout à l'heure que...

Le téléphone sonne. Luc, qui se tient assis sur le bord de la chaise, le blouson sur le dos, se met à tousser, tandis que la sexologue renseigne le visiteur suivant qui tourne depuis vingt minutes.

– Voilà, après le centre des impôts, vous tournez à gauche, répète la sexologue pour la troisième fois. À tout à l'heure !

– À tout à l’heure, entend-on répondre l’interlocuteur dans l’appareil. Enfin, peut-être.

Romy le rattrape au bout du fil :

– Pourquoi « peut-être » ? ! Dites-le moi si vous ne venez pas, je vais trouver quelque chose d’autre à faire, moi !

– Non, non, j’arrive. (L’interlocuteur se tait.) Si je trouve.

Romy hausse les épaules avant de pivoter vers le policier.

– Donc, reprend-elle, donc tout à l’heure vous me disiez que vous avez toujours eu des petites difficultés dans les rapports. Comme vous avez 25 ans, « toujours », c’est depuis cinq ans, dix ans ?

– Ben, en fait je suis resté avec une personne de mes 15 à mes 23 ans. J’ai eu mes premières relations sexuelles avec elle. Elle avait mon âge. Les six premiers mois, tout allait bien, et puis, après, j’ai espacé, espacé... J’ai vite envie de... En fait, je me lasse vite, je crois. Je me lasse vite. Il faut que je cherche ailleurs. Je ne passe presque jamais à l’acte, hein. Je ne couche pas...

– Oui. Mais vous êtes facilement attiré...

– Ouais...

– ...par d’autres personnes, même si vous êtes bien avec la personne avec qui vous partagez une intimité.

– Oui. Je dirais que c’est un amour platonique, et...

– Attendez, je n’ai pas compris, l’interrompt Romy. Dans quel cas est-ce que c’est un amour platonique ?

– Avec la personne avec qui je suis. Je l’aime. Il y a des sentiments, mais il y a moins de sexualité.

– Il y en a un peu quand même ?

– Zéro. Ah, ouais, là depuis trois ou quatre mois, presque, avec mon amie... rien.

– Et quel contact physique est-ce que vous gardez, là ?

– Tout sauf les rapports sexuels.

- Je ne sais pas où commencent les rapports sexuels pour vous.
- Il n’y a pas de masturbation. Il y a des câlins, ouais.
- Vous n’avez que des rapports de tendresse ? Et puis après...
- ... je bloque. Dès qu’elle commence à me toucher le pénis, tac !
- Vous perdez l’érection à ce moment-là ?
- Ouais, et même, je lui dis « Ne me touche pas ! » Je peux être... pas méchant, mais je suis sec. Et à chaque fois que je suis avec quelqu’un, il se passe la même chose. Au début, tout est nouveau, je découvre. Pendant trois mois tout va très bien, et puis au fur et à mesure...

Luc se tait. Je m’aventure à lever les yeux, je ne voudrais pas le gêner. Qu’un policier vienne consulter me surprend. J’ai vu plusieurs infirmières, psychologues, naturopathes et soignants durant cette année, mais je n’ai pas vu d’autre représentant des forces de l’ordre. Romy confirme : c’est son premier en vingt ans. Qu’il soit tendu, nerveux, « prêt à bondir », qu’il ne supporte pas que son amie lui touche le sexe, voilà qui est également troublant. Je l’imagine avec ses collègues, à patrouiller dans la rue, intervenant pour séparer des bagarreurs, courser un vendeur à la sauvette ou traquer des trafiquants. Et pendant tout ce temps, il sait que, quand il rentrera chez lui le soir et qu’il verra son amie, qu’ils commenceront à se caresser, son érection se carapatera. Est-ce qu’il y pense durant la journée ? À qui peut-il en parler ? A-t-il tenté des pratiques un peu extrêmes, ou du moins plus variées ? Est-ce que sa difficulté le rend plus attentif à celles des autres ? Comment réagirait-il s’il apprenait qu’il y a quelques mois Paulo, le garagiste, occupait sa place et que le patient plus âgé faisait l’amour tous les jours avec sa femme depuis dix ans ? Luc se gratte les poignets. Je baisse les yeux tellement l’air se remplit d’électricité avec lui, d’une tension quasi sexuelle. Lui conserve sa voix neutre pour prévenir :

- En fait, j’ai oublié de le signaler là, j’ai été victime d’un pédophile, quand j’avais 12 ans. Bon, je n’ai pas été violé, il y a eu des tentatives d’attouchement. Mais il a violé une vingtaine d’amis à moi, un gros truc, là.

Romy ne marque pas de surprise.

– Là avec pénétration ? demande-t-elle d'une voix neutre.

– Là avec pénétration. Bon, voilà. Et du coup, j'avais été expertisé à l'hôpital par un psychiatre, qui m'avait dit que j'aurais dû avoir un suivi, qu'il me fallait un suivi, bon je ne l'ai jamais fait. Je ne sais pas si ça entre en jeu dans ma conception de la sexualité. Certainement... peut-être...

– Je ne sais pas. Quelle impression avez-vous ? Que ça peut entrer en jeu pour vous ?

Je me demande si j'ai bien entendu et, dans ma tête, je crie que oui, que ça a forcément un lien et qu'il ferait mieux d'aller voir un psychothérapeute. Mais ce n'est peut-être pas si évident et le garçon prend le temps de se poser la question pour constater qu'il ne sait pas, qu'il n'en sait rien. Il se dit bien qu'il a l'impression, quand il couche avec une femme pour qui il a des sentiments, de la « souiller » et que ça peut avoir un lien. « De la souiller... », tique Romy. « Mais... cette sensation, ou ce sentiment de souillure, vous l'avez par rapport à des gestes précis ou vous l'avez simplement par rapport à l'idée d'une sexualité ? » Le policier ne sait pas non plus, il se fait de plus en plus sec dans ses réponses. En fait, généralement, il sort avec des filles vierges, annonce-t-il en reniflant. À partir du moment où, au bout de trois ou quatre mois, il commence à apprécier « la nana », il se dit « merde, je l'ai salie ». C'est là qu'il se bloque, qu'il n'a plus d'excitation, qu'il se « la refuse ». Il lui arrive d'être en érection mais de ne pas pouvoir toucher sa partenaire. Au début, il pensait qu'il fallait qu'il aille « voir ailleurs ». Il regardait d'autres filles. Avec sa première compagne, ils ont même testé l'échangisme. Mais l'expérience leur a été fatale. Romy se gratte la joue, pour demander comment l'idée leur est venue de tester l'échangisme. Quand Luc a eu envie de faire l'amour avec d'autres femmes, il a voulu que sa compagne soit d'accord, voire – « encore mieux » – qu'elle participe. Celle-ci a accepté, semble-t-il par dépit, mais « ça a tout cassé ». « Donc voilà », conclut Luc,

ni fier ni désespéré en s'enfonçant dans son siège, ce qui fait crisser le blouson en cuir qu'il a encore sur le dos, fermeture éclair remontée jusqu'au col.

– Je suis un peu au stade animal, reprend le jeune homme après un temps d'arrêt. Même dans la relation sexuelle, je suis au stade d'animal. Je suis bestial.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes bestial ? demande la sexologue.

– Déjà parce qu'on me le dit que je suis bestial. Et même je le sais, je m'en rends compte. Comment dire ? Je cherche l'extrême en fait. Pas à faire mal, mais je pourrais en être pas loin. Je ne pourrais pas faire mal aux gens, je n'aime pas, mais... c'est pas évident... c'est pas évident d'en parler devant quelqu'un...

Je sens mon visage rougir dans le fond du bureau. J'espère qu'il ne parle pas de moi mais de la sexologue, qui garde un silence tranquille, pas le moins du monde déstabilisée. C'est là que je me rends compte qu'elle ne porte plus de blouse blanche. Elle a mis ce jour-là un jean bleu foncé, un tee-shirt blanc et une veste en cuir. Elle tient à rassurer le policier : il existe de grandes différences entre les sexualités masculine et féminine. Le fait que le jeune homme cherche quelque chose d'assez intense, à la limite entre le plaisir et la douleur, est assez classique. Luc hoche la tête en regardant ses poignets. Il est quand même vite en train de mordre, tient-il à préciser. « Ah de mordre ! ? réagit Romy. Peut-être pas quand même... (Elle réfléchit.) Et votre amie est contente ? » Non, son amie n'est pas ravie, sans le prendre mal non plus. Luc ne mord pas « avec de grosses traces », il mordille. « Ouais, je suis plutôt brutal, rit-il de nouveau, comme de dégoût. Ouais, je suis dégueulasse. Ah je peux aller loin... » Pour la sexologue, c'est « du sado soft, dans l'esprit » : on recherche le plaisir mais par des moyens détournés. La caresse simple ne déclenche ni une stimulation ni une excitation. Luc lève le nez pour acquiescer.

– Après, il faut connaître ses limites et il faut savoir aussi avec qui on joue, reprend le médecin. Selon les partenaires que vous allez rencontrer, soit ça va vous équilibrer parce que vous chercherez tous les deux ce genre de situations, soit, au contraire, ça va être très mal vécu par la personne, qui le ressentira comme une recherche de domination.

– Ça ne la dérange pas, elle est un peu pareil, elle aussi. Elle aime mordre. Enfin, quand on faisait l’amour...

– La perception du plaisir, comme la perception de la douleur, est complètement personnelle, vraiment intime, poursuit Romy comme si elle n’avait pas entendu. Elle est liée à un parcours affectif, à un apprentissage qui n’est pas du tout...

– ... je vois ce que vous voulez dire, la rejoint Luc. J’arrive quand même à faire des concessions. Mais je sais que je suis comme ça au fond de moi. Il y a des choses que j’ai faites avec d’autres partenaires que je ne ferais pas avec elle. Elle le sait de toute façon, je le lui dis.

– C’est un petit peu moins simple que ce que votre médecin traitant m’a indiqué. Sur le mot que vous m’avez remis de sa part, il a parlé de « problématique de baisse de libido et de difficulté d’érection ».

– Ben, ouais, ouais, parce que je ne me suis pas étalé.

– Ça ne correspond pas du tout à ça, reprend Romy, sans avoir l’air embêtée pour autant. Pas du tout.

La sexologue pose ses lunettes à grosses montures et, tandis que son regard s’évade par les persiennes ouvertes de son côté, Luc observe les photos de pays lointains encadrées aux murs. Si le jeune homme voulait placer un maximum de termes visant à effrayer les personnes présentes, il ne se débrouillerait pas autrement. Du pain béni pour une journaliste si on peut dire et, en même temps, j’ai l’impression de plonger dans un cauchemar. En l’écouter, je vois le sobre cabinet aux allures d’infirmier scolaire se métamorphoser. Les ronces pourraient pousser sous mes pieds, les persiennes se tordre en lianes, le mètre ruban tomber en serpent et je ne

serais pas étonnée de voir le massif pèse-personne bondir dans mon dos tel un énorme crapaud, un peu comme dans cette histoire, *Max et les Maximonstres*, quand la chambre se transforme en forêt dangereuse. Je détestais ce livre pour enfants avec ses traits sombres qui n'entouraient pas proprement les personnages. Le petit Max avait été puni – « au lit sans manger ! » – pour avoir poursuivi le chien de la maison, une fourchette à la main, déguisé en loup. Seul dans sa chambre, il avait fait un mauvais rêve dans lequel il s'égarait parmi les bêtes à grosse tête poilue qui s'accrochaient aux branches en grimaçant et l'empêchaient de rentrer chez lui. La même terreur enfantine me saisit. Si ce n'est que Luc n'a pas dormi, que tout ceci lui est vraiment arrivé et que le garçon a l'impression d'être resté coincé dans son bestiaire. Les yeux de Romy reviennent se poser sur lui.

– Quand vous êtes dans une situation où il n'y a pas de stress émotionnel ni affectif, tout fonctionne ? reprend-elle posément.

– Oui. Ah oui, parce que, quand j'étais célibataire après avoir quitté ma première copine, alors là je faisais n'importe quoi.

– N'importe quoi ?

– Je n'avais aucun problème, on va dire, parce que c'était des conquêtes d'un soir. Je n'avais aucun sentiment. Même une fois j'ai rencontré une dame assez âgée, enfin, de 45 ans, tout se passait bien et, au bout de quelques mois, elle a commencé à me dire qu'elle avait des sentiments. À partir du moment où j'ai vu qu'elle commençait à s'attacher, terminé. Je ne refusais pas de la voir, mais pour prendre des verres, pas plus.

– Mais vous n'étiez pas amoureux d'elle...

– Non.

– Vous avez déjà été amoureux ?

Je me demande si j'ai bien entendu. Depuis quand parle-t-on d'amour ici ? Ne vaudrait-il pas mieux revenir au pédophile, aux filles vierges, à la brutalité qu'évoquait le jeune homme en détresse ?

– Ben, je n’en sais rien justement, répond le policier en posant les coudes sur ses genoux pour se pencher vers l’avant.

– Quand on répond qu’on n’en sait rien c’est qu’on ne l’a jamais été, je crois.

Romy s’avance elle aussi sur son bureau et je sens qu’une bulle se crée entre eux, dans laquelle une partie de ping-pong est en train de se jouer, que je ne peux qu’observer de loin.

– Je ne sais pas...

– Vous vous êtes déjà retrouvé dans cet état ?

– Je ne sais pas... (Luc se recule pour contempler le plafond.) Tout dépend de la conception qu’on a de l’amour et de...

– Ah l’amour n’est pas un concept ! (La sexologue hausse le ton.) L’état amoureux est un état très particulier, qui n’est pas intellectuel !

Luc se caresse le menton sans la regarder.

– Moi, je l’intellectualise trop, je crois...

– Ce n’est pas possible, justement, coupe Romy en tapant du plat de la main sur le bureau, ce qui attire l’attention du garçon. Je ne sais pas si vous avez déjà pris des substances qui transforment les sensations, mais c’est un petit peu pareil : on est dans un état particulier. D’ailleurs, si on l’appelle l’état amoureux, ce n’est pas par hasard. Notre cerveau fabrique à ce moment-là toutes sortes de neuro-hormones qui font qu’on ne voit pas, qu’on ne ressent pas les choses de la même façon. Être attiré, avoir de la curiosité, de l’affection, être bien avec quelqu’un, c’est autre chose. Quand on est amoureux, on est un peu sur une autre planète. Ça vous est déjà arrivé ?

Je nage en pleine surréalité. Certes, je vois ce que Romy veut dire, j’ai lu il y a quelques années des livres sur cet état chimique qui suit la rencontre amoureuse et qui agit comme une sourdine sur un piano, un voile sur l’esprit critique. La personne n’éprouve pas seulement du désir, elle pense à l’autre fréquemment, elle veut partager ses émotions, ses

impressions, ses activités avec lui, elle constate qu'elle a davantage d'énergie. Les moindres manies de l'être aimé sont « mignonnes », ses réactions « craquantes ». L'ocytocine est en cause, une hormone sécrétée par le cerveau qui favorise le lien, associée à la dopamine – pour la motivation, la recherche de la récompense – et à la vasopressine. Des chercheurs font donc cette hypothèse : et si cette avalanche hormonale permettait aux deux partenaires d'être attiré l'un par l'autre, puis de rester quelques années ensemble, le temps de concevoir et de faire grandir un enfant jusqu'à ce que celui-ci tienne debout ? Que l'hypothèse soit confirmée ou non, le mélange chimique perd en intensité au bout de deux ou trois ans. Parfois plus, parfois moins, explique Romy aux patients qui s'étonnent de ne plus avoir la même envie de passer du temps avec leur partenaire. Une fois le moment de grâce révolu, les manies de l'autre deviennent moins mignonnes, ses réactions plus exaspérantes. La sourdine est moins efficace. Mais le jeune policier ne me paraît pas relever de cette problématique. Ou plutôt : il en est loin. Il a surtout l'air d'avoir manqué d'ocytocine quand il était petit. C'est peut-être pour ça qu'il est si attentif depuis quelques minutes. Il a cessé de faire du bruit avec sa gorge et son nez.

– Vous devriez relire vos classiques peut-être... sourit Romy.

– Mes cours de la fac ?

– Vos cours, peut-être pas, mais genre... je ne sais pas moi... *Le Rouge et le Noir...*

Je vais de stupéfaction en stupéfaction. Le pire, c'est que Luc répond :

– Je ne l'ai pas commencé, je l'ai sur ma table de nuit justement ! Je vais l'attaquer.

Ils éclatent de rire, heureux de ce hasard, sans le juger hallucinant pour autant. La sexologue trouve même très drôle d'imaginer la scène :

– Oui, lisez-le dans le métro. Mais pas pendant votre stage à la police, hein ! Ou vous avez intérêt à cacher la couverture !

\*

Le mois suivant, Luc arrive en se frottant les yeux. Il sort d'une sieste de trois heures. Quand il lâche, il lâche tout. Le jeune homme est épuisé, il accumule trop de tensions, annonce-t-il en toussant fortement. Toute la journée, il observe, « sur le qui-vive ». Au boulot, dans la rue, dans sa vie, avec son amie, chez ses amis. Quand il débarque en soirée, en cinq minutes, il a tout repéré dans l'appartement. Ça fait rigoler les copains mais, lui, ça ne le fait pas délirer. « C'est même insupportable », trouve-t-il en se grattant les cuisses sous lesquelles il a glissé en boule son blouson aviateur. Au moins l'a-t-il ôté aujourd'hui. Ses yeux jouent moins les gyrophares sous son crâne rasé. Malgré tout, Luc est pressé. Il a hâte que la séance commence et il a du mal à supporter que Romy l'interroge sur ses quintes de toux. Il vient là parce qu'il n'arrive pas à toucher sa copine, qu'il bloque dès qu'elle le caresse. À partir du moment où il a des sentiments, « pff... », son corps s'enfuit. Mais la sexologue prend un air désolé, demandant s'il est tombé malade, s'il a pris froid en faisant son footing matinal. « Je vous écoute », l'interrompt le policier, sur le ton de celui qui est prêt. « Heu... moi je n'ai pas grand-chose à dire », répond Romy et je me demande si elle va parvenir à garder son impassibilité cette fois avec lui. « J'avais une mission, je ne sais pas si vous vous souvenez », rappelle le jeune homme toujours droit comme un piquet. S'étant aperçu qu'il se lassait vite de toutes ses activités, qu'il en changeait rapidement, qu'il s'agisse de regarder la télé, de lire un livre ou de jouer aux jeux vidéo, ils s'étaient dit, avec Romy, qu'il pourrait essayer de passer vingt minutes par jour avec sa compagne sans n'avoir rien d'autre à faire que de laisser venir les sensations. Puis, à bien y réfléchir, vingt minutes lui avaient paru trop long. « Ce n'est jamais que quatre fois cinq minutes », avait subdivisé la sexologue, en proposant à Luc de passer des moments de cinq minutes avec son amie, qu'il pourrait multiplier en fonction de son humeur. Mais la mission est « non accomplie... », ricane le policier plein de mépris pour lui. En baissant les

yeux, il raconte qu'il a essayé la semaine d'avant mais qu'il a eu l'impression de se forcer. Il a tenté de faire « des petits câlins », des « petits bisous », mais ça l'a vite « gonflé », se plaint-il, tandis que le visage de Romy se ferme. Luc a trouvé qu'il se forçait vraiment trop. Et plus la date du rendez-vous approchait, plus il se mettait la pression en se répétant : « Il faut y arriver ! » D'un geste vif, la sexologue se penche sur le bureau :

– L'idée n'était pas de se dire « il faut y arriver » mais « il faut le faire ». Justement, il était intéressant que vous n'ayez pas d'objectif à atteindre !

– C'était ça l'objectif, quand même, c'était d'y arriver.

– Non ! répond vivement Romy, comme sur ressorts, ou plutôt comme si elle se défendait alors qu'on voulait lui voler son sac à main. Non ! L'objectif n'était pas d'y arriver. L'objectif était de le faire. Et sans avoir d'objectif à atteindre !

– Mais c'est bien un objectif.

– Non, ce n'est pas un objectif. Vous faites une confusion.

– Hum, hum. Enfin, c'est un point de vue.

– Oui, oui, c'est le mien et je l'assume.

Romy part d'un rire forcé. Luc gigote sur sa chaise sans savoir où regarder.

– Non, pour moi, voilà, je me dis que je m'impose de le faire et je m'énerve de m'imposer des trucs, essaie-t-il d'expliquer, tandis que Romy secoue la tête en s'agrippant à son bureau.

– Non, c'était moi qui vous l'avais imposé !

Le policier parle bas maintenant, définitivement énervé.

– Je me sens puni, là.

– Vous vous punissez tout seul.

– Je sais.

Comme il n'arrivait pas à faire l'exercice, Luc s'est disputé avec sa copine. Il lui mettait la pression à elle aussi, lui disant qu'il fallait qu'ils le

fassent. « Mais on dirait que je suis une étrangère », a fini par lui rétorquer son amie. À la dernière consultation, il avait accepté la prescription avec la certitude qu'il allait parvenir à la mettre en œuvre. Quand il y pense, il ne voit pas d'objection. Cette nuit même, il a fait un rêve érotique avec sa copine. Tout se passait bien et il le lui a raconté, parce que cela lui montre qu'il éprouve encore du désir pour elle.

– Il vous serait possible de dessiner le problème ? l'interrompt Romy d'une voix radoucie, mais le policier n'a pas envie de dessiner.

Déjà qu'il ne matérialise pas ses difficultés, qu'il ne les comprend pas.

– Comprendre et dessiner ne veulent pas dire la même chose, fait remarquer le médecin.

Mais Luc n'arrive même pas à mettre des images dessus. Il en est désolé. Il a l'impression que Romy galère avec lui. Il le voit bien, il l'énerve, dit-il en riant jaune.

– Pas du tout. Pas du tout, tente de sourire la sexologue.

– Putain, je cogite trop ! J'en ai marre ! C'est peut-être lié au fait que je suis anxieux et tout le bastringue.

– Oui, votre anxiété vous joue des tours. Et certainement pas uniquement dans ce domaine-là.

– Non, dans tout. Les traces et tout...

– Les traces ?

Luc désigne son visage, sillonné de traits rouges et flous que je n'avais pas remarqués.

– Ben les traces que j'ai là. Je ne les avais pas avant.

Il se mord les lèvres, tousse.

– Et quand vous vous souvenez d'un endroit où vous vous êtes senti en sécurité, qu'est-ce qui vient comme image ? questionne la sexologue, très délicatement maintenant.

– Il n'y en a pas, répond le policier désolé. Heu, non, je n'en vois pas justement.

– Et si vous... si vous rêviez d'un endroit où vous vous sentiriez en sécurité... à quoi ressemblerait-il ? Un endroit où vous vous sentez en sécurité... (Elle ralentit le débit.) Un endroit où vous pouvez vous laisser aller.

Cette fois, Luc la suit :

– À un nuage, répond le jeune homme, comme pour lui-même.

La sexologue lui tend une feuille de papier. Le policier n'est pas un grand dessinateur, prévient-il, mais il s'applique en coinçant sa langue entre ses dents. D'un trait rapide, pressé d'en finir, il esquisse un gros cumulus, qui grignote peu à peu la feuille. Sur son flanc nord, un petit homme fait la sieste, confortablement installé dans un recoin. Il représente Luc, qui repose le crayon bruyamment. Non, il n'en a pas terminé. Deux silhouettes viennent s'ajouter devant le bonhomme, un peu plus loin. Elles discutent, séparées par un minuscule bout de nuage. Elles représentent ses parents. Concentré, le policier indique d'une flèche la direction du vent, vers la droite. L'interphone sonne, strident. Le patient suivant est arrivé. Luc relève la tête d'un geste brusque, retenant son souffle sans plus bouger, tandis que ses yeux se mettent à scruter le cabinet de manière frénétique. Il a laissé son vélo dans la salle d'attente, sans cadenas, explique-t-il. Il a besoin d'aller voir. « Le patient ne partira pas avec, ne vous inquiétez pas », plaisante le médecin. Luc pose les mains sur les accoudoirs pour se lever. « Sinon, j'ai les menottes ! » éclate de rire Romy. Le policier regarde la feuille, la porte, puis de nouveau la feuille. Il se rassied.

– Il était bizarre cet entretien, finit-il par articuler au bout de quelques minutes, alors que la sexologue remplit son dossier sur l'ordinateur.

– Vous trouvez ? demande-t-elle sans se tourner.

– Ouais.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... J'aime bien le conflit aussi des fois. Je ne sais pas si vous avez remarqué. J'aime bien chercher, tester un peu.

Elle lui jette un regard par-dessus ses lunettes.

– Non, non, nous ne sommes pas dans un endroit où le conflit peut émerger.

Puis revient à l'écran tandis que Luc croise les bras, s'enfonce dans son siège, les jambes écartées. Romy abandonne le clavier, pose ses lunettes.

– Vous vous êtes ennuyé ?

– Non, j'ai été un peu chiant aujourd'hui.

– Avec vous-même ?

– Avec vous.

– Avec moi, non.

– Avec moi aussi. C'est mon ressenti.

Il renifle, prend le dessin d'une main, cherche une poubelle sous le bureau.

– Ah bah non, le dessin, on le garde.

– Pour quoi faire ? !

– C'est du travail. C'est votre travail.

Il hausse les épaules.

– Il faut que j'essaie d'arriver à appliquer ce qu'on a fait la fois d'avant, vous savez quand je devais me concentrer sur... ce que je ressens.... respirer lentement, là... laisser venir... tout ça ?

– Vous l'appliquez petit à petit, oui, très bien.

– Pour le coup, je trouvais que ça m'avait pas mal aidé.

– Oui ?

– Enfin, je ne dis pas que la séance d'aujourd'hui ne m'a pas aidé. Elle a son effet. Je me sens calmé. Mais...

– Très bien alors.

– On peut programmer un autre rendez-vous ?

\*

Luc arrive à sa cinquième séance « plus détendu », annonce-t-il. Il a troqué son cuir contre un blouson en feutre des années 1950 très *Happy Days*. Noir toujours, comme le reste de sa tenue. Romy remarque qu'il y a moins de tension dans son regard, moins d'inquiétude. Le policier opine. Il a trouvé un appartement à louer en banlieue parisienne pour son stage, puisque c'est là qu'il a été affecté, c'était sa crainte. Il vide le sien la semaine prochaine. Le problème en ce moment vient de sa copine. Il a eu le malheur d'envoyer des « textos chauds » à une fille qu'il a croisée, et sa copine est tombée dessus. Elle épluche ses factures, son téléphone, tout. Il savait bien qu'il ne se passerait rien avec « la nana des SMS », mais une dispute a explosé. Il commence à en avoir assez d'être espionné et que les engueulades deviennent leur seul mode de communication. Il est de plus en plus inquiet parce que, à part dans le rêve de l'autre fois, il ne ressent plus de désir pour son amie. La sexologue suggère qu'il a peut-être peur d'éprouver des sentiments, de s'installer avec elle, parce qu'il ne peut que reproduire le schéma qu'il connaît, celui de ses parents qui passaient leur temps à se disputer. Luc n'est pas d'accord. Il ne se sent pas angoissé à l'idée de vivre à deux, rétorque-t-il en se raclant la gorge. « Oui, mais vous répondez avec votre pensée consciente. Le corps, lui, ne réagit pas aux pensées conscientes », répond Romy, comme elle avait répondu à Virginie, qui avait subi plusieurs opérations dans la zone du bas-ventre en quelques mois, dont deux avortements, et qui disait qu'elle était sûre que ça ne l'avait pas affectée, parce qu'elle avait fait ces choix après avoir réfléchi. « Votre corps met en place un dysfonctionnement qui fait que la sexualité n'est plus à l'ordre du jour dans votre relation et ça peut simplement exprimer une angoisse que le couple dure », développe la sexologue. Mais autant Virginie avait aussitôt demandé comment « mettre son corps au pas », autant Luc s'énerve, ne sachant ce qu'il doit en conclure :

– Qu'est-ce qu'il faut écouter alors ? Le corps ou la pensée ? !

– Les deux. Les deux, tente de calmer Romy. Il faut écouter les deux. Et puis il faut arriver à mettre les deux en harmonie, pour que ce soit confortable.

Le jeune homme écarquille les yeux puis revient, agacé, à sa conclusion :

– Parce que là si je... enfin, je déduis de ce que vous dites qu'il ne sert à rien de continuer avec ma copine parce que ce n'est pas la bonne personne, parce que le corps ne suit pas, c'est ça ? !

– J'ai dit exactement le contraire.

Luc secoue la tête en levant les yeux au ciel.

– Mais comment... Je sais pas comment... comment m'en détacher de ce symptôme, comment faire ? Moi je ne sais pas.

– Ce n'est pas que vous ne savez pas... Tant qu'il vous sert à vous protéger...

– J'ai pas envie qu'il parte...

– Exactement. Et vous n'avez pas envie qu'il parte parce que, s'il partait comme ça, vous seriez en danger.

– Hum, fait Luc dubitatif, tout en prenant le temps de méditer.

– La première fois, vous parliez de votre goût pour une certaine violence... essaie de réorienter Romy.

– Là, ce qui m'inquiète, c'est d'arriver à faire l'amour, peu importe la forme.

– Qu'est-ce qui vous inquiétait ? De lui faire quoi ?

Luc n'a pas besoin de réfléchir :

– De la tirer par les cheveux, de lui donner des fessées, je ne sais pas ! rit-il avec dureté. Sodomie. Ce ne sont pas des pratiques... comment dire... fréquentes.

– Tout dépend des enquêtes, vous savez. Tout dépend pour qui. Si on prend l'exemple de la fessée, il y a des gens qui sont excités par ça, d'autres qui n'aiment pas. Il faut se mettre d'accord sur le sujet, c'est tout.

– On l’a fait, elle n’aime pas. Et j’ai l’impression de l’avoir souillée.  
Comme des mini-viols.

– Elle avait l’air perturbée ?

– Non, non.

– Mais c’est vous qui interprétez le geste comme une mini-agression ?

– Oui, à cause de mon passé.

– Lequel ?

– Ben, quand je me suis fait attoucher sexuellement. Je pense que c’est lié.

– Vous n’en avez pas trop parlé...

– Si, si.

– Mais rapidement. Vous en avez parlé au début et, au début, je laisse le patient s’attarder, ou pas.

Luc baisse les paupières, hausse les épaules.

– Ce sont des images qui reviennent ?

– J’avais 10-12 ans. Il se prenait pour mon initiateur. C’était mon prof de sport.

– Oui, je me souviens.

– Donc un jour...

Ses yeux perdent leur vivacité et sa voix toute émotion.

– ... il s’occupait de la sono d’une course cycliste par chez moi et comme j’aimais bien la musique, il m’avait dit de le suivre. Et, puis, une fois sur place, il m’a dit : « Viens avec moi te promener », raconte froidement Luc. Du coup, on a été dans un bois. Il m’a amené dans un bois. Et, là, il a sorti un couteau, il m’a dit : « Bon, maintenant, allez, tu te mets à poil, c’est parti ! » Donc j’ai dit non. Il y avait un autre couteau, j’ai pris l’autre couteau. J’ai commencé à me défendre. (Le patient se met à sourire.) Et... là, je suis parti en courant, dans le bois. Il m’a suivi. C’est une histoire un peu *space* quand même... Il m’a rattrapé et il m’a dit : « Non, mais c’est bon, calme-toi, je ne voulais pas te faire peur, pas de problème, viens, c’est

bon, il ne se passera rien. C'était juste pour toi, pour te montrer comment ça se passe. » Moi, j'étais au milieu de nulle part, je ne savais pas par où rentrer, donc je suis reparti avec lui. Voilà. Et puis, il y a un autre moment dans le camion... Enfin que des petits trucs comme ça.

– Ce ne sont pas des petits trucs. Dans le camion, il a fait pareil, il y a eu des menaces et vous avez réussi à vous défendre ?

– Oui, oui. Je suis le seul à ne pas m'être fait violer en fait, concrètement, sur vingt enfants.

– Vous vous êtes fait agresser émotionnellement quand même.

– Du coup, j'ai l'impression que ma sexualité est crade.

– Forcément, ça vous a transmis cette impression.

– Après, il ne s'est plus jamais rien passé.

– Il ne s'est plus jamais rien passé et...

– ...il s'est fait arrêter autrement, et puis ils ont retrouvé mon nom.

– Donc vous l'avez vécu comme une menace.

– Oui, il a essayé de me toucher. Je l'ai repoussé, je me suis défendu.

Au quotidien, je n'y pense pas. Mais quand je fais un truc et qu'on me dit non, hop, je me bloque.

– Je comprends très bien.

– De son côté, elle aussi elle a subi des attouchements.

– Mais aujourd'hui, je vais m'occuper de vous.

Luc met la main devant sa bouche comme s'il avait fait une gaffe.

– Ah pardon.

– Je le mets dans un coin de ma mémoire, mais aujourd'hui c'est vous qui êtes là.

\*

Quand Luc revient la fois suivante, la situation a un peu évolué. Avec son amie, ils ont « échangé des caresses » qu'il a lui-même initiées. Au début, comme d'habitude, Luc réfléchissait trop, il parlait, en commentant à

haute voix tout ce qu'il faisait. « Vous avez appelé Léon Zitrone pour les commentaires ? » s'est moquée la sexologue. « Non, moi tout seul », a répondu le policier. Du coup, le couple s'est engueulé et, pour une fois, il a été lui présenter des excuses et, en s'excusant, il s'est rapproché... ils ont basculé l'un sur l'autre. Ça faisait des mois que ça ne leur était pas arrivé.

\*

À la séance d'après, le mois suivant, Luc vient avec son amie, Anissa. C'est son dernier rendez-vous avant le déménagement. Je les croise devant le centre des impôts, marchant main dans la main. L'endroit est désert, nous ne pouvons pas nous rater. Luc fait les présentations. Son amie est tout étonnée, pensant qu'il avait menti quand il racontait qu'une journaliste assistait à ses séances. Le policier rigole, pas mécontent de la situation, expliquant qu'il est le héros d'un livre. Son amie, très à l'aise, volubile même, le charrie quand il la prévient avant d'entrer que le siège de droite est pour lui. « Mettez-le dans le livre, ça : c'est un psychopathe, ce type ! » me lance-t-elle en enlevant son grand foulard pâle. Lui aussi est habillé de clair aujourd'hui : tee-shirt et baskets blancs, pantalon gris délavé. Il a les traits calmes et le regard posé.

– Bon, alors, depuis le temps qu'il vient ici à tous ses rendez-vous, qu'est-ce que vous avez observé comme modifications ? demande la sexologue à la jeune femme aux longs cheveux bruns bouclés, qui a effectivement laissé le siège de droite à son copain.

– Rien. Désolée. Rien du tout, répond celle-ci avec fermeté mais sans énervement. À part la fois où il a fait l'effort, récemment. Et encore, on s'était engueulés avant.

– Mais, en dehors de l'observation dans ce domaine-là, vous pouvez voir des changements dans d'autres domaines ?

Anissa cherche.

– Peut-être que je ne les vois pas...

– Je suis plus calme quand même. Ça se voit. Mais je reconnais que, nous, on est sur un mode où on s’engueule souvent.

– On s’engueule toujours pour la même chose : parce qu’il ne m’écoute pas. Je suis obligée de répéter, alors je me répète.

– Qu’est-ce que vous répétez par exemple ?

– Toujours la même chose. Qu’il ne s’occupe pas de moi, que je n’ai pas assez d’attention. Qu’il ne s’occupe pas de moi, que je n’ai pas assez d’attention. Qu’il ne s’occupe pas de moi, que je n’ai pas assez d’attention, enchaîne la jeune femme en faisant varier les tons. Parce qu’il ne m’écoute pas. Ou parce qu’il a toujours raison. Donc, comme j’ai un caractère de cochon, je ne laisse pas passer. Et quand je vois que les efforts ne sont pas faits, je recommence, je recommence.

– Mais il en fait des efforts, regardez, l’arrête Romy. Il est venu à tous les rendez-vous, régulièrement. Le travail qu’on fait ici n’est pas facile pour lui, il ne faut pas croire.

– J’imagine, répond Anissa en se regardant les ongles.

– Vous ne pouvez pas le négliger et le traduire par « il ne fait pas d’efforts ». En revanche, quand il y a une difficulté avec quelqu’un, il est largement préférable de formuler les remarques en parlant de soi-même plutôt qu’en faisant des reproches à l’autre. Vous pourriez dire par exemple « Je me sens oubliée ». Il ne peut pas nier cette réalité puisque vous parlez de ce que vous ressentez. Il ne peut pas dire : « Ce n’est pas vrai, ce n’est pas ce que tu sens. » Le formuler en lui disant « tu fais trop ceci », « tu ne fais pas assez cela », forcément ça enclenche chez lui, chez tout le monde, une réaction de défense. Si vous parliez de vous et de ce que vous ressentez en ce moment, qu’est-ce que vous diriez ?

– Que je me sens délaissée. Je ne me sens pas aimée, je ne me sens pas désirée. Je me sens seule.

– Et comment ça réagit en vous quand vous prononcez ces phrases-là ?

– Ben, je ne suis pas bien.

– À quel endroit de votre corps est-ce que vous n’êtes pas bien ?

– Ça me fait mal au cœur de me dire que je suis en couple mais qu’en fait je suis toute seule.

– Quand elle dit ces phrases-là, comment ça réagit en vous ? demande Romy à Luc et, alors que d’habitude il a du mal à répondre aux questions sur ses sensations, le policier rétorque d’une belle voix d’homme que je ne lui connaissais pas :

– Ça me fait mal au cœur aussi. Mais je n’ai pas la même impression qu’elle. Je ne comprends pas pourquoi elle dit qu’elle est seule.

– Elle le ressent. Donc là vous avez mal au cœur tous les deux en même temps ? poursuit Romy en ralentissant la voix.

– Ben oui, confirme Luc.

– Vous pouvez rester en contact avec cette sensation désagréable au niveau du cœur tous les deux, là, maintenant ?

Anissa fait oui du menton.

– Non, soupire Luc en rouvrant les yeux.

– Vous l’avez perdue, il faut qu’elle répète ? l’interroge doucement la sexologue.

– Il a déjà oublié ! dit la jeune femme dépitée.

– Non, il n’a pas oublié. Il a perdu la sensation. (Et à Luc.) Est-ce que vous pouvez entrer en contact de nouveau avec la sensation qui vient en vous lorsqu’Anissa dit « je me sens délaissée » ?

Le jeune homme ferme les yeux, inspire lentement, prenant son temps avec application.

– Oui, quand je pense à ce qu’elle pense... enfin... non... à ce qu’elle ressent, j’y arrive.

– Très bien.

La séance d’hypnose à deux est une première pour Romy. Elle pratique aujourd’hui en outre une hypnose interactive, demandant aux conjoints ce qui leur vient à l’esprit comme images, une fois qu’ils se sont concentrés

sur leurs sensations. Luc et Anissa jouent le jeu. Luc voit des petits moutons, des petits arbres, un beau soleil, un pique-nique. Il est avec son amie, il voit des rigolades. Anissa demande si elle peut répondre la même chose puisqu'elle aussi imagine un pique-nique, mais au bord de la mer. Tous les deux se voient arriver, ils garent la voiture dans laquelle ils prennent les affaires de plage. Luc saisit la main droite d'Anissa, puis il dépose la glacière pour étaler la nappe. Il lui fait des bisous, il lui sert un verre. Dans le cabinet, le policier fait mine de verser du vin dans un gobelet puis de trinquer avant de déguster. Il explique qu'il s'allonge, qu'il la voit s'allonger aussi, la tête sur son ventre pour raconter des blagues. Il la regarde sans entendre le son de sa voix. Dans son rêve éveillé, il s'endort. Quand il se réveille, il aimerait la déshabiller mais il a peur que des passants les surprennent. Il lui caresse le dos, les fesses mais, dans le cabinet il rit, gêné, s'arrête, et la sexologue l'autorise à ne plus raconter.

– Qu'est-ce qui vient là maintenant ? reprend Romy après quelques minutes de pause.

– Elle me faisait des propositions un peu plus érotiques...

– Vous les acceptez ?

– Oui.

– Restez en contact avec cette situation

– Je n'y suis plus. J'ai plus de mal, là, plus de mal qu'avec tout le reste.

– Oui, comprend Romy, mais tout le reste c'est déjà un grand pas.

– Qu'est-ce que t'en penses, toi ? demande Luc à Anissa.

– Je n'ai pas compris, réplique-t-elle désemparée, mais sans s'inquiéter.

Moi, je suis toujours au bord de la mer avec toi en fait...

– Mais lui aussi ! valide Romy, et les deux filles rigolent tandis que Luc reste appliqué.

– Comment souhaitez-vous terminer ce petit rendez-vous avec elle après la micro-sieste ? demande la sexologue au policier.

– Déjà on se rhabille. Je ne l'aide pas surtout. (Il sourit. Les filles éclatent de rire.) Je lis un bouquin, elle lit ses textos, et puis on repart.

– D'accord, prenez le temps.

Luc et Anissa se tournent l'un vers l'autre étonnés. Je ne sens plus aucune tension dans leur regard.

– Du coup on n'a pas mangé le pique-nique ! s'exclame soudain le policier en se tournant vers Romy.

– Vous avez eu d'autres nourritures, sourit la sexologue.

En partant, Luc remercie « pour tout ». Il me salue, se renseigne pour savoir quand le livre paraîtra. Il reviendra régulièrement pour les week-ends, mais trop en coup de vent pour continuer à voir Romy. Je me demande, de toute façon, jusqu'où elle peut encore l'accompagner avec la sexologie. Lors de la première séance, il y a un an, quand le policier a évoqué le pédophile, se demandant si l'événement pouvait avoir un lien avec sa sexualité, la sexologue a expliqué qu'il avait aussi grandi dans une famille pleine de tensions, dans un climat peu sécurisant, qu'il fallait le prendre en compte, que sa difficulté n'était pas « sexologique ». La preuve : quand il était dans des situations plus simples, « sexologiquement », il avait un fonctionnement normal. Le jeune homme avait tiqué, puis demandé si ça voulait dire qu'elle l'orientait vers un psychothérapeute. Elle le lui avait conseillé à plusieurs reprises – Romy n'est pas formée pour mener des psychothérapies – et elle le recommande de nouveau aujourd'hui, en proposant de lui donner une adresse à Paris. Luc hoche la tête, sort un papier de sa poche, puis se reprend pour dire qu'il préfère téléphoner plus tard s'il a besoin de contacts. Avant de changer de sujet.

« Oh là, là, ce soir tu vas encore y avoir droit, ma cocotte. »

*Madeleine, 40 ans, infirmière*

L'infirmière garde un secret qu'elle a préféré oublier. Elle a bientôt 40 ans, mariée depuis vingt ans, deux enfants. Elle a des collègues à l'hôpital qui se vantent le lundi des partouzes du week-end quand ce n'est pas de leurs pratiques échangistes, et une mère arrivée vierge au mariage, à 31 ans, morte depuis vingt ans. L'infirmière ne se reconnaît ni dans un schéma ni dans l'autre. Elle n'a plus envie de son mari, sans savoir à quel moment ça a commencé, à quel moment elle se serait dit : « Clac ! C'est mort ! » L'accouchement, l'épisiotomie, les enfants, la porte de la chambre qui ne ferme pas à clé... Peu à peu, les rapports se sont espacés. Elle s'endort avant lui, le repousse gentiment, il a cessé ses tentatives. « Je suis un cas désespéré, conclut-elle d'un rire chaud mais soucieux. Je vais finir sous antidépresseurs une bonne fois pour toutes ! » Sous ses airs bonhommes, à tout porter sur son dos, l'infirmière a la peau rose qui rougit. C'est d'ailleurs pour un problème dermatologique qu'elle est venue consulter. Allez savoir pourquoi, rendez-vous lui a été donné un mardi, alors que cette journée est réservée à la sexologie, et non à la médecine générale. Aussi pensais-je pouvoir souffler entre deux patients, quand ça a été à son tour d'y aller. Je regardais par la fenêtre les écoliers jouer sur la

pelouse. Leurs voix couvraient les vibratos du saxophone que répandait le poste de radio – branché sur TSF Jazz aujourd’hui –, quand la sexologue a surgi dans la salle d’attente, tout excitée, en criant : « C’est de la sexo ! C’est de la sexo ! » Elle est repartie en courant. Je me suis précipitée.

Rapidement, la sexologue a cherché à faire revivre un moment où le désir était encore vivant. Je ne peux pas comprendre autrement son insistance à faire replonger l’infirmière dans sa jeunesse, quand Madeleine sortait avec sa bande de copines du lycée, quand elles allaient draguer, au moment où elle a rencontré son premier amant, à 17 ans. Rapidement, la jeune fille a demandé à prendre la pilule ; sa mère a failli faire une syncope. On ne couchait pas avant le mariage dans sa famille. La patiente passe ses mains dans ses cheveux rouges, qu’elle attache en queue-de-cheval imaginaire avant de les laisser retomber. Tout était pourtant « dans la trame de l’idéal ». Le garçon lui offrait des roses ; elle défiait ses parents qui n’appréciaient pas le prétendant. Elle commençait ses études. Lui était encore au lycée, où il avait plusieurs fois redoublé. Ils se voyaient le week-end. Elle espérait pouvoir s’installer avec lui et puis, un jour, elle a appris que le garçon venait de se faire virer de l’école. La jeune fille a refusé de croire ce qui lui était reproché – c’est sa mère qui lui avait rapporté la nouvelle –, mais elle a mené sa petite enquête. Les torts ont été confirmés : il harcelait une camarade de classe, la « matait » toute la journée, la suivait partout. « Il avait un versant pathologique dont je ne m’étais pas aperçu », analyse la quadragénaire du ton docte de l’infirmière qu’elle est devenue. Elle n’est pas étonnée tant que ça, cela dit, de s’être entichée d’un voyeur. Elle-même s’est toujours sentie utilisée, perçue comme « un objet ». Elle trouve qu’elle répète beaucoup le mot d’ailleurs depuis le début de la séance. « Deux fois seulement », tempère Romy, qui aimerait que la patiente se concentre sur les sensations que provoquent ces souvenirs. Peine perdue. Madeleine reste cadennassée, enfermée dans son sous-pull, que recouvre une tunique qui descend en robe sur son jean. Après, le gars

n'avait pas un passé facile. Il avait été adopté. Elle voulait le protéger. Enfin, elle voit les choses ainsi maintenant et les larmes lui montent à la gorge.

– Et, là, tout se passe bien physiquement ? l'interrompt la sexologue.

Madeleine s'arrête quelques secondes.

– Oui. Mais, là, je ne savais pas le reste... Il a fait d'autres choses qui m'ont vraiment mise à terre...

La patiente plie son bras sur sa poitrine, cale sa main sous son aisselle.

– Avec vous ?

– Non. Non, non. Du coup, là, je me bloque. Je n'arrive pas à le dire... Il avait fait des trucs d'ordre sexuel avec d'autres personnes. Il s'en est vanté devant moi. Je pense que c'était pour me blesser. Et je me suis dit : « C'est pas possible, quoi... ? Pourquoi moi ? » Ah, j'en ai encore les boules.

– Oui, je vois que ce souvenir vous met encore en colère.

– Oui, je ne pensais pas. C'était quand même mon premier amour et... ça m'a renvoyé aussi à d'autres choses, antérieures.

– Oui ?

– Vous savez, quand le mari de ma nourrice me tripotait...

Romy hoche la tête et je me demande comment elles ont, en plus, trouvé le temps d'aborder ce sujet avant mon arrivée. Mais Madeleine poursuit :

– Je me suis dit : « T'attires que ça, quoi, finalement ? ! »

– Ah oui, c'est la phrase qui vous a traversé l'esprit ?

– Oui, enfin, je me le dis maintenant. « Pourquoi toi ? »

– Et, là, quand vous vous remémorez ce premier amant, vous ressentez quelque chose de particulier dans votre corps... ?

– Dans mon corps, non, mais dans ma tête, oui. Je me dis : « Je croyais qu'on s'aimait tout simplement », et je me demande finalement...

– ... vous vous êtes sentie utilisée...

– Je me pose la question, quoi. Ça jette un doute sur ses sentiments aussi.

– Et, avec lui, ça se passe bien physiquement ?

– Oui. Mais, là, je ne savais que l’histoire du lycée, je ne savais pas tout le reste. Le truc qui notamment m’a mise à terre. Il y a un truc en particulier...

– Oui.

Madeleine se mouche. Romy laisse un silence passer jusqu’à ce que la patiente lève les yeux en déclarant :

– Bon, en fait, je vais vous raconter !

D’un coup d’épaule, elle se retourne vers moi.

– Et, sérieux, ça reste anonyme, hein ? !

Je mets quelques instants à sortir de ma léthargie, à relever le nez de mon cahier, à retrouver l’accès à la parole. J’aurais tellement aimé qu’elle m’ait oubliée.

À l’époque, avec son amant du lycée, Madeleine avait rapporté des préservatifs d’une journée contre le sida. Elle les avait laissés chez lui et, quand elle était revenue, quelques jours après, ils avaient disparu.

– Donc je lui ai demandé ce qu’il en avait fait, se souvient la patiente encore troublée. Il a dit « je m’en suis servi ». J’ai dit : « Ah bon, mais tu t’en es servi, enfin... mais avec qui, quoi ? »

– Oui... ?

– Et là, il m’a dit qu’il avait couché avec des hommes.

Romy pose les mains sur le bord du bureau, se penche vers l’avant :

– Avec des hommes ? !

– Ouais.

– D’accord.

La sexologue se renforce dans son fauteuil.

– Ça calme, hein ? lance Madeleine. C’était un jeudi matin, ça y est, ça me revient. Et en plus en plein milieu de l’acte, il me dit : « Ben en fait, tu

sais, tes préservatifs, je m'en suis servi avec des mecs. »

– Et est-ce que...

– ... en plein milieu du bazar...

– ... euh... oui... d'accord... Enfin, si on peut appeler ça un bazar. Et, là, vous arrivez à terminer la relation sexuelle ?

À mon tour de m'accrocher aux accoudoirs. Je trouve Romy bien curieuse. Ne vaudrait-il pas mieux revenir à cette impression pour Madeleine d'avoir été un objet ? Ou à sa crainte de répéter le schéma de sa mère ? Mais j'ai dû rater une étape parce que la patiente a tout à fait compris la question :

– Ben, j'arrive tellement à terminer que c'est le seul orgasme que j'aie jamais eu de ma vie !

– Ah... d'accord.

– Rroo, fait l'infirmière en rentrant la tête dans les épaules, le sourire en coin.

– Le SEUL que vous n'ayez jamais eu de votre vie ?

Madeleine roule de gros yeux, éclate de rire.

– Avec un homme, ouais. Enfin, à deux quoi !

Elle pose les mains sur ses cuisses, amorce une torsion, je sens qu'elle va encore se retourner vers moi.

– Le dénominateur commun de tout ce que vous évoquez, la récupère cette fois la sexologue, c'est que les chemins de l'excitation peuvent être très étonnants...

Surprise, la patiente revient dans sa direction. Romy continue.

– Entre l'image véhiculée par la société, y compris dans votre famille, très fleur bleue on va dire, et ce que vous découvrez de vous-même en devenant jeune adulte, il y a un décalage, insiste la sexologue.

L'infirmière plisse le nez, ses joues roses recommencent à foncer. Mais Romy poursuit :

– Vous arrivez à être en accord avec votre propre excitation et à ce que votre corps réponde positivement alors qu’il y a beaucoup de choses qui heurtent votre esprit.

Madeleine se dit surtout qu’elle est une « pauvre fille », « complètement tordue ». Elle ne voit pas l’intérêt de se rappeler ces moments où le désir planait, encore moins de débroussailler ses « chemins d’excitation », pour les réemprunter, ne serait-ce que par la pensée. Quant à en défricher de nouveaux... « Je vais passer pour une grosse cochonne en plus, alors que pas du tout ! » s’exclame l’infirmière qui tente de se remémorer la suite, après le type aux préservatifs. Elle a eu quelques amoureux avant de se retrouver dans une situation délicate – ça l’étonne elle-même rien que d’y repenser –, à devoir choisir entre celui qui deviendra son mari et son « amant de Rouen ». Elle hésitait. Pendant trois mois, elle a alterné : un homme pour le week-end, un autre pour la semaine. Jusqu’au jour où elle a fait son choix. Elle rigole en se rappelant que des considérations géographiques ont dû jouer. La sexualité aussi. Avec l’amant de Rouen, il ne se passait rien.

– Vous preniez le thé ensemble ? interroge Romy en souriant.

– Avec les langues de chat, si je puis dire ! réplique Madeleine.

Bien vite, il lui a tardé d’être le week-end pour retrouver celui qu’elle avait choisi. À l’époque, sa mère est tombée gravement malade et son futur mari est devenu « sa bulle d’oxygène », son « saint-bernard ». Mais ce n’est toujours pas ce qui intéresse Romy :

– Donc, on voit, finalement, qu’à cette époque-là de votre vie, votre libido est tout à fait normale.

– Ouais. C’est ça que je ne comprends pas... C’est depuis que j’ai eu les enfants ? !

– Ah... Je ne peux pas vous répondre comme ça du tac au tac.

\*

La fois suivante, Romy est en retard et je me retrouve à attendre avec Madeleine sur un muret au soleil, sous les arcades devant l'immeuble. À peine l'infirmière m'a-t-elle reconnue qu'elle m'explique qu'elle s'est dépêchée. Elle pensait ne pas être dans les temps. Il y avait de l'agitation à l'hôpital. Elle travaille en psychiatrie et les patients ne sont pas comme des machines, on ne peut pas les débrancher. Difficile de s'arrêter à l'heure. En ce moment, elle est crevée. En plus, elle vient de donner son sang et, depuis deux jours, elle est à 7-8 de tension. Je souris. Je ne voudrais pas qu'elle pense que la consultation a commencé. De toute façon, quand Romy arrive, sans se presser, l'air fatigué elle aussi, Madeleine continue sur sa lancée parce que, en plus, elle s'est mise à la diète pour perdre les kilos qu'elle a pris depuis qu'elle a arrêté de fumer et, ça, ça épuise l'organisme, continue la patiente en suivant la sexologue qui s'installe derrière son bureau. Romy prend le temps de classer quelques documents, avant de fixer le visage de Madeleine, moins rose aujourd'hui sous des cheveux rouges qui se fanent eux aussi.

L'infirmière a proposé à son mari de venir consulter avec elle, puis ils n'en ont pas reparlé. Elle est tellement prise en ce moment qu'elle a même failli annuler. Les vacances sont passées à la trappe parce qu'un collègue à l'hôpital a eu besoin d'être remplacé. Cela dit, l'infirmière se demande si elle n'est pas mieux au boulot qu'à la maison. Quand elle entend la main de ses enfants se poser sur la poignée de la porte d'entrée, elle ferme les yeux tellement elle sent qu'elle « puise dans ses réserves ». Ça la fait culpabiliser. Alors penser à sa sexualité... Elle est sur le point de « chialer », là, dans le cabinet, et Romy laisse un silence.

– Faudrait que j'apprenne à me poser, murmure l'infirmière.

– Et si on commençait à apprendre aujourd'hui, qu'est-ce que vous en diriez ?

Mais la patiente est ailleurs. Sa mère est morte il y a vingt ans, mois pour mois, et Madeleine se demande si elle n'est pas dans l'hyperactivité

pour ne pas s'en souvenir. Elle se colle des obligations sur le dos. L'autre jour encore...

– Bon. Allez, maintenant je vous arrête, la coupe Romy. Je vous mets un sparadrap sur la bouche. Non, je crois que c'est trop léger, le sparadrap. Je vous coupe la tête.

Madeline ouvre de grands yeux.

– Ah carrément ?

– Carrément. Je crois que, là, il ne va pas y avoir d'autres solutions pour cet après-midi. Vous êtes bien, là, dans le fauteuil ?

– Non, je me sens avachie. On glisse.

– J'ai que celui-là comme fauteuil, ou alors là-bas, sur la table de consultation, et je peux relever le dossier.

– Mais pour quoi faire ?

– Pour vous couper la tête !

– Ah d'accord... Mais il n'y a pas de guillotine.

– Ah, mais la guillotine est invisible !

– Vous voulez que je m'allonge ?

– Je veux que vous soyez confortable. Je veux vous faire faire un exercice pour vous apprendre à vous poser quelques minutes...

– Alors je suis mieux là-bas.

– Alors on y va.

« Vos oreilles prennent contact avec les bruits du bureau, le son de ma voix. À tout moment, d'autres bruits peuvent leur parvenir, des sonneries de téléphone, d'interphone, des bruits à l'extérieur, des voix, des voitures, ou d'autres bruits encore que je n'ai pas cités, sans pour autant déranger votre détente, qui s'installe... de plus en plus profondément... à chaque respiration. » Le dos appuyé contre l'évier – le local devait être un appartement avant –, les bras écartés, les mains étendues sur la paillasse, la sexologue fixe la patiente allongée. « Peut-être que, dans votre bouche, vous retrouvez le goût de la dernière boisson que vous avez avalée avant de

venir, ou rien de particulier, ça n'a pas d'importance. Peut-être que vos narines perçoivent votre parfum, ou bien l'odeur présente dans le bureau, ou rien de particulier... Il est possible que votre esprit retrouve des sensations agréables, des picotements, des fourmillements agréables... qui peuvent apparaître ou ne pas apparaître... au niveau du visage, des mains, des jambes... ou bien d'autres parties du corps que je n'ai pas citées. Si ces picotements ou ces fourmillements apparaissent, que votre esprit observe... leur localisation, leur progression. » Madeleine a ôté ses chaussures et gardé les jambes repliées. « Et votre esprit tranquillement... se dirige... dans un champ peut-être... vers une montgolfière qui se trouve là... un ballon... » La patiente pousse un soupir. « Et tandis qu'une partie de votre esprit continue à bien profiter de ces sensations... une autre partie de votre esprit s'éloigne pour rejoindre la nacelle... À l'intérieur de la nacelle... se trouvent différents paquets, colis, bagages, qui vous appartiennent, que vous gardez avec vous depuis... depuis tellement longtemps... Et... au fur et à mesure que cette nacelle s'élève... tandis que les larmes glissent sur votre visage... », Romy s'approche de la patiente, hésite à lui prendre la main, n'en fait rien, « ... votre esprit décide de ce qu'il choisit de conserver, de transformer, de passer par-dessus bord... ça n'a pas d'importance... Il suffit de lui faire confiance... » Elle saisit un pot de crème, se tartine les mains, le regard perdu. « Votre esprit va... trier les apprentissages anciens qu'il souhaite conserver, et ceux dont il veut se débarrasser, afin de laisser... place à de nouveaux apprentissages... plus adaptés à vos projets aujourd'hui, vos souhaits, vos objectifs. » Elle referme le pot de crème. « Et votre esprit continue ce travail à chaque nouvelle respiration. Il... continue le voyage durant des heures, des jours, des mois... des années. Jusqu'à ce qu'un matin, ou un soir, le tri soit terminé, que vous ayez de l'énergie à nouveau... découvert d'autres espaces de vie que vous souhaitez explorer. »

L'infirmière cligne des yeux, baille, allonge ses jambes.

– Ça fait bizarre, parce que j’ai l’impression que je n’étais pas partie et en fait... j’étais ailleurs. Quand vous avez parlé du ballon et de la nacelle, j’y étais déjà dans les nuages.

– Dans le meilleur des cas, c’est de cette manière-là que ça se passe. Ce que je dis est déjà ce que vous êtes en train d’élaborer.

– Le souffle du vent, là, ça m’a parlé.

– Bon, je vous demande de refaire l’exercice, c’est la première partie, jusqu’à la nacelle. Après, le reste va évoluer tout seul sans que vous ayez besoin d’y penser.

Romy essaie de retourner derrière son bureau, mais Madeleine reste allongée et lève la tête, le cou tendu, pour discuter :

– Ça fait vraiment bizarre. Et en plus, pendant que je vous écoutais, je me demandais : « Est-ce que tu vas réussir à lâcher prise, quoi ? » Je suis tellement dans la maîtrise de tout, que je ne sais pas si... Vous voyez ce que je veux dire ?

– Oui, je vois ce que vous voulez dire. C’est pour cette raison que je vous ai dit que j’allais vous couper la tête. Bon, la guillotine n’était pas trop désagréable ?

– Non, non. Je pense que Marie-Antoinette a vécu bien plus pire. « Bien plus pire ! » Ouh là... Bien pire. Pff... J’ai laissé le cerveau dans la montgolfière je crois...

Madeleine essaie de se relever, mais la tête lui tourne. Le médecin en profite pour lui proposer de prendre sa tension puisque la patiente se plaignait d’être à 7 ou 8 en arrivant.

– Là, tout va bien, vous êtes à 12-7,5 de tension, la complimente Romy. L’infirmière éclate de rire.

– Il ne marche pas votre truc !!!

– *A priori*, si, il marche. D’autres questions ?

– Non. Mais alors les émotions, là...

– Oui ?

– Parce que j’étais avec quelqu’un dans la montgolfière, vous l’avez bien compris.

– Heu... si vous me le dites, je vous entends et je vous crois, mais je n’étais quand même pas dans la montgolfière avec vous...

– Pff. Vous m’avez vidée, là. Ah, ouais, c’est agréable quand même.

Elle se redresse sur un coude.

– Finalement, je vais revenir.

Madeleine cligne de l’œil dans ma direction. J’en déduis qu’elle a récupéré.

Derrière son bureau, la sexologue remplit le dossier. Elle voudrait fixer un prochain rendez-vous, mais l’infirmière a retrouvé son envie de parler. Elle se demande encore si le fait que sa mère soit morte il y a vingt ans n’a pas une influence. Madeleine était fille unique, le « rayon de soleil » de sa mère, dit-elle en imitant sa voix.

– Des fois, je me dis que je suis passée de la lumière à la nuit, murmure-t-elle.

– C’est ce que vous ressentez ? Vous avez l’impression d’avancer dans la nuit ?

Les yeux de Madeleine se perdent tandis qu’elle découpe son chèque en silence. En voyant qu’elle ne réagit pas à son image de la nuit, la sexologue tente autre chose :

– Ou dans le froid ?

– Dans le froid, répète la patiente avant de se taire, pour pleurer. J’ai l’impression d’être un peu seule, reprend-elle la voix pleine de larmes.

– Un puzzle ? !

– Un peu seule, tente d’articuler la patiente en riant dans ses pleurs.

– Un-peu-seule. Ah ! Oui, je comprends bien que vous n’avez pas retrouvé la qualité de relation que vous aviez avec votre mère, qui était très positive.

– Oui, j’envie mes collègues qui ont une famille. J’ai mes enfants, mais je parle de l’autre famille.

– Des racines...

– Et des ailes. (Madeleine se tait.) L’émission...

– Oui, ça va, merci. J’avais bien compris, mais... Les ailes vont bien ?  
L’infirmière se mouche.

– Oui, *a priori*. De toute manière, il faut que ça aille.

– Qu’est-ce qu’elle vous dirait votre maman, aujourd’hui, dans cette situation ? Pour vous réchauffer, elle vous disait quoi, quand vous étiez petite ?

– Je n’ai pas de souvenir où j’étais au fond du trou. Je savais qu’elle était là.

– Et aujourd’hui, elle est là sous quelle forme ?

– Eh bé, le souffle d’air ! Et le petit nuage. En fait, quand elle est décédée... Elle avait un cancer, à la fin, elle a été dans le coma. Un jour, je me suis mise à la fenêtre de sa chambre et j’ai vu un petit nuage qui passait. Je l’ai associé à elle. Et du coup, maintenant, souvent... Ouh, ça m’énerve de chialer...

– Et ce nuage ?

– Souvent, je regarde dans le ciel, pour voir s’il n’y a pas un petit nuage qui se balade. Le jour de mon mariage, il y en avait un. J’étais contente, j’avais l’impression qu’elle était un peu avec moi, quoi. Souvent le soir, quand je suis allongée dans le lit et que je pense à elle, j’ai l’impression de sentir le souffle sur moi. (Madeleine renifle.) Tout à l’heure, je l’ai ressenti, quand vous parliez du souffle... de l’eau qui coule. Et voilà que ça me reprend. Et je vais m’enlever tout le fond de teint... Bon, ben, sur le caveau, on a fait mettre une épitaphe « sur son petit nuage » et je ne sais plus la suite. J’aurais dû être comme Évelyne Dhéliat. Présenter la météo, ça m’aurait plu. Ça va, je ne suis pas défigurée ? C’est pas pire que quand je suis arrivée ?

– Non, c’est peut-être même mieux. Vous avez l’air moins fatigué.

\*

Je m’imaginai que la séance en montgolfière serait décisive pour l’infirmière mais, pendant six mois, elle n’est pas revenue. Son père est tombé gravement malade, il a été hospitalisé en soins palliatifs et elle s’est rendue tous les jours à son chevet pour lui donner à manger et parfois pour le laver. Son mari a prolongé son arrêt suite à son accident du travail, tandis que l’un de ses fils s’est découvert diabétique. À la mort de son père, Madeleine a repris rendez-vous. Elle arrive ce jour-là avec la mine fraîche et un profond décolleté.

– Vous avez changé le rouge des cheveux ? Et la coupe ?

– Euh... Non. Je me suis lavé la tête, c’est peut-être ça.

– Peut-être que ça accroche mieux la lumière, oui, effectivement. Il y a un truc qui brille davantage.

– Ce n’est pas moi qui brille en tout cas, souffle la patiente. Pas en ce moment. Je n’ai pas la grande forme. Je continue à aller chez la psychologue. Je trouvais que ça n’allait pas assez vite, j’ai commencé à ruer dans les brancards, donc elle m’a prise un peu plus souvent.

– Et ça va mieux ?

– Oui, je change de service à l’hôpital. Je n’en pouvais plus. Ça aussi ça a joué. Tous ces soucis qui se sont accumulés... Ça s’est décidé un peu brutalement. Mardi, on a eu une mise en isolement excessivement brutale et violente. Avec un patient... grand, black, très musclé. Et justement dans la chambre où, il y a un an et demi, je m’étais fait séquestrer par un patient du même type. Et le fait de... Je ne sais pas...

– Oui ?

– Donc, lors de l’entretien médical, le patient négociait beaucoup. Il ne laissait pas le médecin en placer une. On avait appelé beaucoup de renforts, beaucoup d’hommes parce qu’on savait que ça allait très mal se passer. On

espérait que le patient allait coopérer, mais on n'en voyait jamais la fin de cet entretien. J'ai essayé de jouer la tierce personne entre le médecin et lui. J'ai réussi à lui faire prendre son traitement mais, évidemment, au moment où on a ré-abordé le sujet de la chambre d'isolement – parce qu'il avait frappé un autre patient... Bon, il avait pris du cannabis aussi...

– Oui, j'y ai pensé.

– Donc tout était faussé, tout était exacerbé. Ils sont minces, tout secs ces patients-là mais, vous savez, des fois je préfère des patients de cent vingt kilos. Au moins, on les voit arriver. Et donc j'arrive à réattaquer le sujet de la chambre d'isolement et, à ce moment, il se lève et il vient vers moi, il me tend les mains à vingt centimètres du visage et il me dit : « Vas-y, toi, emmène-moi à l'isolement. » Et là je sens une main qui me tire vers l'arrière. C'était la collègue qui me dit : « T'es trop près, il va t'en coller une. »

– Oui, acquiesce Romy.

– Alors j'ai dit à mes collègues : « On s'en va, on s'en va maintenant ! » Là, le gars a attrapé un infirmier, il a tenté de l'étrangler. Donc à ce moment évidemment... Ils se sont mis à treize sur lui. Treize personnes. Un truc de fou, je n'ai jamais vu ça. Obligé de le contorsionner. Mais c'est qu'on n'y arrivait pas. Il y en avait trois sur chaque membre. Ça a duré un temps... On lui a fait l'injection, mais le temps que ça fasse effet... Rien que d'en reparler, j'en ai la chair de poule.

– Je vous crois.

– C'était affreux. Je suis sortie de là... pas mal chamboulée. Le lendemain, je vais manger chez une copine. Elle, elle s'était fait agresser en plus violent que nous. Elle en était au point où le patient lui avait filé des coups de pied, il lui avait arraché les cheveux. Elle avait changé de service. En m'entendant raconter le truc, elle m'a dit : « T'attends quoi pour partir ? Là, tu m'en as parlé pendant tout le repas. » C'est vrai. Avant, je disais toujours que, quand j'enlevais ma blouse, je mettais dans mes poches tous

mes problèmes du boulot. Mais je m'aperçois que, les problèmes, maintenant je les transvase dans la poche de mon jean.

Et pourtant, Madeleine ne va pas si mal que ça. Sur le plan sexuel, en tout cas, quelque chose a bougé, même si elle ne sait pas trop comment le prendre. Elle a passé dix jours de vacances en famille dans la maison de son père, à tout ranger, et son mari s'est montré « très en forme ». Eux qui faisaient l'amour si rarement, ils s'y sont mis tous les soirs. Les deux femmes éclatent de rire. Madeleine en est encore surprise : elle a vite pris l'habitude et elle s'est retrouvée à attendre que « monsieur se présente au comptoir » chaque nuit. La sexologue ouvre la bouche comme si elle était choquée par l'expression. Mais l'infirmière est partagée. Chaque fois, elle s'est dit : « Oh là là ! Ce soir tu vas encore y avoir droit ma cocotte. » Et puis, si le soir suivant son mari mettait du temps à la solliciter ou s'il ne le faisait pas, elle était « dans l'expectative de la chose ». Elle ne s'est pas trouvée très active dans le désir, mais dans la curiosité de quelque chose d'« inhabituel », d'« étonnant ». Avec une certaine fatigue parce que « cette histoire-là » a pu les mener jusqu'à trois heures du matin.

– Ah mais ça n'est plus le soir, là, c'est carrément le milieu de la nuit ! s'exclame Romy.

– Oui, et parfois je lui disais : « Merde, t'es gonflé, déjà que j'ai du mal à m'endormir. » Il disait (elle prend une grosse voix) : « Quoi, t'as qu'à dire que ça ne te plaît pas ! » Je disais : « Mais c'est pas la question... » Je ne vais pas lui expliquer, c'est délicat quand même (elle prend une voix aiguë) : « Mon poulet, t'es bien gentil, mais j'en ai un peu marre. » C'est quelqu'un qui, dans cet acte-là, est généreux. On sent qu'il a envie que tout se passe bien pour tout le monde. Enfin, pour nous deux, on n'est pas quinze en général !

Les deux femmes explosent de rire à nouveau.

– C'est vous qui voyez...

– C’est tout vu. Bon, et paradoxalement, c’est la fois où il m’a réveillée à trois heures du matin où j’ai trouvé le moment fort agréable. Voilà, du coup je suis toujours un peu dans la frustration. Parce qu’il me l’a dit (elle reprend une grosse voix) : « Attends, vingt ans de mariage, combien de femmes rêvent que leur mari leur fasse l’amour tous les soirs ? » Il a raison. Et je n’ai pas l’impression d’être insensible mais... ça me coûte, si vous voulez, de me dire que ça m’émeut pas plus que ça. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Oui, on n’est pas tout le temps dans l’émotion. Mais on est censé être au moins dans les sensations. (Romy la laisse méditer.) On sent que vous êtes finalement contente que tout ceci se soit passé, qu’il vous ait sollicitée, mais on a l’impression que vous ne vous autorisez pas à être l’initiatrice, à jouer, à retarder le moment, à l’avancer, à en profiter quand le rapport est en train de se dérouler et...

– ... ouais, je suis frustrée parce que j’y arrive pas, je...

– Euh... l’interrompt Romy. Je ne sais pas si vous n’y arrivez pas ou si vous êtes encore trop fatiguée après toutes les émotions, qui ont déferlé récemment. Je crois que dix jours de vacances ne suffisent pas pour se remettre. Il faut être disponible. Cela dit, vous ne l’avez pas repoussé cette fois. Vous l’auriez peut-être fait durant les mois précédents. Et, apparemment, votre mari l’a très bien senti. Il s’est senti encouragé à essayer chaque soir, il a senti que vous ne seriez pas contre... Reste à vous autoriser cette attitude plus active. Même quand il n’est pas là, il suffit d’y penser, de se dire « tiens, je lui envoie un petit message », ou « quand je vais le retrouver ce soir, ou ce week-end, je vais essayer telle chose »...

– Ça, je ne sais pas faire.

– Vous ne savez pas, mais vous pouvez apprendre. Parce que vous souhaitez que votre couple continue de vivre, d’échanger, de partager des bons moments. Là, vous avez vécu quelque chose qui était agréable, même

si ça n'était pas extraordinaire. Maintenant, il ne reste qu'à vous placer en position active pour que les choses s'améliorent de ce côté-là aussi.

- Et vous pouvez m'aider, vous, avec ça ? !
- Oui. Oui, je peux vous donner un petit coup de pouce, bien sûr.
- On le fera quand ?
- Eh ben, après mes vacances.
- Vous partez quand ? !

En attendant, Madeleine a une idée : et si elle lisait *Cinquante Nuances de gris* ? On lui a offert le livre il y a un an, elle l'a gardé sur sa table de nuit. Romy n'est pas contre, mais elle a du mal à cacher qu'elle ne tient pas le livre en haute estime, même si elle ne l'a pas lu :

– Il vous mettra au moins dans l'ambiance... À défaut d'accrocher sur ce type d'érotisme, qui n'est pas forcément le vôtre, ça relancera quelque chose dans votre propre imaginaire, que vous partagerez, ou pas, avec votre mari. Parce que vous n'êtes pas sans savoir que les hommes et les femmes n'ont pas exactement le même imaginaire, les mêmes représentations, les mêmes attentes. Il y a pas mal de différences.

L'infirmière opine. Elle prêtera le livre à Romy. La sexologue décline d'un signe de tête. Madeleine compte profiter des vacances scolaires pour s'entraîner à « se mettre en situation active, au moins dans la tête ». Les enfants seront chez leurs grands-parents. Elle a le temps de prendre ses marques. Déjà, elle le sent, elle repense à son mari avec plus d'envie, de complicité :

– Hier soir, c'était marrant, je regardais un film à la télé. Je ne sais pas si vous l'avez vu, ça s'appelle *Le Grand Méchant Loup*. Sur la crise de la quarantaine, avec trois frères. Il y en a un qui commence à prendre une maîtresse...

– Ah, je crois que je l'ai vu. Avec Kad Merad ?

– Oui. Quand mon mari est passé devant la télé, il a dit : « T'as vu, ils ont tous pris des maîtresses... la quarantaine... » Je lui ai dit : « Quoi, la

quarantaine ? ! Nous, à la différence des couples du film, on a encore cette complicité... » On a rigolé. On s'est fait des petits bisous. Les enfants se marraient, en criant (elle imite leur voix) : « Ah, papa, maman, ils s'embrassent ! » C'est vrai qu'on s'entend bien, j'ai parfois tendance à l'oublier.

\*

L'infirmière est revenue pour une dernière séance. Avec son mari, ils ont fait l'amour plus souvent, sans que ce soit tous les jours comme pendant les vacances. Elle a lu *Cinquante Nuances de gris* et, lorsque son partenaire est passé par là, il a regardé par-dessus son épaule. Ils ont plaisanté et, certains soirs, ils ont basculé. Mais Madeleine ne prend toujours pas un grand plaisir à « la chose », se plaint-elle en marmonnant. Elle s'en veut aussi, elle avait promis à sa mère sur son lit de mort de s'occuper de son père et elle se demande si elle a fait tout ce qu'elle pouvait. Elle ne l'a pas hébergé chez elle quand il est tombé malade. Sur le moment, elle pensait avoir fait des progrès, en cessant de se coller toutes les responsabilités sur les épaules, mais aujourd'hui elle a des doutes et j'ai l'impression de retrouver la Madeleine des premières séances, sa voix chaude et inquiète, au bord des larmes. Elle a encore pris du poids. Six kilos, annonce-t-elle, et elle voudrait que Romy l'aide. Mais la sexologue préfère se lancer dans une nouvelle séance d'hypnose, qui finit par donner le vertige à l'infirmière, restée assise. Ça ne lui était encore jamais arrivé.

– Très bien, encourage Romy. Au moins, ça bouge, le vertige. On continue ?

La patiente sourit timidement.

– Qu'est-ce qui vient, là ?

– Rien.

– Ce n'est pas vrai.

– Je me demande combien de temps vous allez continuer... Je me dis :  
« Je vais m’endormir ou quoi ? À quoi ça sert son truc en fait ? »

La sexologue éclate de rire.

– Ça, c’est ce que vous vous dites dans la tête, mais comment ça réagit dans le corps ?

– Je me disais que j’étais bien mal installée avec mes jambes croisées.

– Et alors qu’est-ce qu’elles ont envie de faire les jambes ?

– De se décroiser, alors je l’ai fait.

– Et ça donne quoi ?

– Ça me donne envie de marcher.

– Ben, marchez.

Madeleine se lève.

– J’ai des impatiences.

– Vous êtes impatiente de faire quoi ?

– J’ai besoin de m’étirer en fait.

– Allez-y, étirez-vous.

– Ça fait salle de sport aussi, observe Madeleine en tendant les bras vers le haut.

– Ça n’est pas vraiment du sport, non.

– J’ai une vertèbre qui coince.

– Allez-y, étirez-vous aussi longtemps que vous en avez besoin. Je vous trouve très grande tout d’un coup. Vous pouvez écarter les bras si vous en avez envie. Comme ça, oui. Les jambes sont bien ancrées dans le sol, en équilibre. Bien...

Madeleine ne bouge plus, les bras posés sur la tête, les aisselles à l’air. Elle ferme les yeux, respire amplement

– J’ai besoin de me sentir grandir.

– C’est sûr que, quand on prend des bonnes décisions, qu’on n’obéit pas à des ordres et qu’on s’écoute, on grandit, oui.

Madeleine se hisse sur la pointe des pieds, tend de nouveau les mains vers le ciel :

– Ça va mieux, là.

– Ça va mieux, hein. Ouh là, attention, vous allez me crever le plafond ! Je me demande si vous n’êtes même pas en train de vous envoler.

– Je suis lestée, là, quand même, dit-elle en désignant ses cuisses. Ça colle.

– Mais c’est bien d’être ancrée dans le sol. Allez, parfait.

La patiente se rassied.

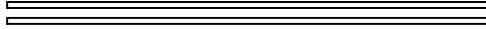
– J’ai bien fait de venir.

– J’espère. Vous avez la carte Vitale ? J’espère que cette séance vous sera bien utile et pas seulement pour aujourd’hui.

L’infirmière est partie ce jour-là en me saluant. Elle a voulu savoir quand sortirait le livre, demandant à être prévenue par mail de la date, comme si elle annonçait par là qu’elle ne reviendrait pas. Un an après, Romy ne l’a pas revue.

III

# VERS LE SEPTIÈME CIEL



« Comment se reconnecter au corps, aux émotions ? »

*Romy, 52 ans, sexologue*

À l'école, Romy s'ennuyait. Elle s'agitait derrière son pupitre, en attendant que ses camarades de classe aient terminé leurs exercices. À tel point que les instituteurs devaient l'envoyer faire trois fois le tour de la cour pour qu'elle se calme. Mais, au fil des années, l'écolière avait trouvé une technique. À chaque rentrée, elle s'installait dans l'allée qui longeait les fenêtres, pour pouvoir s'évader et passer un bon moment comme ça, sans bouger.

\*

Le ciel strasbourgeois est d'un bleu limpide en ce mois de mai. Pas un nuage, pas un avion. À quoi la sexologue peut-elle bien se raccrocher en regardant dehors par-dessus son mini-pain au chocolat ? C'est l'heure de la pause du matin entre deux ateliers. « L'air, pour moi, c'est la liberté. Lors de ma toute première transe, à la formation, j'étais un oiseau, un oiseau d'une envergure bien supérieure à celle d'un aigle ou d'un condor. Je volais et je sentais l'air sous mes ailes. J'étais au-dessus des montagnes, de grandes montagnes. Je pense que c'était l'Himalaya... Et après je me suis retrouvée à partir sur les mers chaudes. Je sentais l'air et l'eau chaude en

même temps. C'était trop bien ! » Elle rigole et je me dis qu'elle fait dix ans de moins dans son pull rayé de toutes les couleurs. Soudain, son regard s'allume, elle esquisse un geste de la main à un passant, avale son mini-pain au chocolat et m'attrape par la manche. « Il faut absolument que je te présente quelqu'un ! » me lance-t-elle. J'ai à peine le temps de me rendre compte qu'elle vient de me tutoyer que je me retrouve à courir derrière elle de peur de la perdre dans la foule.

Le colloque réunit plus de six cents soignants au palais des congrès de Strasbourg. Des psychiatres, des psychologues, des anesthésistes, des dentistes, des infirmiers, des sages-femmes, qui se baladent à la recherche du buffet, dans le bâtiment monumental. Les couloirs résonnent de conversations, d'interpellations, d'embrassades. De petits groupes s'agrègent par centre de formation à l'hypnose, puisque c'est la pratique qui rassemble toutes ces professions. La Confédération francophone d'hypnose et de thérapies brèves (CFHTB) organise tous les deux ans ce congrès. Il y a vingt ans, deux cents soignants y participaient et, d'année en année, les rangs s'étoffaient. La CFHTB essaie de mettre de l'ordre dans cette approche en édictant des règles, sous la forme d'une charte éthique notamment. Pour pouvoir se former dans l'un des instituts membres, il faut être praticien dans une spécialité – dentiste, gynécologue, généraliste, etc. – et s'engager à ne pratiquer l'hypnose que dans ce cadre-là. L'idée est d'éviter qu'un dentiste ne s'improvise psychothérapeute, par exemple. Un gage de sérieux, m'a-t-il semblé en parcourant la littérature sur le sujet, parce qu'il y a pas mal de charlatans. J'ai décidé de suivre Romy pour comprendre un peu mieux sa passion, qu'elle approfondit. Mais voilà que je ne la vois plus. Elle a disparu. La conférence qu'elle m'a conseillée débute et je suis un peu perdue entre tous ces titres. « Douleurs dentaires : une approche pluridisciplinaire entre technique et relation », « Procréation médicalement assistée : quand l'hypnose s'invite au transfert embryonnaire », « Hypnose en situation de mission humanitaire », etc. Je suis un flot de participants qui

contournent une vingtaine de médecins occupés à former une ronde, en chaussettes sur la moquette. Ils sont plutôt chemise blanche et veste de costume que poncho en laine et flûte de pan, mais personne n'a l'air surpris de les voir tourner les yeux fermés, guidés, sur une musique douce, par la voix de l'animatrice. Un atelier pratique sans doute.

La salle 36B – « Thérapie narrative et troubles émotionnels (exemple de travail sur la colère) » – est pleine et il faut ajouter des chaises, qui bloquent la porte. Je retrouve Romy qui branche son magnétophone. C'est elle qui enregistre aujourd'hui. Sur l'estrade, l'orateur, mince et élancé, fait quelques pas en attendant le silence. Il s'appelle Julien Betbèze, psychiatre à Nantes, il intervient avec sa collègue Catherine Besnard et il veut montrer comment « le questionnement narratif permet d'accueillir ses émotions ». Je suis curieuse de voir ce qu'il veut dire par là. Pour le moment, il a besoin d'un volontaire qui voudrait travailler sur un problème en lien avec la colère. Romy se lève, les regards convergent vers nous. Je sens la rougeur me monter au front. Elle enjambe trois participants. Une femme du premier rang lui passe sous le nez. Je grommelle. « C'est mieux comme ça », sourit la sexologue en se rasseyant. Je rougis un peu plus. Sa fichue capacité à prendre ce qui vient sans regret ni culpabilité m'étonne toujours autant. M'énerve aussi.

– Qu'est-ce qui se passe quand quelqu'un ressent de la colère ? demande le psychiatre à l'auditoire, tandis que le volontaire s'installe sur une chaise derrière lui. Par exemple, si je vois un homme frapper un enfant dans la rue ? (Silence attentif.) Eh bien, cette scène va produire chez moi une tension dans mes muscles, dans mon cœur qui va se mettre à battre. Ce ressenti exprime que cette situation met à mal mes valeurs de justice ou de respect. Je ne serais pas en colère si je n'avais pas déjà vécu une expérience d'irrespect. C'est ce signal corporel qui pousse mon corps à se mettre en mouvement pour rétablir une relation de meilleure qualité. En agissant pour stopper l'agression, l'intensité de ma colère baisse, puis disparaît. Mais si

j'essaie de lutter contre mon ressenti sensoriel sans agir, la colère va envahir mon corps et me pousser à réagir de manière inadaptée. (Il mime ce qu'il appelle « l'envahissement émotionnel » en posant ses mains sur le thorax.) Cette colère envahissante va me gêner de plus en plus. Je vais essayer de l'éviter, de la contrôler, sans y parvenir. Je vais tenter de la rejeter avec tous ses ressentis sensoriels, elle va sembler diminuer, mais cela ne va pas durer et elle va revenir rapidement en boomerang. Et, à ce moment-là, que va-t-il se passer ? Je vais être en colère contre ma propre colère. Et c'est ça la pathologie. Ce n'est pas la colère, c'est la colère de la colère. (De nouveaux participants tentent d'entrer.) Il en va de même pour les autres troubles émotionnels. Ce n'est pas la peur qui est pathologique, puisque la peur me donne une information qui me permet d'agir différemment. C'est la peur de la peur. Vous sentez bien cela ?

Approbation. Tandis que mon esprit s'échappe de la salle 36B du colloque strasbourgeois. Je pense à Camille, la scénariste, si frustrée d'être frustrée. Cela veut-il dire qu'il faudrait qu'elle accepte sa frustration ? Romy est trop captivée pour que je lui demande.

– Au fur et à mesure, je vais être de plus en plus pris dans le monde de la colère, ou de la tristesse, ou de la peur, poursuit le psychiatre. Je ne vais plus parvenir à avoir de ressentis subjectifs en dehors de ce monde-là. Tout va m'y ramener.

Julien Betbèze regarde la salle avec sympathie. Il dessine au tableau un corps humain, traçant un trait horizontal au niveau du cou. Le bonhomme est coupé en deux. L'image m'évoque maintenant Virginie, qui faisait l'amour tous les jours et voulait savoir comment mettre son corps « au pas ». Et Luc, le policier, qui se demandait s'il fallait écouter le sien, puisque celui-ci bloquait dès que sa copine le touchait ou plutôt son esprit qui lui disait qu'il ne voulait pas rompre. La sexologue lui a conseillé de mettre « en harmonie » les deux, mais elle n'a pas développé.

– Là, vous avez un blocage dissociatif ! explique l'intervenant en désignant le trait qui barre le cou du bonhomme dessiné. La personne est dans sa tête, elle a des représentations qui tournent en boucle, elle a des sensations qu'elle refuse, elle n'est plus dans son corps. (Quelqu'un tousse dans le public.) Quand je suis dans la vie, je suis dans un processus physiologique permanent de dissociation-réassociation, qui permet de me connecter à mes ressources et d'activer ma créativité. Quand je suis dans une relation sécurisée, je suis dans la totalité du corps. S'il n'y a pas cette sécurité, je passe dans la tête. Je passe de l'un à l'autre tout le temps. La pathologie, c'est le blocage de ce processus. On est alors dans la survie... On lutte contre son propre ressenti émotionnel. On attaque son corps. À la limite, on ne le sent plus.

Le volontaire sur l'estrade demande une feuille à un participant du premier rang pour noter.

– Et vous comprenez le lien entre ces troubles émotionnels et le fait que les patients, dans ces cas-là, n'ont pas de limites, reprend le psychiatre. Ils mangent, ils boivent. Leur corps est devenu un espace qui peut être rempli à l'infini. Il n'y a que la douleur qui va arrêter ça, ou le plaisir extrême.

Comme Camille qui accumule les expériences sexuelles sans jamais en être satisfaite ? Ou Luc, le policier qui cherche la brutalité ?

– Pour pouvoir sortir de la survie, il faut pouvoir passer par la vie, par tous les moments vivants dont nous avons l'expérience. Il faut pouvoir accueillir nos ressentis sensoriels liés à nos émotions pour pouvoir faire des choix différents parce qu'il n'y a que là que nous sommes libres.

\*

Depuis qu'elle a constaté qu'elle pouvait laisser son esprit divaguer par la fenêtre à l'école, Romy continue à s'échapper en réunion ou dans les colloques qui l'intéressent moins que celui-ci. Cette disposition nous est naturelle, comme je le comprends peu à peu au fil des trois jours de

conférence, pendant lesquels moi-même je me surprends l'esprit en train de flotter comme dans le cabinet, quand la sexologue prend sa voix monocorde pour accompagner un patient dans ces voyages un peu particuliers, de décrocher, sans penser, sans réfléchir, sans effort ni volonté, sur un autre mode, détaché mais vigilant, plus vigilant même que d'habitude, plus englobant, un mode bien agréable pour récupérer dans ces salles obscures bétonnées, alors que le printemps arrive dehors et que je m'y baladeraient bien. Je me vois le long des canaux, dans les vieilles rues pavées de Strasbourg, en terrasse... Un peu ici, un peu ailleurs, commentait Madeleine en montgolfière. C'est cette disposition, cet « état modifié de conscience », comme disent les conférenciers, qui fait que nous rejoignons notre domicile sans avoir réfléchi au chemin à emprunter, celle qui fait que l'esprit vit sa vie et que le corps pense de son côté.

Les chercheurs ont observé des volontaires sous IRM et ont trouvé que le cerveau ne se comportait pas de la même manière dans cet état, que durant la veille ou le sommeil. « Il semblerait que le fonctionnement cérébral soit similaire en méditation, une pratique cousine, mais que la dynamique du processus neuronal et les conséquences à long terme diffèrent », m'explique l'une des participantes, une neurochirurgienne parisienne, à la pause déjeuner. L'hypnose est de plus en plus utilisée pour soigner, que ce soit à l'hôpital ou en cabinet, parce que, nous l'avons tous constaté, poursuit la neurochirurgienne, cet état de dissociation est bénéfique. Quand nous sommes captivés par un film, notre voisin peut nous pincer, nous aurons moins mal que si nous le regardions faire. L'attention est détournée par une bonne histoire ; le temps passe différemment et les sensations sont modifiées. Ça peut être utile : sous l'effet de l'hypnose, les différentes zones cérébrales impliquées dans la douleur, qui sont interconnectées entre elles, se relient différemment. Cette reconfiguration du « réseau de la douleur » fait exister celle-ci avec moins d'intensité. D'où l'intérêt de cette pratique que ce soit pour des soins douloureux – le retrait

d'un pansement, une ponction lombaire, la pose d'un cathéter –, ou pour des gestes plus anodins qui peuvent angoisser certains malades, voire en anesthésie, pour laquelle l'hypnose peut être utilisée en complément d'une sédation moins lourde. Les bénéfices sont nombreux, selon plusieurs études citées par une intervenante du colloque, anesthésiste-réanimateur à Liège en Belgique. Les médecins constatent moins de saignements, moins de complications postopératoires, une récupération plus rapide et moins de stress pour le patient, mais également pour l'équipe soignante.

\*

Un samedi, au début des années 1990. Romy se promenait avec son mari dans une librairie du centre-ville. Dans un coin, ils ont entendu un psychiatre parler de son livre sur « la nouvelle hypnose ». Ils se sont approchés et sont restés jusqu'à la fin, oubliant les autres courses qu'ils avaient prévu de faire. L'écolière qui s'évadait par la fenêtre était devenue médecin, mais elle ne savait pas que son habitude portait un nom ni qu'il était possible de s'y former. Ce samedi-là, elle le découvrait. Seulement, ce n'était pas encore le moment pour elle. Les enfants étaient petits, elle n'avait pas la disponibilité. Elle a dû attendre dix ans avant de se sentir prête. C'était il y a quinze ans. « Dès le premier jour de la formation, j'ai eu l'impression de sortir d'un désert dans lequel il n'y avait de la lumière que tous les mille ans », me confie-t-elle quand nous parvenons à nous poser autour d'un café au deuxième jour du colloque. « Je savais que quelque chose d'autre existait, mais je ne savais pas où ! » Les ateliers reprennent, mais Romy continue. La bonne ambiance durant les cours, les dîners arrosés, les participants qui se raccompagnent les uns les autres à l'hôtel, puis passent une heure à terminer la conversation en pleine nuit dans la rue, avant de raccompagner le raccompagnateur, et ainsi de suite jusqu'à l'aube tellement ils ont à échanger. « C'était comme si, jusque-là j'avais été entourée de gens qui ne parlaient pas le même langage que moi ! J'avais

enfin trouvé l'embranchement dans lequel j'allais pouvoir explorer et être accompagnée. » Dès son retour, Romy décide de pratiquer. Elle dispose d'un outil de plus dans son attirail. Un outil qui s'accompagne d'une manière différente d'aborder le patient. Elle évoluait déjà dans cette direction sans se l'être formulé. Avec des collègues médecins, elle s'était formée à l'observation dans les années 1980 : ils se réunissaient régulièrement le soir chez l'un ou l'autre pour simuler à tour de rôle des séances et s'entraîner à remarquer les plus petits détails sur les visages, les corps, dans les expressions des patients. Parfois ça se passait chez Romy et ses enfants, encore jeunes, qui avaient surnommé l'équipe « le groupe des singes » parce que les médecins mimaient et exagéraient les traits. Romy a ensuite suivi des cours de relaxation, là encore pour pouvoir accompagner les patients et leur donner un exercice à emporter à la maison. Finalement, le même esprit rassemble toutes ces démarches, se dit-elle : faire le pari que le patient arrive avec ses ressources, que le médecin est là pour l'aider à y accéder, qu'il n'a même rien à faire qu'à être là, présent... patient à son tour. « L'hypnose n'est pas seulement un outil, mais une manière de concevoir le rapport à l'autre, au monde et à soi, a souligné Julien Betbèze en dessinant sur sa grande feuille de papier. Quand le rapport à l'autre est harmonieux, les émotions exprimées sont accueillies, le corps ressent du plaisir. Mais quand la relation se grippe, le corps se coupe, les émotions se bloquent et les comportements deviennent automatiques. » Tocs, mauvais réflexes mais aussi conflits surgissent. On se renfrogne, on rumine, on se sent en rivalité. « Comment se reconnecter au corps, aux émotions qui, quand on grandit, deviennent des sentiments ? a demandé le psychiatre. Comment renforcer la force intérieure du patient qui, par chance, est toujours avec nous, elle ?! »

Mais, autant je peux saisir que l'hypnose détourne de la douleur et soit utilisée en anesthésie, autant j'ai du mal à percevoir comment cet état modifié de conscience peut permettre d'accompagner les patients pour

qu'ils se reconnectent au corps, aux émotions et aux sentiments jusqu'à les débarrasser de tocs, de troubles digestifs ou de problèmes sexuels. « L'hypnose n'est pas la seule à entrer en jeu », finit par m'expliquer un gastroentérologue au dîner. Il y a dix ans, à plus de 50 ans, le médecin s'est retrouvé dans « une impasse professionnelle ». Il constatait que ses patients venaient surtout pour des troubles psychosomatiques mais il ne savait pas quoi en faire. Il a cherché ce qui pourrait compléter les médicaments et découvert plusieurs outils. L'état naturel d'hypnose a une utilité précise : il facilite de nouvelles connexions. Un fumeur peut avoir l'habitude d'associer, sans en avoir conscience, la cigarette à une émotion de réconfort, en hypnose, le thérapeute va l'aider à combiner ce geste à une autre sensation, dissuasive. Pour toutes les situations, finalement, nous avons chacun nos associations, que nous avons forgées dans notre enfance, suis-je en train de me rendre compte alors que le colloque se termine. « La cigarette et la recherche du sens », « Les inductions progressives, rapides et instantanées », « Insomnie et endormissement ». Les derniers ateliers me tentent moins. L'écrivain Nathalie Sarraute parle de « tropismes », ces « mouvements à l'état naissant, qui n'ont pas encore accédé à la conscience », ces « menus drames microscopiques ». Ce couloir dans le couloir des parents qui provoquait une peur cauchemardesque, ces questions qu'il valait mieux éviter, cette odeur de crème de marron que le père adorait, ce film vu un peu trop jeune... Nous avons tous relié ces minuscules bouts de vie qui nous constituent et guident nos choix. « L'hypnose joue avec ça, avec ces relations que nous avons construites, avec ce monde que nous avons ordonné en fonction de notre imagination », explique le philosophe et thérapeute François Roustang, figure tutélaire des colloques sur l'hypnose, comme celui de Strasbourg, dont il a formé plusieurs intervenants. Cet état permet, écrit-il dans *Qu'est-ce que l'hypnose ?*, « de suspendre ces déterminations auxquelles nous sommes habitués concernant les choses et les êtres » pour que de nouvelles

possibilités se fassent jour « parce que nous avons été délivrés des liens trop étroits et trop évidents avec les constituants de nos existences ». Ces nouvelles possibilités, imaginations, pensées, sentiments « prennent corps » dans l'expérience hypnotique par excellence.

\*

Le dernier soir du colloque, l'équipe organisatrice a prévu un gala en tenue alsacienne. Dès 18 heures, dans les rues de Strasbourg, je croise des médecins affolés qui cherchent à louer un déguisement. D'autres se promènent déjà en jupe rouge, tablier noir et blouse blanche. Romy a enfilé des sandales, une jupe serrée et un tee-shirt échancré, mais elle n'a pas prévu de faire la fête. Les trois jours ont été assez riches, elle a besoin de prendre l'air. Les grands raouts ne sont pas son truc, raconte-t-elle en me proposant d'aller boire une bière. Nous repérons une table libre sur le pavé. Première terrasse du printemps. Sa nouvelle bande d'amis n'y va pas de toute façon. Elle parle des médecins qu'elle a rencontrés lors d'un stage il y a quelques mois et qu'elle revoit régulièrement pour se former à une nouvelle technique. Celui-ci allie l'hypnose et les thérapies stratégiques à des mouvements alternatifs. Il peut s'agir de mouvements effectués par le médecin devant les yeux du patient ou sur ses genoux, ses épaules, etc. Ce n'est pas de l'EMDR (*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*, Intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires), cette approche proposée par la psychologue américaine Francine Shapiro dans les années 1990 pour traiter le stress post-traumatique, mais de l'HTSMA (Hypnose Thérapies Stratégiques Mouvements Alternatifs), élaborée par le psychiatre français Éric Bardot. La sexologue sent qu'elle vit une nouvelle « révélation », dans le prolongement de celle qu'avait déclenchée l'hypnose, et que cette communauté de praticiens lui convient encore mieux. « Le dernier soir de la formation, dans un resto, on est restés après la fermeture tellement on s'était bien entendu avec le propriétaire, sourit-elle

en fixant la mousse de sa bière. Une psy a mis sa musique. Et on a fait mojito-choré ! » Je la regarde, je regarde son verre plein et je me demande si je la comprendrai jamais.

« Je voulais voir ce qui existait. Porno lesbien, sado-maso... »

*Paloma, 31 ans, travailleuse humanitaire à la recherche d'un emploi*

Romy pose son stylo et se penche vers la nouvelle patiente camouflée dans un poncho en laine et derrière deux lourdes tresses. Sur mon cahier, j'ai noté : « Elle ressemble à Pocahontas. »

– Je suppose que, comme vous avez la trentaine, vous avez eu d'autres relations avant votre compagnon. Dans ces autres relations, vous vous êtes déjà aperçue des mêmes difficultés à prendre du plaisir ?

– À vrai dire, j'étais dans des relations plutôt compliquées. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un de stable, qu'on a des relations basées sur le respect. Mais je pense qu'en termes de rapports sexuels, oui, c'était aussi compliqué. En même temps, je ne sais pas... Je n'arrive pas à me souvenir si c'était aussi marqué qu'aujourd'hui.

– Quand vous dites « aujourd'hui », c'est depuis le début de votre relation ?

– Je n'ai jamais vraiment réfléchi.

– Ça, c'est pas mal. En sexualité, moins on réfléchit, mieux ça se passe !

– Déjà, je suis très sensible. Je fais des cystites à répétition, je fais des mycoses, je fais de l'herpès génital. Donc, à la moindre contrariété, ça

bloque. J'ai eu une sécheresse vaginale pendant plusieurs mois l'année dernière. Donc j'ai l'impression que ma sexualité est tributaire de tous ces problèmes et que tous ces problèmes veulent dire quelque chose de ma difficulté à avoir une sexualité sereine...

– Lors de vos relations sexuelles précédentes, vous aviez toujours ce décalage ?

– Je crois aussi.

– Quand vous me parlez comme ça, j'ai l'impression que, lors des rapports sexuels, vous êtes un peu comme quelqu'un qui assiste à un film, mais sans y participer.

– Je me souviens que l'un de mes compagnons m'avait dit une fois : « C'est comme si tu lisais le journal. » Ça m'avait bloquée. Mais disons que ça dépend. Il y a des fois où je suis peut-être plus présente, plus active, et d'autres fois où j'attends que ça passe. Voilà. Il y a quand même quelque chose qui interroge.

– Ce qui interroge au premier plan, ce sont tous les symptômes d'inconfort que vous avez dans cette sphère-là, sur le plan organique. À quel moment dans votre vie ces symptômes ont-ils démarré ?

– J'ai eu beaucoup de cystites quand j'étais petite, quand j'avais entre 5 et 10 ans.

– Ce qui n'est déjà pas classique à cet âge-là.

– J'ai eu un traitement homéopathique qui a fait de l'effet. Mais c'est revenu avec mon premier compagnon, autour de 20 ans. Et c'est réapparu l'année dernière : mon compagnon actuel venait me voir une fois par mois, je faisais des cystites une fois par mois. Sans parler de l'herpès génital... Depuis que je suis enceinte, c'est la catastrophe !

\*

Trois semaines après, la patiente arrive les bras encombrés de paquets. Petit Bateau, Catimini, Okaïdi. Elle a fait ses courses. Ça a dû la réchauffer

parce qu'elle enlève son poncho.

– Il vous arrive de vous stimuler toute seule ? reprend Romy là où elles s'étaient arrêtées.

– J'essaie mais je n'y arrive pas. Même avec mon compagnon, il me faut du temps pour parvenir à jouir. Ça doit m'arriver une fois sur dix.

– Quand vous dites qu'il vous faut du temps, c'est combien de temps ?

– Je ne regarde pas ma montre mais plus d'une demi-heure, je pense. C'est pour ça aussi que je préfère être sur lui. C'est la seule position qui m'aide. Après, j'ai l'impression que mon compagnon accepte juste pour me faire plaisir. Je me mets dessus et puis, hop !, on tourne.

– Même là c'est rapide alors ?

– Oui et même là, souvent, pour moi, ça va tellement vite que je n'ai pas le temps d'être préparée, donc ça me fait un peu mal. J'ai des sensations de brûlure en fait.

– Et vous ne pouvez rien faire pour retarder la pénétration ? Ni dire.

– Dire, je n'ose rien dire.

– Ce sont des rapports qui se passent dans le silence ?

– On se donne nos petits noms, c'est tout.

– Et vous n'en reparlez jamais après, en lisant un livre ou en racontant une émission qui vous a intéressée, ou autrement, avec tous les moyens que chacun peut inventer ?

– Non, jamais.

\*

À la séance suivante, la patiente a troqué son poncho contre une robe noire moulante et un bandeau vert pomme sur son ventre qui commence à se montrer.

– Ça s'arrondit, dites donc !

– Oui, heureusement que je ne travaille pas. Parce que je dors beaucoup... Et puis je me suis inscrite à des cours de yoga pour femmes

enceintes. J'ai commencé la semaine dernière et je suis tombée sur un livre... Ils ont une petite bibliothèque très bien faite. Je l'ai emprunté. Et ça m'a fait beaucoup de bien. Ça s'appelle *Femme désirée, Femme désirante*. Je ne sais pas si vous connaissez. Je me suis dit que je n'étais pas la seule finalement. Ce qui m'a questionnée, ou peut-être un peu effrayée, c'est l'impact des mères, ou des grands-mères, sur ce qui peut se jouer pour les filles. Je me suis dit ensuite que je ne connaissais pas mon corps. Quand l'auteure parle d'orgasme vaginal, je ne sais même pas ce que ça veut dire, je ne sais même pas ce que je dois faire pour être mieux dans le ressenti, connaître mieux mon corps. J'ai écouté des émissions de Brigitte Lahaie à la radio aussi et ça me plaît.

– Bien, c'est très bien.

– Après, je manque d'imagination peut-être, mais la masturbation est essentiellement clitoridienne, non ?

– Elle est clitoridienne si vous voulez qu'elle ne soit que clitoridienne. Rien ne vous empêche qu'elle soit différente.

– Mais je crois que c'est la seule technique, entre guillemets, pour que j'aie un orgasme. C'est pour ça que je préfère être au-dessus. Ou même toute seule. Parce que j'y arrive maintenant, vous savez, depuis la dernière fois... J'ai réussi à...

– En tout cas, la stimulation clitoridienne est la seule que vous ayez eu l'habitude d'utiliser jusqu'à présent, mais rien ne vous empêche de tenter d'autres façons de faire, et d'alterner une stimulation clitoridienne et une stimulation vaginale. Libre à vous. Et puis vous pouvez aussi vous stimuler par des lectures, en fonction de ce qui peut vous plaire. Il y a des bandes dessinées, il y a des romans érotiques, il y a de la poésie érotique plus ancienne. Tout dépend de ce qui vous met le plus en état d'excitation, selon ce que vous connaissez de vous, ce que vous ne connaissez pas encore et de ce que vous avez envie d'explorer.

– Ah... Okay.

\*

Un mois plus tard, la patiente arrive les cheveux détachés. Le rouge vif sur ses lèvres met en valeur son teint mat. Romy la complimente. La patiente cligne des yeux.

– J’ai entendu qu’il fallait que je fasse plus attention à moi la dernière fois. J’ai acheté du maquillage, j’ai pris un temps de cocooning le matin, avec des crèmes. Ça me plaît bien.

– Et vous avez passé des moments agréables avec votre compagnon depuis qu’on s’est vues ?

– Ce week-end, il n’a pas bossé et on n’a pas reçu ses amis. Après, les moments d’intimité tous les deux sont rares. On va voir comment se passent les vacances.

– Et ça va, vous vous en accommodez ?

– Je ne sais pas. J’ai l’impression que les journées défilent et que notre vie sexuelle passe à la trappe. J’ai quand même formulé une demande il y a quelque temps. En disant que, voilà, je l’attendais. J’ai réussi, on va dire, déjà à l’exprimer.

– Il attend que vous le sollicitiez...

– Je ne sais pas. J’ai trouvé que c’était très bien parce qu’on est restés longtemps au lit, qu’on a parlé, c’était un moment où on ne faisait rien qu’être ensemble et je crois que ça faisait une éternité que ça ne nous était pas arrivé. En même temps, j’ai eu l’impression que je lui prenais de son temps de boulot, qu’il s’accordait ce temps-là peut-être pour me faire plaisir.

– Vous croyez qu’il serait resté aussi longtemps à bavarder avec vous s’il se disait dans sa tête « vite, vite, qu’on en finisse ! » ?

– Je n’étais pas habituée, c’est pour ça, je crois. Jusqu’à présent c’était lui qui me sollicitait, et qui me sollicitait plutôt régulièrement. Tous les samedis soir plus ou moins. Alors que maintenant, c’est moi qui demande.

C'est peut-être parce que je viens consulter ici qu'il est déstabilisé, ou à cause de cette histoire de grossesse. Enfin, « cette histoire »... !

– Oui...

– Je crois que moi aussi je suis déstabilisée.

\*

Deux mois se sont écoulés et Paloma avance plus lentement. Elle s'assied sur son siège en s'appuyant sur le dossier, prend le temps, inspecte la pièce et hoche la tête :

– Je lui ai laissé un petit mot...

– Oui ?

– ... parce que je suis partie trois jours chez ma sœur.

– Et... ?

– Ce n'était pas simple pour moi, j'ai essayé de rendre les choses sensuelles, ou érotiques. Je me suis dit aussi que c'était une façon de ne pas lui faire des reproches, de lui dire ce que j'aimais quand on faisait l'amour, et que le fait de partir me donnait envie de le voir, de le désirer. J'ai essayé d'être explicite. Il m'a dit qu'il avait aimé cette lettre sensuelle. Mais ça n'a pas... Je suis rentrée vendredi soir, nous avons mangé, nous nous sommes couchés. Très simplement.

– Hum.

– Après, je me suis entourée, enfin « entourée »... de quelques *sex toys*... Ça aussi, c'était tout un truc. Ça aussi c'était très nouveau. Le fait de concrétiser un achat.

– Vous êtes allée dans un magasin ou vous avez fait ça sur internet ?

– Sur internet, c'était plus facile. Après, j'ai été très déçue parce que, quand j'ai reçu mes petits paquets, il y avait marqué « à éviter pendant la grossesse ».

– Oui, pour le moment pour vous, ça va rester des objets de décoration. Ou alors vous pouvez les tester sur lui...

– Mais j'étais frustrée. J'ai acheté une crème, d'une part, et un gode qui fait vibromasseur.

– Vous pouvez l'utiliser en externe, ça ne risque rien. Ce qu'il ne faut pas, c'est l'introduire profondément. Il ne faut pas prendre le risque d'abîmer le bouchon muqueux, c'est tout. Si vous restez sur l'externe ou les deux, trois premiers centimètres de l'orifice, vous ne risquez rien. Et après vous pouvez aussi l'utiliser en externe sur lui.

– Ça, c'est autre chose... Parce que pour l'instant, ce sont mes petits objets à moi...

– Ah, vous n'avez pas envie de les prêter !

– J'ai d'abord envie de les tester pour moi.

– Mais testez pour vous, testez sur vous. Votre ami va entendre des bruits de bourdon dans la chambre, il va se demander ce qui se passe...

– Après, j'ai acheté des boules de geishas, tout simplement.

– Ça ne va pas être autorisé non plus. Parce qu'il faut au maximum éviter les infections et comme ça n'est pas franchement stérile, forcément... Ce n'est pas une trop bonne idée pour l'instant. Le seul avec lequel vous pouvez jouer, c'est le gode que vous avez acquis.

– Après, je me dis que c'est déjà une étape de les avoir acquis.

– Tout à fait. Une autre fois, il faudra que vous alliez dans le magasin, parce que c'est une autre façon de vous aventurer dans cet univers, c'est aussi la possibilité de discuter avec les vendeuses, et après vous verrez si ça peut faire partie de vos sorties de couple, d'aller choisir ensemble.

– Hmm. Je ne pense pas.

– Vous verrez.

– Après... D'un côté, je suis très contente de me poser ces questions-là. D'un autre, j'ai l'impression que ça empiète sur ma grossesse. Quand je vois que j'ai acheté des godes et que je ne peux pas les utiliser, je me dis « zut alors ».

– Ça ne vous empêche pas d'acheter de la layette.

– Non, mais c’est comme si je me disais « vite, que ce bébé arrive ! », pour avoir une sexualité normale, et je me dis que ce n’est pas... Je me dis que les bonnes mères ne pensent pas forcément comme ça.

– Ah bon, pourquoi ?

\*

La fois d’après, Paloma arrive fatiguée. Elle se laisse tomber sur le siège. Romy lui sourit.

– Vous prévoyez une péridurale ?

– Je ne sais pas. On va aller à la consultation. Là aussi je suis ambivalente. Une partie de moi est détendue et me dit « on verra comment ça va se passer ». Et une autre partie de moi se demande si je vais réussir à gérer cette douleur dont tout le monde parle.

– Vous avez de bonnes relations avec sa famille à lui ?

– Oui, ça se passe bien.

– Le dialogue n’est pas trop coincé, trop protocolaire ?

– Non, ça se passe très bien.

– C’est mieux.

– Après, j’ai fait une expérience pendant ces quinze jours... J’ai une amie qui m’a proposé de venir à une soirée autour de la pornographie qu’elle organisait dans sa fac. J’ai accepté pour voir un petit peu ce qui existait. Porno lesbien, sado-maso... C’était assez novateur pour moi. Pendant la première partie, je n’étais pas très bien, j’avais l’impression d’avoir des nausées, la tête qui tournait. Après ils ont passé des séquences de films actuels et plus anciens, c’était de la pornographie beaucoup plus artistique et c’était beaucoup plus agréable pour moi. Voilà, ce sont mes petites expériences.

– Ben, écoutez, ça n’avance évidemment pas aussi rapidement que vous le souhaitez dans l’exploration avec votre conjoint, mais il arrive que vous

vous retrouviez bien, donc ça vaut le coup de s'entêter. Et puis, toute seule, vous avez l'air de très bien savoir vous débrouiller.

– Oui, j'ai hâte d'accoucher.

Paloma n'a pas donné de nouvelles après la naissance. Pas de faire-part, pas de nouveau rendez-vous. Le couple a-t-il retrouvé un rythme qui lui convenait, une sexualité à son goût ? « Il vous a choisie pour être la mère de ses enfants », avait dit Romy à Paloma au début. Ça m'avait étonnée qu'elle puisse être aussi catégorique, mais elle questionne souvent les projets qui cimentent le couple et à quel point l'équilibre peut changer quand l'un des deux partenaires évolue. J'essaie d'imaginer comment Paloma a pu s'occuper d'un nourrisson et continuer à écouter Brigitte Lahaie à la radio. A-t-elle ressorti un jour son godemiché ? Son mari l'a-t-il découvert ? La jeune femme n'est pas revenue faire de confidences.

« Et si j'utilisais des objets de petite taille d'abord ? »

*Hélène, 27 ans, professeure de piano*

Cela fait dix ans que la jeune femme ne supporte pas d'être pénétrée. Dix ans qu'elle a cet air doux et lointain, cette indolence dans les mouvements, ses yeux éteints et cette voix plaintive de petite fille ? Dix ans qu'elle est vierge ? Quand elle avait 17 ans, un gynécologue a pratiqué – et répété – des examens poussés qui n'étaient pas justifiés, a estimé Romy la première fois qu'elle a reçu la pianiste. Je n'étais pas là pour les premières séances et mes questions ne sont pas à l'ordre du jour. En revanche, la sexologue m'a expliqué au téléphone que le copain de la pianiste, un prof plus âgé, refusait de dormir avec elle. Elle l'a dit plusieurs fois et je l'ai pris en notes, comme un indice de plus, mais je n'ai pas compris pourquoi elle insistait.

Hélène a choisi de s'allonger pour cette séance d'hypnose. La dernière fois, elle a failli glisser. Il s'agissait d'une séance proche de la relaxation. Elle avait dû se concentrer sur ses sensations, ressentir l'air, les goûts, les odeurs, les sons. Elle l'a refait chez elle durant quinze ou vingt minutes, parfois assise dans son canapé ou allongée sur son lit, en faisant varier la lumière, comme Romy le lui avait conseillé, mais pas le fond sonore. Ses

voisins sont sensibles au bruit, ce qui lui pose problème pour jouer du piano. Elle doit mettre la sourdine, sinon ils tapent au plafond. Après, elle n'a pu faire l'exercice que deux ou trois fois par semaine, quand elle était sûre d'être tranquille et de pouvoir le faire correctement, sans penser à autre chose ni devoir se dépêcher parce qu'elle aurait eu quelque chose à faire après. « Ce n'est pas la peine, a rappelé la sexologue. Mieux vaut le faire quelques minutes, n'importe où – éventuellement au travail, à la pause déjeuner, dans les transports en commun, ou dans la salle d'attente ici – que de repousser jusqu'à ce que les conditions soient optimales, ce qui arrive rarement. » Mais déjà la pianiste sent que ça l'a aidée. Dans le boulot aussi, elle sent qu'elle s'affirme, qu'elle pose plus les limites. La sexologue lui a demandé ce qu'elle voulait continuer à travailler. « La confiance », a répondu Hélène immédiatement. « La confiance commence à venir, mais elle peut être plus forte. »

« Il était une fois un grand livre, ou plutôt un calendrier... » entame la sexologue. « Un calendrier duquel votre esprit pourrait... tourner les pages... remonter les années, jusqu'à arriver il y a quelque temps, au moment où, petite fille... à force d'observer autour de vous les personnes se déplacer en marchant, l'envie de faire comme elles... pousse votre bras et vos jambes à... s'accrocher... solidement à un objet, à une main tendue... » Romy regarde le vide d'une voix posée, presque mécanique. « D'abord la petite fille tient à peine quelques secondes, et puis, à force de s'entraîner chaque jour, quelques secondes de plus. Les jambes flagellent puis, au fil des jours, se tiennent de plus en plus solides. Ainsi, chaque jour... vous pouvez augmenter un peu plus la confiance... dans votre aptitude à rester debout... de plus en plus longtemps... de plus en plus solidement... » La tête de la pianiste penche vers l'avant, ses longs cheveux châains recouvrent ses pommettes hautes. Plus rien à voir avec ce sourire inquiet quand la jeune femme a fait remarquer que son manque de confiance venait certainement de son enfance et que, « forcément ça s'était installé ». Romy

avait dû rectifier : « Soit il s'installe, soit au contraire il s'estompe parce qu'au fur et à mesure qu'on prend de l'expérience la confiance croît aussi. » La pianiste avait froncé les lèvres. « Bien sûr, de temps en temps, les jambes fatiguent, alors... elles fléchissent, et voilà la petite fille assise. Les jambes se reposent... quelques instants... et à nouveau l'envie d'être debout la reprend. »

– Bonjour ! sourit Romy, radieuse, à la fin de la séance d'hypnose.

– Pouahh... Ça commence à aller mieux.

La patiente baille en s'excusant. Elle prend son temps.

– Donc, pour les jours à venir, jusqu'à la prochaine consultation, il n'est pas nécessaire que vous refassiez tout l'exercice d'aujourd'hui. Seulement le début. Vous laissez faire. L'hypnose fait pour vous. C'est du pilotage automatique, qui pilote toujours vers le bon cap. Ça ne vous amènera jamais vers les rochers, pas de souci. (Hélène sourit.) Pour la prochaine fois, j'aimerais vous donner aussi une ordonnance qui ressemblerait à ça : avoir les relations sexuelles les plus fréquentes possible, dans lesquelles la pénétration n'est pas autorisée.

Les yeux d'Hélène s'écarquillent, ses joues rosissent.

– Mais il ne va jamais vouloir ! J'aurais trop l'impression de le brimer.

– L'idée est d'avoir des relations pendant lesquelles vous êtes en alternance actif et passif dans les caresses, poursuit Romy. Ça permet de remélanger les cartes. Et dans la mesure où l'ordonnance vient de moi, ça vous libère de cette sensation que vous avez de le brimer.

– Je vais essayer.

– Vous allez ESSAYER ? !

– Enfin, je ne sais pas comment je vais lui dire...

– Comment lui annoncer le menu des prochaines semaines !

– Je pense que c'est un exercice qu'on a rarement appliqué...

– Est-ce que je dois rédiger l'ordonnance ?

– Rédiger l'ordonnance ? !

– Oui. Est-ce que vous voulez que je l'écrive ?

– Ça me fait bizarre que ce soit écrit, à vrai dire. (Hélène passe son index sur ses lèvres.) Je ne sais pas... (Elles éclatent toutes les deux de rire.) Bon, vous pouvez l'écrire et je verrai si je m'en sers.

\*

Le copain d'Hélène n'a pas respecté l'interdiction. La pénétration était interdite, à moins que la jeune femme ne souhaite essayer. C'était à elle de décider, mais il n'en a fait qu'à sa tête. « Il y a eu une tentation... enfin... une tentative de sa part... », murmure la pianiste quand elle revient deux semaines plus tard. En pleine action, elle s'est « aperçue » que son copain « était entré ». Romy enlève ses lunettes d'un geste sec.

– Quand je m'en suis rendu compte, moi ça m'allait très bien... poursuit la jeune femme, mais mon corps, ça ne lui a pas plu et il s'est bloqué.

Elle a dû repousser son copain, qui l'a mal pris. Romy s'agite sur son siège mais, avec Hélène, elle ne s'énerve jamais.

– C'est arrivé parce que votre copain n'a pas respecté les règles que j'avais indiquées, reprend-elle le plus calmement possible : pas de pénétration. Plus tard, oui. Seulement si l'envie vient de vous, si vous vous sentez confortable dans votre esprit, dans vos émotions, dans votre corps, dans vos sensations. C'est ce qui va arriver. Aujourd'hui, demain, le week-end prochain ? Je ne sais pas, mais ce dont je suis sûre c'est que ça va arriver, que c'est comme ça que ça va se dérouler pour vous. Au moment où ça VOUS convient. C'est pour ça que je vous avais donné cet exercice.

Hélène se blottit dans ses épaules et passe les mains sur ses bras comme pour se réchauffer.

– Il faut que ce soit moi qui en aie envie ?

– Voilà, oui, c'est ça. Même si c'est long pour lui.

– Sinon, il n'a pas le droit ?

– C'est ce que je vous conseille.

\*

Hélène revient après les vacances d'été. Elle a une bonne et une mauvaise nouvelles. Elle a réussi à avoir une relation sexuelle avec pénétration, à sa demande, avec son copain, le prof plus âgé. Mais une semaine après, il l'a quittée. Par texto. Alors qu'elle était partie en voyage avec des amies. « Je ne veux plus te voir », lui a-t-elle répondu. L'annonce, mais surtout la manière de faire l'ont mise à terre. Ses copines lui ont remonté le moral et finalement son périple en Angleterre lui a permis de se changer les idées. Permis aussi de confirmer qu'elle préférerait rester vivre en France, alors qu'elle avait envisagé un moment l'expatriation. Elle en a profité, à son retour, pour déchirer les photos et jeter l'orchidée qu'il lui avait offerte. Effacé son numéro. Elle se sent plus forte et sur mon cahier j'ai noté : « Elle est grande en fait, elle est belle. » Je ne l'avais pas remarqué.

– J'avais une question, murmure-t-elle à la fin de la consultation.

– Ouiiii ? se retourne la sexologue qui commençait à s'agiter sur son clavier.

– Et si moi...

– Oui.

– Et si moi... (Hélène se penche vers le bureau. Romy doit l'imiter, et moi aussi, tellement la patiente baisse le ton.) Et si j'essayais toute seule... (Elle s'incline plus avant. Nous aussi.) Et si j'essayais toute seule avec... (Elle chuchote maintenant. Je vais tomber.)... et si j'essayais avec des objets de taille de plus en plus proche de la réalité ?

– Oui, c'est une bonne idée, rétorque Romy d'une voix forte en se redressant.

– Des petits objets d'abord... et puis...

– C'est vous qui décidez.

– D'accord...

– Voilà.

Romy revient à son écran. Hélène sort son chéquier.

– C’est 40 euros, c’est ça ?

\*

Chez elle, Hélène s’est emparée de « petits objets ». Légumes ? Tubes de crèmes ? Ustensiles de cuisine ? Puis d’« objets de tailles de plus en plus proches de la réalité ». Elle est ravie quand elle revient. Enfin, pas tout à fait. Ce qui l’inquiète désormais, c’est « de ne pas ressentir de plaisir à la pénétration ». Elle se demande si c’est ce qu’on appelle la frigidité. « Vous êtes en train de me dire que, si vous supprimez une peur, vous allez la remplacer par une autre ? ! » Hélène tend ses jambes dans un sourire coupable pour dire que oui. La sexologue prend une inspiration et rappelle : « Ce n’est pas la pénétration par elle-même qui suscite le plaisir, mais l’état d’excitation, les mouvements du bassin, la respiration, le tempo... Si vous restez active dans la recherche du plaisir, centrée sur vos sensations lors de vos prochaines relations sexuelles, si vous recherchez les positions, le rythme, la profondeur de la pénétration qui vous conviennent, si vous convoquez les souvenirs qui vous plaisent, tout ira bien. Comme quand vous êtes seule. En principe, la présence d’un partenaire est un facteur supplémentaire. C’est plus clair pour vous ? » Hélène fixe ses jambes tendues. Et si elle ne parvenait pas à rencontrer quelqu’un ? On le lui a déjà dit, elle paraît froide et hautaine en soirée, personne ne l’aborde. Elle n’a pas l’impression de demander la lune pourtant. « Ce n’est pas que vous donniez l’impression de demander la lune, c’est que vous donnez l’impression de ne rien demander », lui répond Romy. La jeune femme en reste bouche ouverte, avant de continuer : « Mais alors, par quoi je dois commencer ? J’ai toujours peur de dire des conneries ? » La sexologue soupire : « Ben c’est très bien les conneries, comme vous dites, pour commencer, parce que ce ne sont pas les mots qui comptent mais les gestes,

les regards, les attitudes... » La pianiste croise ses jambes et s'apprête à parler. « Je crois que vous saurez vous débrouiller toute seule », la devance Romy, qui lui propose de rappeler plus tard si elle en a besoin. La pianiste est revenue plus vite que prévu, mais pas dans les conditions auxquelles nous nous attendions.

« Il y a des choses qu'on ne se serait peut-être pas dites sans cette difficulté. »

*Sébastien, 28 ans, informaticien,  
et Hélène, 27 ans, professeure de piano*

Sébastien est d'abord venu seul pour des difficultés à garder son érection et la sexologue a fait comme souvent : elle a demandé à voir sa compagne. C'est ainsi qu'Hélène est revenue dix mois après sa dernière visite. Ce n'était pas tout à fait une surprise. Le jeune homme avait prévenu au premier rendez-vous. « Je suis le petit ami d'une ancienne patiente », avait-il annoncé. « La pianiste va revenir. Pas pour elle, pour son nouvel amoureux !!! Trop contente », m'a immédiatement prévenue Romy par texto. En arrivant, je savais aussi par la sexologue que le garçon avait « des airs de Gaspard Ulliel », « à la fois équilibré et sensible, qui sait poser les mots ». Avec « quelque chose de profond et paisible en plus ». Hélène, elle, s'est présentée dans une jupe crayon et un pull cintré mettant en valeur sa silhouette. Elle s'est installée avec décontraction comme si elle faisait visiter à son nouveau copain un endroit dans lequel elle aurait grandi.

– Sébastien m'a dit que vous vous étiez croisés au mariage d'amis communs ?

– On s'est croisés, mais on ne s'est pas vus de suite ! rigole Hélène.

– C’est elle qui m’a repéré, on va dire, précise le jeune homme timidement.

– J’ai fait quelque chose que jamais je n’avais fait avant. C’est moi qui l’ai contacté en fait.

– Pendant le mariage ?

– Non, non, non. Après. Je n’ai pas osé aller le voir pendant le mariage. Parce que j’avais eu de la part d’amis en couple des remarques un peu... des petits piques... donc je ne voulais pas que ça se fasse devant les gens.

– Et alors comment avez-vous fait pour récupérer ses coordonnées ?

– Eh bé... maintenant on a Facebook ! lance Hélène.

– Les réseaux sociaux, traduit Sébastien plus doucement.

– J’ai vu une photo de lui via le profil de nos amis communs où il était identifié. J’ai fait un peu ma curieuse et j’ai vu qu’il habitait près de chez moi donc j’ai essayé. Je me suis dit : « S’il veut, il veut, et s’il ne veut pas, ben tant pis. »

– Vous avez très bien fait ! sourit Romy.

– En effet, approuve son ami. Je n’avais pas du tout tilté au mariage. J’étais avec mes amis, on faisait la fête et je ne l’avais pas spécialement remarquée.

– J’ai fait le premier pas, tout change pour moi !

– Comme quoi... (La voix de Romy se perd. Je la sens émue.) Et (elle tousse) qu’est-ce que vous avez compris de ce qu’il vous a transmis de sa première consultation ?

Hélène rit, gênée et excitée.

– Qu’il fallait un petit peu revenir en arrière. Que notre relation avait commencé un peu rapidement et que du coup il fallait prendre notre temps...

– C’est vrai que j’ai beaucoup insisté là-dessus, approuve la sexologue.

– C’est ce que j’ai retenu, confirme le jeune patient. Prendre son temps. Avoir un contact physique qui reste... limité.

- Et vous avez respecté les consignes ?
- Heu, hésite la pianiste.
- Moyennement, je pense, avoue son partenaire.
- Vous avez fait un compromis ? !

Le couple éclate de rire et Sébastien se lance.

– En fait, quand on fait autre chose, ou qu'on n'est pas censés prévoir la suite, c'est vrai que je peux être... excité (le jeune homme prononce le terme du bout des lèvres). Il n'y a pas forcément de problèmes, quoi.

– Vous avez observé que lorsque vous êtes débarrassé de l'échéance entre guillemets, vous avez une excitation agréable et une érection qui se maintient, mais dont vous n'avez pas le droit de vous servir ?

- Oui, au final, oui.
- Et sinon, ce n'est pas le cas ?
- Tout à fait, et c'est la première fois que ça m'arrive.

– Et de votre côté, comment ça a réagi ? demande Romy à la pianiste. Parce que je suppose qu'entre le mois de septembre où nous nous sommes vues et le moment où vous l'avez rencontré, il ne s'est rien passé de particulier de votre côté ?

– Non. Non, non, confirme Hélène. Après... mon problème personnel a été, on va dire, réglé. J'ai eu un examen gynécologique, qui s'est bien passé.

– Ce qui fait que, quand vous vous êtes rencontrés tous les deux, vous n'avez pas mis non plus de freins de votre côté...

- Non. Non, non.
  - ... à devenir intime quand vous en avez eu envie.
  - Il n'y a pas de soucis sur le plan physique quand le rapport commence à être intime, voire plus intime, voilà...
  - Vous vous sentez confortable.
  - ... confortable, en sécurité, précise la jeune femme.
- Romy sourit. Ses yeux se plissent.

– Donc... je vais renouveler ce que j'avais peut-être dit trop vite à la fin de la dernière consultation. Il est intéressant que vous soyez en alternance dans un rôle actif et dans un rôle passif parce que le symptôme qui apparaît... est beaucoup provoqué par l'émotion de la rencontre et par le fait que la vie bascule à ce moment-là. Même si vous en êtes très contents l'un et l'autre, vous avez quand même un effort d'adaptation à faire. Et, on est bien « plan plan » de ce côté-là. On est plus confortable en pilotage automatique... (Hélène approuve) dans la vie professionnelle, mais dans la vie tout court aussi. Si on fait... je ne sais pas moi... si on invite des amis à dîner... on va... avoir parfois envie de préparer une nouvelle recette qu'on n'a jamais faite, mais d'autres fois on va se dire : « Oh ben, tiens, je réussis bien l'osso buco, je vais le faire parce que... je suis sûr de mon résultat. » C'est très rassurant. Et, là, vous n'êtes pas du tout dans du pilotage automatique puisque chaque instant est un nouvel instant... que vous découvrez ensemble. Vous allez donc revenir à cette période-là de transition pour vous permettre, chacun, de vous retrouver en sécurité. Avec juste le souci, au moment de l'intimité, de vous centrer sur vous quand vous êtes dans le rôle passif, et à l'inverse de vous centrer sur l'autre quand vous êtes dans le rôle actif. Dans ce cas-là, l'autre peut faire des remarques ou des suggestions, guider un petit peu par des indications et par des gestes.

Hélène et Sébastien boivent ses paroles. Il a retroussé les manches de sa chemise et se tient penché sur ses avant-bras. Elle sourit à tout ce que dit Romy.

– Vous redevenez chaque fois le seul centre d'observation parce que, dans la découverte de l'intimité avec quelqu'un qu'on ne connaît pas encore, on est aussi dans l'idée de « comment faire pour que ce soit au mieux ? », mais, comme on ne connaît pas l'autre personne, ben, évidemment, c'est un peu compliqué. Donc il faut arriver à être bien avec soi-même avant de pouvoir être vraiment bien avec l'autre.

On dirait que le temps s'est arrêté.

– Laissez-vous la liberté d’être vraiment à l’écoute au fur et à mesure que la chorégraphie de votre relation intime évolue, de pouvoir dire ce que vous ressentez, sans vous inquiéter de la manière dont vos paroles vont être reçues par l’autre puisque ça fait partie de l’exercice. Apprendre à s’exprimer simplement, à dire ce que l’on ressent en... tenant compte de l’autre mais sans la crainte de... ne pas bien faire entre guillemets.

– De toute façon, ce n’est pas quelque chose d’irréversible ? veut savoir Hélène.

– Ben, j’espère bien ! se redresse son ami, presque vexé.

– Vous avez des doutes ? demande la sexologue au jeune homme.

– Non, mais je suis confronté à quelque chose que je ne maîtrise pas du tout et je ne sais pas comment ça se guérit. Une jambe cassée reste une jambe cassée, elle va se réparer, mais là...

– Eh ben, là, heureusement, ça n’est pas cassé.

– Mais, pour moi, c’est quelque chose de...

– ... mystérieux.

– Un peu, oui. Moins palpable, on va dire.

– Mais vous saviez que ça existait quand même ?

– Oui.

– Vous en aviez entendu parler...

– ... voilà... Après...

– ... après vous vous disiez : « Boh, c’est pour les autres ! »...

– ... c’est pour plus tard !

Romy rit silencieusement.

– Et, il vous reste des questions quant à l’origine de ce dysfonctionnement ?

– Non, disons qu’il est plutôt émotionnel et... psychologique, quoi... Mais de ne pas maîtriser, c’est perturbant pour moi.

– Mais la sexualité est d’autant plus épanouissante que justement on accepte de ne pas maîtriser, de vivre ce qui se vit au fur et à mesure... que

cela se déroule... sans... préméditer la séquence suivante.

– C'est peut-être bien aussi parce que, du coup, on parle plus. Il y a des choses qu'on s'est dites qu'on ne se serait peut-être pas dites, s'il n'y avait pas eu cette difficulté.

– Vous verrez, vous allez continuer à découvrir les avantages et puis... cette période va vous servir pour le reste de votre relation. Souvent, je vois les couples qui sont déjà abîmés par plusieurs années de difficultés... parce qu'ils n'ont pas le temps, l'envie, le courage, l'idée, de consulter assez rapidement, dès que le symptôme les gêne. Et... bon... ça fait de mauvais souvenirs qui restent... (Romy dit ça d'une voix si tendre que je me demande si elle ne parle pas de quelqu'un de proche) alors que, là, vous n'avez que de bons souvenirs à découvrir ensemble. Ça ne peut être que de mieux en mieux.

Ils sourient, béats.

– Bien, assène la sexologue. Eh bien je vais vous laisser continuer à faire plus ample connaissance. En respectant les consignes autant que possible et puis, après... on va se donner un autre rendez-vous. On va le décider aujourd'hui, si vous voulez. Ou vous préférez me rappeler ?

Sébastien et Hélène ont pris rendez-vous mais ils ne sont pas venus. Romy m'a envoyé un texto pour me dire qu'elle avait trouvé « émouvant de les avoir vus éblouis par leur bonheur et paisibles à la fois ». Elle a ajouté trois smileys avec des yeux en forme de cœur.

# Nos révolutions sexuelles

---

J'avais tout fait pour trouver un lieu, un laboratoire, un abri où observer celles et ceux qui essaient de retrouver du désir, de découvrir de nouveaux plaisirs, d'expérimenter. Cet endroit, je l'ai débusqué : c'est un petit bureau au carrelage blanc qui donne sur une pelouse et un parking, indiqué par une plaque à l'entrée d'un lotissement, « Romy Steiner – Médecine générale – Sexologie ».

Pendant un an, j'y ai assisté aux consultations d'une sexologue à l'approche très ouverte – « Seul le patient sait ce qui lui convient », aimait-elle répéter – et aux exercices incongrus qui la surprenaient elle-même. Après plusieurs discussions, elle avait accepté que je la suive et c'est ainsi que j'ai eu accès à cet endroit qui ne se visite pas.

J'y suis venue avec une idée. Je voulais voir comment il était possible de découvrir sa sexualité et ses secrets, d'accéder à plus de liberté, de mener sa propre révolution sexuelle. J'ai vu débarquer Camille, Paloma, Henri, Luc et Virginie en trombe ou sur la pointe des pieds, en s'excusant ou en rougissant. Je les ai entendus raconter qu'ils ne jouissaient pas, qu'ils n'avaient plus d'érection, plus de plaisir ou pas de désir. « Je viens trop vite », « Je ne me laisse pas pénétrer », « Je n'ai jamais réussi à me laisser aller », ont-ils confié. Seuls ou à deux, ils ont suivi de séance en séance les

consignes de Romy Steiner, se sont embarqués dans ses récits hypnotiques et ont accepté de dévoiler leur vie intime. J'ai tout noté, tout enregistré. Petit à petit, je les ai vus se redresser, reprendre des couleurs, se reconnecter à des bouts de leur vie qui leur avaient échappé, partir sur les sentiers d'une sexualité qu'ils ignoraient ou qu'ils croyaient avoir perdue.

Avant même de commencer, je savais que je ne venais pas pour vérifier si les Français sont plus délurés qu'avant, si les jeunes filles qui envoient des textos crus, à en choquer des types plus âgés, sont plus désinhibées. Je n'étais pas là pour observer quelle réalité reflètent les forums de discussion sur internet, où s'opposent des jeunes fleur bleue, puritains parfois, à ceux pour qui embrasser ou faire l'amour peut se faire sans sentiments – filles ou garçons, ce serait là la nouveauté –, tandis que d'autres ont des difficultés ne serait-ce qu'à fréquenter l'autre sexe. Je cherchais autre chose. Comment se connaître soi-même ? Comment ne faire qu'un avec son corps ? Comment le laisser s'exprimer ?

Les premières séances n'ont pas ressemblé à ce que j'avais imaginé. Je pensais voir arriver des hommes et des femmes avec des difficultés connues – « impuissance », « anorgasmie », « frigidité » –, racontant une histoire par ordre chronologique avec une cause et des dates. Je pensais qu'un traitement lui aussi identifié suffirait, avec une flèche entre le dysfonctionnement et sa résolution. Le tableau a été beaucoup plus impressionniste. Moi aussi j'ai dû accepter de ne pas savoir, ce qui m'a souvent agacée. Et puis j'ai été étonnée, un peu déçue peut-être, que les patients ne parlent pas tant que ça de sexe. S'ils consultaient, c'est qu'ils ne pratiquaient pas, ou peu, ou plus. Pour certains, cela n'avait jamais marché et ils venaient parce qu'ils entamaient une nouvelle histoire ou parce que quelque chose dans leur vie avait bougé et qu'ils souhaitaient s'intéresser à ce qu'ils ne connaissaient pas. D'autres avaient connu jusque-là une sexualité qui leur avait convenu et puis, un beau jour, le mécanisme s'était

grippé. Ils étaient pris au dépourvu, inquiets que « ça » ne revienne pas. « Quand c'est concret, c'est gagné », a souvent commenté Romy Steiner. Une fois que les patients envisagent de laisser un message érotique à leur partenaire, de pratiquer une nouvelle position, de pouvoir dire non ou d'acheter un godemiché, dès qu'ils s'imaginent le faire, ils se remettent dans l'action et ne viennent plus.

Je n'ai pas découvert de pratiques extravagantes, de grandes cérémonies sado-masochistes ni de nouveaux jeux échangistes, peu entendu parler de porno, sauf avec Luc le policier qui en regardait parfois. J'ai vu des hommes et des femmes en couples tout neufs ou constitués depuis des années et qui, à 20 comme à 50 ans, s'affolaient parce que quelque chose s'était figé. Ils voulaient (re)trouver du mouvement, de la vie, mais ne savaient pas dans quelle direction partir. Dans ce petit cabinet à l'abri des regards, j'ai entendu évoquer le célibat, la crainte de ne pas faire de rencontres, le divorce, la maternité, l'accouchement, les enfants, les parents, les amis, le travail. Un problème de sexualité apparaît comme le symptôme d'un trouble ramifié, un imbroglio dont personne ne sait plus quand il a commencé ni ce qui le nourrit. PDG, infirmière, policier, scénariste, ingénieure, pianiste, ils sont arrivés après des nuits d'insomnies, roulant des kilomètres pour voir cette sexologue que leur généraliste leur avait recommandée. Certains avaient trouvé son nom dans l'annuaire. Quelques-uns ont sonné et fait demi-tour. D'autres se sont affalés sur le siège, accablés, quand ils ne sont pas restés sur le rebord pour parler comme une mitrailleuse et mettre vingt minutes à remarquer qu'ils avaient gardé leur veste sur le dos.

Romy Steiner les a fait parler d'eux, se nourrissant des capacités de chacun, des ressources de leur métier, de la vie de famille ou des passions. Elle les a questionnés sur d'autres sujets pour qu'ils ne se voient plus réduits à un dysfonctionnement, qu'ils récupèrent un champ de vision plus

large. C'est pour cette raison qu'elle n'a pas employé de termes qui risquaient de les enfermer – « vaginisme », ou « éjaculation précoce » –, si eux-mêmes ne s'en étaient pas servis. Et qu'elle a démontré quand elle le jugeait nécessaire que l'explication avec laquelle ils étaient venus – la ménopause, la fin de la passion, les médicaments – n'était pas en cause. Le trouble avait démarré un peu avant, ou un peu après. Il fallait chercher ailleurs. Mais la sexualité peut servir d'appui à son tour quand elle a autrefois bien fonctionné. Et quand elle revient, les bienfaits peuvent se répandre. Hélène, la pianiste qui ne se « laissait pas pénétrer » s'est aperçue qu'elle prenait de l'assurance de séance en séance, non seulement pour poser des limites dans ses relations sexuelles avec son copain, mais aussi dans leurs échanges par textos, ou dans son travail. Et, quand son copain plus âgé l'a finalement quittée et qu'elle a rencontré Sébastien au mariage d'amis, la vingtenaire a fait le premier pas, sans crainte d'un refus. Ou plutôt, elle s'est dit, pour la première fois, « et alors, pourquoi pas ? », alors qu'elle avait passé plusieurs séances à redouter de rester célibataire « jusqu'à 50 ans ».

C'est ce qui m'a le plus intéressée dans le travail de la sexologue : il permet aux patients qui arrivent en voulant « être comme il y a dix ans », « retrouver le désir des débuts », ou « se transformer », voire « tout effacer », figés qu'ils sont dans leur trouble, de se replacer dans le mouvement, dans le flot de leur vie. Et de le suivre en direction de l'avant. De l'« avant » au sens de l'avenir ou de l'« avant » au sens d'auparavant ? Romy Steiner jouerait sûrement avec le double sens pour semer la confusion, comme elle l'a fait durant toute cette année. Chaque fois, le patient essayait de comprendre avec son raisonnement. Le haut, le bas, l'avant, l'après, la légèreté, le poids... Peu à peu, il laissait son corps penser. Ce corps qui comprenait avant lui. Hypnose, interdiction de la pénétration, prescriptions décalées, tout est bon pour que chacun se recentre sur ses sensations sans autre but que d'observer ce qui se passe. Parfois le

corps bloque et mieux vaut l'écouter. D'autres fois, c'est la tête qui se cabre. Mettre en harmonie les deux, réintroduire du jeu, l'envie d'essayer et de découvrir des espaces nouveaux : la sexologue combinait ce que le patient lui inspirait, rebondissait quand elle voyait qu'il réagissait – une légère rougeur, l'œil qui s'animait, les muscles qui frémissaient – et avançait comme ça, pas à pas. Voilà pourquoi j'ai eu parfois du mal à suivre, me demandant comment telle image qui tombait si juste lui était venue. « Le patient me l'a apportée sur un plateau d'argent », m'a-t-elle un jour répondu. Je n'ai pas toujours vu passer les plateaux.

Romy Steiner n'est pas la seule à avoir cette approche. Lors de plusieurs colloques sur l'hypnose j'ai rencontré d'autres médecins dans d'autres disciplines qui, eux aussi, prônent cette « posture de non-savoir », cette idée qu'il est utopique de vouloir « aider », sous peine de rendre le patient dépendant, qu'il vaut mieux « l'aider à s'aider ». Eux-mêmes continuent en permanence à se former. Chacun dans son champ. En sexologie, les médecins-sexologues comme Romy Steiner, s'ils ne peuvent réaliser de « psychothérapies » – des psychothérapeutes sont formés pour ça –, savent accompagner les patients qui se posent des questions sur leur sexualité. Ils ne sont pas indispensables à l'épanouissement sexuel, mais ils peuvent y concourir.

L'information est accessible, dans des livres et sur internet, par l'observation et l'écoute de soi, mais j'ai rencontré des patients qui savaient peu comment ils fonctionnaient. Beaucoup prenaient leurs goûts et leurs fantasmes pour des signes de déviance, craignant de passer pour « cochonne », « bestial », voire « tordu ». « Je ne suis pas très libertine, vous savez... », a répondu une institutrice de 53 ans qui se plaignait de ne jamais être à l'initiative des relations sexuelles avec son mari et à qui Romy Steiner avait demandé si elle pensait à d'autres hommes, à des comédiens ou des chanteurs, par exemple. La patiente avait rougi. « Fantasmer ne fait

pas de vous une femme adultère, fantasmer fait de vous une femme en bonne santé sexuelle ! Ce n'est pas parce qu'on écrit des romans où il y a un meurtre à chaque page qu'on est un meurtrier ! » a dû répéter la sexologue à la jeune ingénieure de 24 ans qui s'était interdit toute rêverie quand elle avait pris conscience qu'elle avait eu envie d'un autre homme que son copain. Elle y était parvenue : plus aucune image, plus aucune stimulation. Pour personne. Et ce qui valait pour les fantasmes s'appliquait aux situations qui avaient excité les patients un jour. Comme Madeleine, l'infirmière, qui avait eu du mal à replonger dans ses premières aventures sexuelles à 17 ans, quand elle avait connu son premier orgasme avec ce copain qui venait de lui révéler qu'il l'avait trompée, puis qu'elle avait partagé son temps entre deux amants durant des mois. Rien que d'y repenser, elle avait eu du mal à l'accepter. « Connaissez-vous vous-mêmes, et surtout connaissez vos chemins d'excitation. » Tel pourrait être le mantra de Romy Steiner. Quelles images leur avaient plu ? Quelles lectures, quels films ? Quelles scènes vécues ? Avec quel type d'hommes ou de femmes ? Quelle lumière, quelles odeurs, quel environnement ? Avec cordes, accessoires, bougies ou en pleine nature ? Dans l'urgence ou avec mise en scène ? Avec certains patients, il fallait creuser pour les aider à réconcilier les réactions de leur corps et leurs représentations. À enterrer les premières, ils s'étaient coupés de leurs envies. D'autres voyaient tout à fait de quoi il s'agissait. La sexologue n'avait pas besoin d'entrer dans les détails, ils retournaient sur leurs « chemins » pour pouvoir en trouver de nouveaux. À la rigueur, elle les rassurait. « Il existe de grandes différences entre les sexualités masculine et féminine. Le fait que vous cherchiez quelque chose d'assez intense, à la limite entre le plaisir et la douleur, est assez classique... », a-t-elle expliqué au policier. « Il faut savoir avec qui on joue, c'est tout. » Lui avait du mal à trouver la limite entre ses fantasmes, ses désirs et sa liberté à les mettre en œuvre ou non.

« Le désir et les sentiments empruntent dans le cerveau des circuits différents », a souvent dû clarifier le médecin, études scientifiques à l'appui. « Ce n'est pas parce que vous désirez quelqu'un que vous en êtes amoureux. Ni que vous n'avez plus de sentiment si votre désir tombe en panne. » Que les patients soient monogames ou polygames lui importait peu. D'autant moins qu'elle trouvait « utopique » de vouloir tout réunir sous un même toit : désir, entente, réussite sociale et professionnelle. « Le contrat de mariage servait justement à faire durer la relation après la fin du désir », a-t-elle dit souvent. « Et puis, il y avait la mort, la guerre, la maladie, ça durait cinq, dix, vingt ans, mais pas plus. Aujourd'hui, les unions durent plus longtemps. Et, oui, on peut relancer le désir avec son mari ou sa femme, mais pour combien de temps ? ! Les patients ne reviennent pas me le dire ! » Cette manière de penser m'a plu et inquiétée : la sexologue n'était pas impressionnée par la fréquence – ni l'absence – de rapports sexuels, pas plus qu'elle n'était fascinée par des pratiques débridées, voire par la sexualité tout court, fût-elle « épanouie ». Même quand elle proposait une séance d'hypnose, elle ne suggérait pas au visiteur de s'installer dans une position « confortable » ou « agréable », ç'aurait été trop directif, mais de choisir une position qui lui convenait. Il en va de même pour le sexe : le patient veut-il être plus souvent à l'origine des rapports sexuels ? Que peut-il trouver pour se placer dans une situation « plus active » ? Veut-il retrouver son envie qui l'aide à « maintenir [ses] érections » ? Puisque le cerveau a besoin de nouveauté, que peut-il inventer ?

N'empêche. Romy Steiner avait beau ne pas juger, elle avait ses opinions et c'est aussi pour ça qu'elle m'avait plu dès le début. Elle constatait que beaucoup de patients voulaient « tout, tout de suite. On fait l'amour le soir même. On se fait des déclarations au bout d'une semaine. On s'installe ensemble trois mois après, à 30 ans comme à 50 ans. Et dès que le désir prend un coup, on regarde ailleurs. On se sépare d'ailleurs tout

aussi rapidement ». Pour elle, ce n'était pas anodin. « Il n'y a plus d'attente ni d'effort intérieur pour ne pas céder à la première pulsion. La liberté, c'est quand même de pouvoir dire non ! » Elle m'a dit ça un an après « ma » dernière séance, et j'ai été frappée chez elle par ce grand écart entre un certain pessimisme et la certitude qu'il était possible pour chacun de changer.

J'ai repensé aux patients que j'avais rencontrés, me demandant jusqu'où ils avaient été dans cette découverte d'eux-mêmes. Aucun n'avait donné de nouvelles. Seule Madeleine a repris rendez-vous, l'infirmière qui ne désirait plus son mari et qui cherchait des repères entre les partouzes de ses collègues et le schéma de sa mère arrivée vierge au mariage à 31 ans. Comme elle l'avait annoncé, elle avait lu *Cinquante Nuances de gris* et ça l'avait émoustillée, sa libido était de retour, mais pas pour son mari. Romy Steiner lui a proposé une nouvelle séance d'hypnose et nous n'avons plus entendu parler de l'infirmière. Camille la scénariste, elle, s'est manifestée de manière détournée. La série télé qui devait « peut-être se dérouler » dans sa région et à laquelle elle devait « éventuellement participer » a été réalisée. Je suis tombée par hasard sur son nom au générique et je me suis demandé si la trentenaire blonde coiffée à la Jean Seberg, qui repoussait les hommes dès qu'elle les avait conquis, avait réussi à créer de nouvelles associations dans son corps et dans son esprit, si elle avait connu l'avalanche chimique de l'état amoureux et comment elle avait réagi. Luc était en poste dans la banlieue parisienne au moment des attentats du 13 novembre 2015. Durant les semaines qui ont suivi, j'ai pensé à lui chaque fois que j'ai croisé un policier, me demandant si celui-là aussi avait des pratiques sexuelles « bestiales », s'il souffrait de difficultés à concilier la vigilance dans sa profession et le laisser-aller de sa vie intime.

Je suis restée en contact avec Romy Steiner, la rappelant pour des articles, lui demandant des coordonnées pour des amis qui gardaient des

questions depuis des années, pour qu'eux aussi puissent comprendre à quel point le désir est fluctuant, imprévisible, impétueux. Qu'à ne pas se connaître, à ne pas s'explorer, chacun risque de passer à côté. Nous avons tous nos « chemins d'excitation » et les voyages pour les découvrir font partie du jeu. Il est permis et même conseillé d'expérimenter, de s'occuper de soi, pour le plaisir, sans compter, d'accepter que ça ne marche pas, de demander de l'aide quand la souffrance surgit : devenir acteur plutôt que spectateur enfermé dans la culpabilité ou la honte, aveuglé par un brouillard qui fait perdre tout sens de l'orientation. Prendre le temps de renouer avec ses désirs, ses plaisirs, choisir, librement, d'y accéder ou non. La révolution sexuelle est là, tout près.

# Bibliographie

---

## Sexualité-Livres

- ANGEL, Katherine, *Unmastered, a book on desire, most difficult to tell*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2013.
- ANGIER, Natalie, *Woman, an intimate geography*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 1999.
- ARNDT, Bettina, *Sex Diaries. Why women go off sex and other bedroom battles*, Londres, Octopus Publishing Group, 2009.
- BAJOS, Nathalie, BOZON, Michel, *et al.*, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.
- BERGNER, Daniel, *Que veulent les femmes ? La libido féminine mise à nu*, Paris, Hugo Document, 2014.
- BRENOT, Philippe, *Éloge de la masturbation*, Paris, Zulma, 2002.
- , *Nouvel Éloge de la masturbation*, Bègles, Esprit du temps, 2013.
- , *Les Femmes, le Sexe et l'Amour*, Paris, Les Arènes, 2012.
- , *Les Hommes, le Sexe et l'Amour*, Paris, Marabout, 2013.
- BRUNE, Élisabeth, *La Révolution du plaisir féminin*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- , *Le Salon des confidences. Le désir des femmes et le corps de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 2013.

- , FERROUL, Yves, *Les Secrets des femmes. Voyage au cœur du plaisir et de la jouissance*, Paris, Odile Jacob Poche, 2012.
- CRÉPAULT, Claude, *La Sexualité masculine*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- DRUCKERMAN, Pamela, *L'Art d'être infidèle*, Paris, Éditions Saint-Simon, 2009.
- ELLWOOD-CLAYTON, Bella, *Sex Drive. In pursuit of female desire*, Sydney, Allen & Unwin, 2013.
- FLAUMENBAUM, Danièle, *Femme désirée, Femme désirante*, Paris, Payot, 2011.
- HITE, Shere, *Le Nouveau Rapport Hite*, Paris, J'ai Lu, 2004.
- LELEU, Gérard, *Le Nouveau Traité des caresses*, Paris, J'ai Lu, 2014.
- MOSSUZ-LAVAU, Janine, *La Vie sexuelle en France*, Paris, La Martinière, 2002.
- NATHAN, Tobie, *Philtre d'amour*, Paris, Odile Jacob, 2015.
- NEUBURGER, Robert, *Nouveaux Couples*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- , « On arrête ?... On continue ? » *Faire votre bilan de couple*, Paris, Payot, 2002.
- , *Les Territoires de l'intime*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- PASINI, Willy, *Les Nouveaux Comportements sexuels*, Paris, Odile Jacob Poche, 2010.
- SERRERO, Anne, SOLIGNAC, Pierre, *La Vie sexuelle et amoureuse des Français*, Trévisse, 1980.
- STOLÉRU Serge, *Un cerveau nommé désir. Sexe, amour et neurosciences*, Paris, Odile Jacob, 2016.
- TALESE, Gay, *La Femme du voisin*, Paris, Pocket, 1998.
- VERNON, Betony, *La Bible du boudoir*, Paris, Robert Laffont, 2013.
- VINCENT, Lucy, *Petits Arrangements avec l'amour*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- WINCKLER, Martin, *Le Chœur des femmes*, Paris, Folio, 2011.

WITT, Emily, *Future Sex*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2016.

## Sexualité-Revues

Alain Giami, « Santé sexuelle : la médicalisation de la sexualité et du bien-être », *Le Journal des psychologues*, 2007/7, n° 250, p. 56-60.

Nathalie Bajos, Michel Bozon, « La sexualité à l'épreuve de la médicalisation : le Viagra », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1999, vol. 128, n° 1, p. 34-37.

Nathalie Bajos, Michel Bozon, Alexis Ferrand (sous la dir. de), « La sexualité aux temps du sida », *Sociologie d'aujourd'hui*, Paris, PUF, 1998, vol. XII.

Michel Bozon, Henri Leridon (sous la dir. de), « Sexualité et sciences sociales : les apports d'une enquête », *Population*, 1993, vol. 48, n° 5.

« New directions in sex therapy : innovations and alternatives », [tandfonline.com/author/Ekberg+Stiriz % 2C+S](http://tandfonline.com/author/Ekberg+Stiriz%2C+S).

Meredith L. Chivers, Gerulf Rieger, Elizabeth Latty, J. Michael Bailey, « Running head : A sex difference in the specificity of sexual arousal », *Psychological Science*, 2004, 15, 11, p. 736-744.

J. Bancroft et C.A. Graham, « The varied nature of women's sexuality. Unresolved issues and a theoretical approach », *Hormones & Behavior*, 2011, 59, p. 5, 717-729.

F. Bianchi-Demicheli, Y. Cojan, L. Waber, N. Recordon, P. Vuilleumier, S. Ortigue, « Neural bases of hypoactive sexual desire disorder in women : an event-related fMRI study », *Journal of Sexual Medicine*, septembre 2011, 30, 8, p. 2546-2559. Epub 30 juin 2011.

J. Bancroft, J. Loftus, J.-S. Long, « Distress about sex : a national survey of women in heterosexual relationships », *Archives of Sexual Behavior*, juin 2003, 32, 3, p. 193-208.

- K. Bartholomew, D. Perlman (sous la dir. de), « An attachment-theoretical approach to caregiving in romantic relationships », *Advances in personal relationships*, vol. 5.
- B. P. Acevedo, A. Aron, H.E. Fisher et L.L. Brown, « Neural correlates of long-term intense romantic love », *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, 2012, 7, 2, p. 145-159.
- C. Forster, in D. Bönsch, A. Doerfler, M. Garcia, T. Richter-Schmidinger, J. Kornhuber, C. Forster (sous la dir. de), « Differences and similarities on neuronal activities of people being happily and unhappily in love : a functional magnetic resonance imaging Study », *Neuropsychobiology*, 2013, 68, 3, p. 173.
- Andreas Bartels et Semir Zeki, « The neural basis of romantic love », Wellcome Department of Cognitive Neurology, Londres, University College London, 26 septembre 2000.
- Helen E. Fisher, Arthur Aron, Lucy L. Brown, « Romantic love : a mammalian brain system for mate choice », The Royal Society Publishing, 29 décembre 2006, DOI, 10.1098/rstb.2006.1938.
- L.M. Diamond, J.A. Dickenson, « The neuroimaging of love and desire : Review and future directions », *Clinical Neuropsychiatry*, 2012, 9, p. 3946.
- Daniel Bergner, « Unexcited ? There may be a pill for that », *New York Times*, 22 mai 2013.
- DVD de la série *Masters of Sex*, Sony Pictures, 2015.

## **Hypnose**

BELLET, Patrick, *L'Hypnose*, Paris, Odile Jacob, 2002.

BENHAIEM, Jean-Marc, *Le Guide de l'hypnose*, Paris, In Press, 2015.

– , ROUSTANG, François, *L'Hypnose ou les Portes de la guérison*, Paris, Odile Jacob, 2012.

CÉLESTIN-LHOPITEAU, Isabelle (sous la dir. de), *Soigner par les pratiques psycho-corporelles. Pour une stratégie intégrative*, Paris, Dunod, 2015.

– , *Changer par la thérapie. Du chamane au psychothérapeute*, Paris, Dunod, 2011.

DOUTRELUGNE, Yves, BETBÈZE, Julien, COTTENCIN, Olivier, *Thérapies brèves. Principes et outils pratiques*, Paris, Elsevier Masson, 2013.

LE VAN QUYEN, Michel, *Les Pouvoirs de l'esprit*, Paris, J'ai Lu, 2016.

MELCHIOR, Thierry, *Créer le réel. Hypnose et thérapie*, Paris, Seuil, 2008.

ROUSTANG, François, *Qu'est-ce que l'hypnose ?*, Paris, Minuit, 2002.

SIMON, Victor, *Du bon usage de l'hypnose*, Paris, Robert Laffont, 2000.

« Soigner les troubles sexuels par l'hypnose », *Sexualités humaines*, hors-série n° 1.

« Soigner les troubles sexuels par l'hypnose », *Sexualités humaines*, hors-série n° 2.

Éric Bardot, « La douleur dans l'entonnoir ne coulera plus dans le tonneau des Danaïdes », *Hypnose et Thérapies brèves*, n° 3.

# Remerciements

---

Merci aux patients.

Merci à « Romy » d'avoir partagé ce projet.

Merci à Charlotte Rotman, Nathalie Fizman, Adrien Bosc, Muriel Bami et à toute l'équipe du Seuil pour leur accompagnement.

Merci à Véronique, Stéphanie, Hélène, Géraldine, Thibault, José-Alain, Clotilde, Béatrice, Julien, Ramsès, François, Charlotte, Christine, Mathieu, Camille, David, Nicolas pour leurs relectures, leurs encouragements et leurs conseils.

Merci à Julien Betbèze et Catherine Besnard de m'avoir autorisée à reprendre un extrait de leur atelier.